

titre de comte. Jamais il ne faisait de visites, mais quand sa cousine Bénard commença à recevoir chez elle la plus haute société, M. Woeste devint un assidu de ses mardis.

Revenons à ma tante Marie Woeste.

Pour s'installer en ménage, elle commanda ce qu'elle croyait nécessaire, mais elle avait peu de connaissance de la valeur des denrées, ainsi elle fit acheter pour vingt francs de sel de table; or, à cette époque, le kilo coûtait deux centimes.

Comme je l'ai dit, ma tante Marie était extrêmement bonne et s'est toujours montrée très affectueuse pour mes frères, mes sœurs et moi-même. C'est elle qui a arrangé le mariage de mon frère Léon et c'est elle aussi qui indirectement a été la cause du mien. Quand j'ai été nommé officier, ma tante a voulu me rendre le service de me lancer dans le monde, me fit inviter au Cercle Noble et me présenta à tour de bras. Je m'aperçus bien vite que l'accueil qui m'était fait était plutôt froid et j'en conclus que ce chaperonnage n'était pas celui qui me convenait. De plus, je trouvais qu'un officier ne doit pas se faire introduire dans le monde par une famille dont le chef est antimilitariste. J'y échappai en me lançant dans un monde moins élégant où je fus reçu à bras ouverts. Pour des raisons que je n'ai pas à rapporter ici, ma belle-mère avait aussi conduit ses filles dans ce monde moins huppé que celui auquel elle aurait pu avoir accès et c'est ainsi que j'ai beaucoup rencontré celle qui devait devenir ma femme.

Le ménage Woeste a eu six enfants.

Jeanne, Constance, Eléonore, Charlotte, Marie, Joseph, Augustine, Vincent de Paul, Ghislaine (Est-ce fini ?) Woeste est née le 3 février 1867. Elle épousa Alfred Belpaire, ingénieur aux Usines Cockerill et en eut deux enfants: Elisabeth et Charles qui mourut officier.

Dans un salon où il y avait plusieurs tables de bridge, Jeanne se disputait avec sa partenaire qui finalement lui reproche d'avoir mauvais caractère. Jeanne interpelle mon frère Maurice: "Toi Maurice qui me connais depuis mon enfance, trouves-tu que j'aie mauvais caractère" ? Et Maurice de lui répondre: "Chipie tu étais, chipie tu es et chipie tu resteras". Il faut ajouter à sa louange qu'elle ne prit pas la chose de mauvaise part.

Elisabeth, Eléonore, Constance, Charlotte, Marie, Joseph, Augustine, Vincent de Paul, Ghislaine Woeste est née le 19 janvier 1870.

Elle était la préférée et la confidente de son père. Jeune on disait que son caractère était plutôt vinaigré, mais ce dont je suis sûr c'est qu'elle a été une excellente épouse, une mère modèle et qu'elle est maintenant la modestie et la bonté incarnées.

Ma tante racontait qu'elle ne manquait pas d'aller dire bonjour de temps à autre à la concierge du ministère de la Justice. Celle-ci lui dit une fois qu'il était dommage de voir Mademoiselle Elisabeth non mariée alors qu'un si brave jeune homme, fils du notaire de la rue du Boulet, serait pour elle un si bon parti. Ma tante ne manqua pas de demander à la concierge de ménager un rendez-vous et Elisabeth épousa Gustave de Heyn. Ce fut un très bon ménage.

Georges, Auguste, Antoine, Marie, Joseph, Vincent de Paul, Ghislain Woeste naquit le 27 décembre 1871. Il divorça d'Emilie Taelmans. Le mariage fut annulé et elle se remaria. Pour autant que je sache c'était une personne ayant beaucoup de qualités.

Gabrielle, Eléonore, Marie, Joseph, Vincent de Paul, Ghislaine Woeste est née le 7 janvier 1874. Elle épousa Ivan Lutens. Il était petit agent d'assurances vivant très modestement avec sa mère veuve, rue Lesbroussart. Pour économiser les 10 centimes que coûtait le tram à cette époque, il faisait la route à pied de son bureau dans le bas de la ville à chez lui, prenant le temps pour ce faire sur celui de son déjeuner. Quoique non spécialement doué, à force de travail, et de persévérance, il est arrivé à être directeur général de la Caisse Patronale et à se constituer une fort jolie fortune. Il en use pour vivre agréablement et faire de jolis voyages. Il est extrêmement généreux pour ses proches et ceux de sa femme.

Ce ménage a toujours regretté de ne pas avoir d'enfant.

Gabrielle a beaucoup travaillé pour le mouvement féminin catholique, congrès, fédérations, groupements la voyaient toujours s'affairer avec grande simplicité et pourtant parfaitement satisfaite d'elle-même et de tout ce qu'elle a fait. "Je lui ai écrit une lettre si bien tournée, qui a dû lui faire le plus grand plaisir" est dit sur le ton le plus naturel.

Eugène Woeste qui eut le tort de naître le 18 août 1876 et fut officier est entré dans les assurances. C'est un homme très intelligent. Il a épousé Madeleine Lefebvre. Ils ont deux enfants: la fille est entrée comme religieuse au Sacré-Coeur, le fils est avocat et s'appelle Charles.

Les deux frères Woeste ont été au Congo plusieurs fois, mais passons et adoptons la recommandation faite à M. Beernaert par son confesseur.

Marie Woeste est la plus jeune des enfants. Intelligente et cultivée, elle est malheureusement pour elle et pour les autres extrêmement exaltée. Très attachée à la famille, ne manque pas de lui écrire de longues lettres très affectueuses à toutes occasions; si on a le malheur de lui répondre, une avalanche de longues lettres vous accable; si on tarde à répondre le mal n'est pas moindre, ce sont des lettres de reproches sans fin parce qu'on ne l'aime pas, l'abandonne à sa solitude etc..

-:-

La famille Foullé.

J'ai deux sources qui traitent de la famille Foullé, mais elles sont un peu comme la généalogie de Jésus dans l'évangile de Saint-Mathieu: Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob... et l'on échoue à Saint-Joseph.

Ces deux sources ne se raccordent pas à la généalogie Foullé que j'ai pu établir. Il est probable que Jacques Louis Foullé était établi en Belgique puisque nous le voyons épouser une personne au nom bien flamand: Catherine Meerman et qu'il avait conservé des attaches en France puisque son fils Jacques-François naît à Paris en 1713 ou 1716. Mais ce dit Jacques-François lui aussi revient en Belgique où il épouse en 1771 une Belge, Anne De Rons et devient grand Bailli de Ninove.

Les sources que je copie parlent de familles nobles de France c'est pourquoi elles se taisent au sujet de la branche établie en Belgique.

Dictionnaire de la Noblesse, contenant les généalogies, l'histoire et la chronologie des familles nobles de France. Paris 1771 in 4to.

Au mot Foullé:

Foullé, famille distinguée dans la robe.

Jacques Foullé, seigneur de Pruneveau, fils de Léonard, secrétaire du Roi, greffier des présentations du parlement à Paris, et de Marguerite de Beauvais, fut reçu avocat général au grand conseil le 7 janvier 1603, puis maître des requêtes, le 5 janvier 1613, et mourut en 1631. Il avait épousé Marie Charon, fille d'Etienne Charon, trésorier de l'extraordinaire des guerres et de Denise Cueillet; elle se remaria à Gilbert Gaulmin, maître des requêtes et mourut le 16 mai 1665, elle a été inhumée le lendemain à Saint-Paul.

De son premier mari elle eut:

1° Etienne qui suit.

2° Jacques, capitaine d'infanterie.

3° Pierre, capucin.

4° Léonard, seigneur du Condray, garde des sceaux à la Cour des aides de Guienne, allié le 8 décembre 1638 à Marie de Flecelle, fille de Gilles, trésorier des ponts et chaussées, et Marie Parfait.

5° Geneviève, femme 1° de Charles Menardeau, seigneur de Baumont, maître des requêtes, mort le 5 février 1631, et 2°, le 12 avril 1632, de Michel de Chaumejan, marquis de Fourilles, lieutenant général en 1656.

6° Anne, mariée 1°, le 11 février 1636 à Pierre Gaulmin, seigneur de la Gyonnière, conseiller au parlement de Metz; et 2°, à Jacques Barthélémi de Gelas, marquis de Cesan, capitaine aux gardes, gouverneur de Cambrai.

7° Anne, épouse de Jean Larcher, maître d'hôtel et secrétaire des commandements de la duchesse d'Orléans.

Etienne Foullé, seigneur de Pruneveau, greffier des présentations du Parlement de Paris le 17 juin 1624, Conseiller au dit Parlement le 14 mai 1632, premier Président de la Cour des aides de Guienne le 22 août 1633, maître des requêtes le 5 août 1636, honoraire le dernier-décembre 1656, intendant en Languedoc, à Limoges et à Moulins, puis des finances, en 1660, mourut en 1673 à Rennes et fut inhumé à Saint-Paul à Paris. Il avait épousé 1° le 10 janvier 1633 Marie Parfait, morte le 15 janvier 1645, fille de Guillaume Parfait, seigneur de Gauvais, conseiller au Parlement et de Marie Legros; et 2° Marie Magdeleine de Lospinay, morte le 19 décembre 1686, fille de Pierre de Lospinay, trésorier des menus plaisirs du Roi et de Michelle... (nom illisible). Il eut du premier lit:

1° Michel, seigneur de Martangis, d'abord avocat-général aux requêtes de l'hôtel, puis Conseiller au grand Conseil, le 3 décembre 1660, maître des requêtes, le 7 août 1666, mort le 29 septembre 1668 et inhumé à Saint-Paul; il avait épousé Marie Anne Françoise Commeau, fille de François Commeau, avocat au Parlement, et d'Agnès Le Vavas seur, dont:

1° Marie Charlotte Foullé, vivante en 1736.

2° Hyacinthe Guillaume qui suit;

3° Marie-Madeleine femme 1° le 13 décembre 1655 de Louis de Bourdeaux, seigneur de Moncontour, conseiller au grand Conseil, et 2° le 10 mai 1686, de Claude d'Espinoy, Conseiller au Parlement; elle est morte le 14 février 1704, à 69 ans.

4° Marguerite, religieuse Ursuline, à Pontoise
et du second lit vinrent:

5° Charles Nicolas, rapporté après son frère aîné.

6° Marie, née le 3 décembre 1651, femme de François Desmadries, Conseiller au Roi en ses conseils et d'Epée au

Parlement de Metz, intendant de justice, police et finance et des troupes, en Flandres au département de Dunkerque et Ypres, mort le 9 janvier 1699 à 50 ans, sans enfants, et elle est décédée le 20 janvier 1737, à 86 ans.

7° Marthe Magdeleine Foullé de Pruneveau, mariée à François Alexandre de Galard de Béarn de la Rochebeaucourt, comte de Brassac, colonel du régiment d'Angoumois en 1692, dont N. de Galard de Béarn, marquis de Brassac, capitaine de cavalerie, institué légataire universel de Marie Foullé sa tante, mentionnée ci-dessus.

Etienne Hyacinthe, Antoine Foullé, marquis de Martangis, né le 1er septembre 1678 (?) avocat général aux requêtes de l'Hôtel de maître des requêtes le 14 janvier 1701, intendant de Berri au mois de juin 1708, intendant d'Alençon en novembre 1715, et mort en avril 1736; il avait épousé, le 9 décembre 1700, Marie-Elisabeth le Rebours fille de Thierri le Rebours, seigneur de Bertrandfosse, président du Grand conseil et de Marie Malet dont il n'a pas laissé d'enfants.

Charles Nicolas Foullé, seigneur de Pruneveaux, fils d'Etienne et de Marie-Magdeleine de Lespinay sa 2de femme, né à Paris le 28 juillet 1661, fut conseiller au Grand Conseil le 5 septembre 1689, mourut le 29 août 1703 et fut inhumé à Saint-Paul. Il avait épousé le 10 mai 1689, Marie-Jeanne Commeau, morte le 6 novembre 1719, fille de François Commeau, avocat au Parlement et d'Agnès le Vavasseur, dont il a laissé sept filles, à savoir:

1° Marie-Charlotte, née le 1er juin 1693, mariée en 1712 à Gabriel Faverot, seigneur de Reuville et de Saint-Aubin.

2° Marie Nicole Hyacinthe, née le 14 janvier 1695, religieuse à Montargis.

3° Marie Valentine Claude, née le 18 mars 1696, religieuse.

4° Marie-Magdeleine, née le 17 juin 1697, morte jeune.

5° Françoise, née le 2 octobre 1698, morte jeune.

6° Anne.

7° Elisabeth, morte sans alliance le 27 mars 1728.

Hyacinthe Guillaume Foullé, seigneur de Martangis, Conseiller au Parlement de Metz le 31 octobre 1661, maître des requêtes le 31 décembre 1668, ambassadeur en Danemark en 1679 et autres cours du Nord, Conseiller d'état, grand bailli du

Nivernais et gouverneur de Saint-Pierre le Moustier, épousa Antoinette Marie Daurat, veuve de Dominique Turgot de Soumont, maître des requêtes et fille d'Etienne Daurat, Conseiller au Parlement et de Claude le Breton, sa première femme, dont: ?

(Etienne Hyacinthe Antoine Foullé, marquis de Martangis, fils d'Hyacinthe Guillaume, seigneur de Martangis ?).

-:-

Cette généalogie est peu claire: il est dit à l'exposé des enfants de Michel, "Charles Nicolas rapporté après son frère aîné". Qui est ce frère aîné ? Evidemment Hyacinthe, Guillaume. Or, on nous parle de Hyacinthe Guillaume après et non avant Charles; c'est Etienne Hyacinthe qui précède Charles, si on se fie à l'expression "rapporté après son frère aîné". Etienne Hyacinthe serait le frère aîné, mais il ne figure pas parmi les enfants de Michel. Je pense qu'il y a une mauvaise mise en page et que Hyacinthe Guillaume est le père d'Etienne Hyacinthe.

D'autre part il semble étrange que Michel ait épousé Marie-Anne-Françoise Commeau, fille de Françoise Commeau, avocat au Parlement et d'Agnès Le Vavasseur et que son fils Charles ait épousé le 10 mai 1689, Marie-Jeanne Commeau, fille de François Commeau, avocat au Parlement et d'Agnès Le Vavasseur.

La seconde source que je possède est le Dictionnaire de Moreri etc. ann: 1732. Article concernant la famille de Galard.

François Alexandre de Galard de Béarn, chevalier, comte de Brassac, baron de la Rochebeaucourt, la Vauze des Salles, et Gente, ci-devant colonel d'un régiment d'infanterie, a épousé Marthe-Magdeleine Foullé, fille d'Etienne Foullé, marquis de Prunevaux, conseiller d'état et soeur de Guillaume Foullé, marquis de Martangis qui a été pendant 14 ans ambassadeur pour le roi vers les princes du Nord.

-:-

En recopiant j'ai respecté l'orthographe du mot Pruneveaux que l'on trouve avec ou sans "x" final.

-:-

Si l'on voulait faire des recherches, il faudrait consulter les actes du notaire De Jonghe du 14 février 1775 du 13 mai 1775 et du 21 mars 1776. J'ignore malheureusement la résidence de ce notaire. Habitait-il Ninove, Molenbeek ou Bruxelles ?

On trouverait probablement que Jacques Louis est le fils ou le petit-fils de Jacques, capitaine d'infanterie, second fils de Jacques Foullé seigneur de Pruneveaux, premier cité dans le dictionnaire de la noblesse recopié ci-dessus.

Les armoiries des Foullé sont: d'argent à la face de gueules, chargée de trois pals d'azur, brochant sur le tout, et accompagnée de six mouchetures d'hermine de sable, quatre en chef et deux en pointe entre les pals.

Première génération.

Je crois savoir que Jacques-Louis Foullé avait pour mère une du Belloi. Il épousa Catherine-Constance Meerman, dont je ne sais absolument rien.

Deuxième génération.

Ils eurent pour fils Jacques-François, né à Paris (St-Severin) le 8 janvier 1713 ou 1716. Il fut grand bailli de Ninove.

Le 5 février ou le 12 janvier 1771, il épousa Anne-Joséphine De Rons, baptisée à Sainte-Gudule le 6 juin 1747 et morte à Bruxelles le 5 octobre 1808. J'ai la généalogie des De Rons jusqu'à l'arrière grand-père d'Anne-Joséphine. Je ferai un chapitre spécial pour le peu que je sais de la famille De Rons. Ils eurent deux fils.

Troisième génération.

1° Louis-Joseph Foullé, né le 28 janvier 1773 et mort dans sa maison de campagne à Melsbrouck, le 21 juin 1849.

Il se maria trois fois.

En premières noces, le 27 janvier 1793 avec la comtesse Claire-Henriette-Geneviève-Victoire de Cuypers d'Alsingen, née le 28 juin 1770 et décédée le 15 mai 1795. Ils n'eurent qu'un enfant mort jeune.

En secondes noces, le 6 mai 1796, avec Anne, Françoise Ponthieure de Berlaer, née le 14 janvier 1770 et morte le 5 mars 1830. C'est d'elle que descendent les Greindl. Ils eurent sept enfants.

En troisièmes noces, le 15 juin 1835, à 62 ans 1/2 donc, avec Françoise Hannequin de Villermont décédée le 21 juin 1849.

A ma connaissance ils n'eurent pas d'enfant légitime.

Quoique de bonne famille, Anne-Françoise Hennequin de Villermont, n'était pas d'aussi bonnes moeurs et aurait eu hors mariage, une fille de Louis Foullé, son futur mari. Elle ne porta ni le nom de son père ni celui de sa mère, mais s'appelait Palmyre van Scheveningen. Elle aurait été comtesse des dunes et aurait épousé un Neufforge. Je ne connais cette histoire que par ouï dire et n'ai aucune pièce qui l'étaye.

Je n'ai jamais entendu parler de conte des dunes mais bien de conte des digues. N'y aurait-il pas confusion ?

Les polders sont des associations d'occupants de terres rurales qui se cotisent pour lutter contre l'eau et pour assécher les terres conquises. Ces administrations publiques remontent aux premiers comtes de Flandre. Chaque polder est dirigé par un Dijkgraaf ou président. Ce conte des digues représente le polder en justice, signe les actes, les obligations etc. Lors des grandes marées le conte des digues et ses jurés se rendent aux endroits menacés et avisent aux mesures urgentes.

Il ne faut pas les confondre avec les wateringues, autres associations d'occupants qui, en dehors des zones poldériennes, se proposent de lutter contre les inondations.

2° Jean-Baptiste Foullé, second fils de Jacques-François et d'Anne De Rons, est né à Eeckeren, le 3 juin 1775 et mort à Molenbeek, le 4 décembre 1842. Il épousa sa cousine germaine Amélie-Adélaïde De Rons, baptisée à Sainte-Gudule le 6 avril 1786. Ils eurent trois filles: Eulalie, Hortense et Charlotte. Seule Hortense se serait mariée mais j'ignore le nom de son mari.

Quatrième génération.

De son mariage avec la comtesse de Cuypera Louis-Joseph Foullé n'eut qu'un enfant mort en bas âge.

De son second mariage avec Anne-Françoise Ponthieure de Berlaere il eut sept enfants:

1° Joséphine, Anne, Marie Foullé née le 1er mars 1797 et morte du typhus, en 1816.

2° Eugénie Françoise Foullé née le 6 mars 1798 et décédée le 6 février 1807 de la fatigue éprouvée par une trop longue promenade à pied.

3° Eléonore, Marie, Joséphine Foullé, née à Molenbeek, le 17 septembre 1799 et décédée à Ixelles, le 27 avril 1884. Elle repose à Boitsfort, avec son mari Léonard Greindl.

C'est d'elle que date mon plus ancien souvenir: je la vois assise à Blankenberghe, dans sa tente rayée de rouge et de blanc. Ce devait être en 1880 puisqu'en été 1881 j'étais en Portugal, j'avais donc tout juste deux ans.

Elle était très instruite, parlait le français, le flamand, l'italien, l'anglais, n'était, je crois, pas aussi intelligente que cultivée, mais avait l'esprit pratique.

Les bouchers, disait-elle, servent bien les nouveaux clients pour se les attacher, mais, après un temps, ils les croient acquis définitivement et ne se gênent plus pour leur fournir de la viande de seconde qualité, exagérer la quantité d'os ou ne pas donner le poids. Partant de ce principe, elle changeait de fournisseur tous les quinze jours. Mais Bruxelles n'était pas très grand alors et le nombre de bouchers était limité. Comme ma grand'mère a atteint un grand âge, elle a dû recommencer plusieurs fois le tour de toutes les boucheries de la ville.

Le grand air de la mer et le soleil causèrent une grave insolation à ma grand'mère, des troubles cérébraux s'en suivirent qui durent être soignés de près. Il ne s'agit nullement de folie mais d'un accident dont elle s'est remise complètement. Cela la dégoûta de la mer et elle vendit sa villa de Blankenberghe.

Que les accidents arrivés à ces deux sœurs vous servent de leçon, mes enfants; n'exagérez ni la marche ni les bains de soleil.

Mes frères ont habité chez ma grand'mère pendant un temps; c'est Léon qui l'a trouvée morte dans son lit en allant lui souhaiter le bonjour.

Sa vie se confond avec celle de mon grand-père et j'ai donc déjà conté en parlant de lui, tout ce que je sais au sujet de leur ménage.

4° Louise, Marie, Joséphine, née le 17 juillet 1801 a aussi vécu très longtemps; elle est décédée à Bruxelles le 10 mai 1893.

Séduite probablement par le joli prénom, elle a épousé Zénon Yppersiel, né le 22 septembre 1799 et décédé à Bruxelles le 9 avril 1876.

Ce sont eux qui ont fait construire, 3, rue Belliard, une maison spécialement aménagée pour la réception. Quand ils choisirent cet emplacement en dehors des remparts, on les traita d'extravagants. Elisa Bénard racontait que quand elle allait leur faire visite avec ses parents, qui demeuraient rue Haute, ils restaient loger.

J'ai encore connu ma grand'tante Yppersiel que mes frères surnommaient tante Coeucœur. C'était une dame très imposante dans sa robe de soie noire qui se tenait toute raide autour d'elle.

Malgré son surnom qui semblerait s'adapter à une personne très douce, la tante Coeucœur devait être assez autoritaire. Jamais elle ne permit à son gendre, qui cohabitait avec elle, de faire placer un porte-manteau dans le vestibule, bien vaste cependant, ni une boîte aux lettres. Elle voulait que le facteur soit astreint à sonner pour connaître le moment de son arrivée et pour que la correspondance lui soit remise immédiatement. Ce sont des querelles de cette importance primordiale qui réglaient les rapports entre la belle-mère et le gendre.

Les Yppersiel n'eurent qu'un enfant, Marie, dite Emma qui épousa M. Jacquet.

5° Françoise, Adélaïde Poullé, était née en 1804. Elle épousa successivement les deux frères Bénard, Charles, Joseph, Alexandre, avocat à la Cour supérieure de Justice, décédé le 10 mai 1828 et François, Xavier, né en 1784 et décédé à Forest le 20 août 1859. Elle n'eut qu'une fille Elisa fruit de son premier mariage.

Ces Bénard étaient très fortunés et habitaient rue Haute, en hiver. En été, ils occupaient leur hôtel en face de l'hôtel de Belle-Vue, place Royale. Pour les vacances, ils allaient dans leur beau château de Mirwaert en Ardennes, où Papa était souvent invité comme enfant et dont il avait conservé un si excellent souvenir.

6° Rosalie Poullé, née le 4 septembre 1807 et morte très jeune.

7° Théodore, Jacques Poullé, né le 23 septembre 1809, épousa Pauline Van Bredael, née en 1821 et décédée à Ixelles le 13 janvier 1910. Elle repose à Liège. En dernier lieu elle habitait 10, chaussée de Vleurgat, presque en face de chez nous.

Déjà très âgée, elle eut une attaque d'apoplexie au moment où elle atteignait la plus haute marche de son escalier. Elle dégringola jusqu'au bas et se fit de graves blessures à la tête. Cette saignée immédiate la sauva, dit le docteur et elle vécut encore plusieurs années sans se ressentir de cet accident.

Était-ce parce que Pauline Van Bredael n'était pas du monde de son mari ou parce que sa conduite aurait mérité des observations, je l'ignore, toujours est-il qu'à la suite de son mariage, les relations de mes parents avec ce ménage furent très peu suivies. Un jour Maman parlant de deuil porté à

l'étranger, disait: "Ainsi je n'ai jamais porté le deuil de la tante Foullé". Elle a été très étonnée quand je lui ai répondu qu'elle avait tout à fait raison parce qu'elle n'était pas morte. Les enfants de Théodore Foullé et de Pauline Van Bredael occupèrent des situations moins reluisantes que leurs antécédents.

Cinquième, sixième et septième générations.

Yppersiel.

Louise Marie Foullé qui épousa Zénon Yppersiel n'eut qu'une fille Marie dite Emma Yppersiel, née à Bruxelles le 20 mars 1835 et décédée à Bruxelles pendant la guerre 1914-1918.

C'était une aimable femme, très instruite et bien de cette époque: elle jouait de la harpe. Elle avait beaucoup lu l'histoire des peuples anciens entre autres celle des Egyptiens et trouvait grand plaisir à en parler avec Papa qui prétendait qu'Emma ne racontait en fait de potins que ceux de la Cour de Ramsès II.

Elle épousa un officier français originaire d'Aix, je crois, du nom de Jacquet qui fut fait prisonnier en 1870. Il avait à ce moment le grade de commandant. En captivité sur parole à Erlangen, en Bavière, il fut autorisé à se faire rejoindre par sa femme et elle conservait un fort bon souvenir de leur séjour forcé là-bas. Que les mœurs de la guerre ont rétrogradé.

Monsieur Jacquet était un aimable homme qui avait malheureusement un tic: quand on lui parlait, il disait tout le temps et à toute vitesse "Ouaie, ouaie, ouaie"; cela me coupait la parole quand il m'arrivait de le rencontrer. Il repose à Saint-Josse-ten-Noode.

Ce ménage n'eut qu'un fils Albert Jacquet, ingénieur des Arts et Manufactures qui travailla dans une usine de produits chimiques à Liège puis à l'élaboration de tracés de chemins de fer et surtout aux Tramways bruxellois dans la construction des voitures. C'est lui qui en traçait les plans.

Dans sa jeunesse, il était ami de mes frères, dont il était le contemporain, plus tard c'est avec moi qu'il était spécialement lié. Du temps où je m'occupais d'inventions mécaniques, nous nous sommes beaucoup vus. Je n'ai jamais été capable de tracer convenablement un plan, lui traduisait admirablement sur papier les idées que je lui exposais. Il dessinait avec une précision remarquable quoique se servant de n'importe quoi pour tracer les lignes et remettait un plan immaculé manié par des mains qui étaient loin de l'être.

Pendant la guerre 1914-1918, il régularisa la situation de sa fille Emma et la mère d'Albert accepta parfaitement la chose; elle invita même Albert, sa femme et sa fille à cohabiter rue Belliard. Albert eut la discrétion de ne pas présenter sa femme à la famille, mais je l'ai rencontrée en faisant visite à mon cousin. Elle a l'air fort bonne, très dévouée à son mari et à sa fille, mais il n'est pas nécessaire de mettre des lunettes pour distinguer la très petite bourgeoise.

Emma, la fille d'Albert, épousa un ingénieur M. Wellens, fils d'un gros entrepreneur. Ils ont eu deux enfants; l'aîné est mort à deux ou trois ans, d'une méningite.

Bénard.

Françoise-Adélaïde Foullé a épousé les deux frères Bénard et n'a eu qu'une fille de son premier mariage. Elisa Bénard, née le 12 janvier 1824 et décédée le 20 juillet 1911. Elle repose à Evère.

Très petite, fort laide, elle ne s'est pas mariée disant avec raison: "Monsieur Elisa Bénard ne m'aurait épousée que pour ma fortune". Mais quoique non mariée, personne n'était plus défectueuse qu'elle de la vieille fille.

D'un esprit très vif, sans écrire elle-même, toute sa vie tourna autour de la littérature et surtout du théâtre. Pour toute première intéressante elle courait à Paris. Tous les mardis soirs se réunissaient chez elle, par invitation, un cercle d'intimes auxquels elle faisait la lecture d'une pièce nouvelle ou classique. Le tableau du comte Jacques de Lalain - qui est probablement brûlé car il était au musée de Tournai et dont j'ai une photographie - la représente au moment où, avec son expression spirituelle, elle attend la réplique. Celle-ci lui était donnée par des professionnels au nombre de deux, trois ou même plus. C'étaient M. Duchastain, le père du chef d'orchestre, Madame Tordeur, professeur de diction au conservatoire, Madame Neuray, Mademoiselle Maubourg, actrice assez connue à Bruxelles, etc. Parfois aussi des célébrités du théâtre belge ou français, qui n'éclipsaient nullement son talent personnel.

De temps à autre la lecture était suivie ou remplacée par une soirée musicale. C'est là que j'ai eu le plaisir d'entendre souvent l'excellent chanteur genre Chat noir Marcel Lefebvre qui fut professeur de contre-point au Conservatoire.

Avançant en âge, Elisa Bénard n'aima plus veiller tard et reçut le mardi après-midi. C'est alors que la réputation de son salon littéraire attira quelques personnes qui firent des pieds et des mains pour être invitées et il fut envahi par la plus haute aristocratie. Elisa Bénard en était fort flattée. Les

comtesse d'Oultremont, princesse de Mérode, ministre de France etc. ne lui tournèrent pas la tête au point de lui faire négliger ses anciennes amies. Le cercle de celles qui arrivaient avec leur ouvrage continua à être invité et dans ses salons voisinaient l'aristocratie et les tricoteuses.

Etant entré, un jour, alors que la lecture était déjà commencée, je suis resté près de la porte faisant face au public que j'examinai à mon aise. Quand mon regard se porta sur Mademoiselle Isabelle de Burlat, ses bonnes couleurs habituelles se transformèrent en coquelicot. J'en fus flatté et, quand plus tard j'ai pensé à la demande de sa main, ce symptôme me sembla de bon augure pour la réponse qu'elle me ferait.

Ma tante Elisa jouissait agréablement de sa fortune et savait avoir le geste très généreux. Faire des comptes l'ennuyait, aussi remettait-elle aux domestiques l'argent nécessaire à leur département. Philosophe elle disait "Chacun est volé suivant ses moyens" et elle avait prévenu son personnel qu'il pouvait la voler de 10 % mais qu'au-delà de ce pourcentage le renvoi serait immédiat. Son cocher exagéra et malgré de longues années de service se fit mettre à la porte.

Elisa Bénard acheta à Forest une partie de la propriété du banquier Zaman, s'y fit construire un chalet suisse et l'habita en été, tandis qu'en hiver elle continuait à résider place Royale, dans la maison où ses parents passaient la bonne saison.

L'accès du chalet était charmant dans ma jeunesse: à partir du carrefour Defacqz on piquait à travers champs jusqu'au croisement de la chaussée d'Alsemberg et de la drève des Sept-Bonniers. Là il y avait une première barrière, mais je ne l'ai jamais connue, et on s'engageait dans une allée d'ormes magnifiques; une seconde barrière était à traverser à hauteur de la maison Harou. Le chalet tout couvert de vigne vierge avait un grand nombre de chambres mais toutes à la dimension de la propriétaire. Le parc d'environ cinq hectares était tenu au bouton. Ce chalet était très vétuste à l'époque où mon frère Maurice en hérita; de plus la disposition et les dimensions des chambres ne convenaient pas pour loger sa nombreuse famille; il le fit abattre pour construire sur son emplacement la maison actuelle.

Tante Elisa (elle était ma tante à la mode de Bretagne) qui désirait voir conserver la propriété de Forest et les jardins qui étaient là de père en fils, n'a pas voulu diviser sa fortune entre ses nombreux neveux et nièces; elle décida donc de la laisser à la branche Greindl et parmi les fils Greindl elle choisit celui qui étant militaire et ayant épousé une personne qui n'avait pas d'espérances d'héritage, n'était pas destiné à voir améliorer sa situation pécuniaire, difficile à cause de sa nombreuse famille. Mais elle n'oublia pas ses autres parents et

laissa à chacun une très jolie somme. Les Greindl approuvèrent toutes les dispositions prises par tante Elisa.

Dès avant notre mariage, tante Elisa appréciait beaucoup votre Maman. Quand je lui ai annoncé mes fiançailles, elle en éprouva un tel plaisir qu'elle me dit aussitôt "Comme cadeau de nocces, je me charge de tout votre ameublement", ce qu'elle fit avec beaucoup de goût sans cependant nous imposer ses vues.

Le colonel Regibo, commandant mon régiment, ne me fit pas aussi bon accueil quand je demandai son rapport pour lui annoncer mes fiançailles. "Je le regrette bien. Au dernier banquet de corps beaucoup d'officiers manquaient et comme marié vous trouverez aussi des prétextes pour ne pas y assister". Bonting, le porte-drapeau se trouvait derrière le colonel et se tordait de rire, ce qui augmentait pour moi la difficulté de garder mon sérieux. Il faut dire à la décharge du colonel que quelques mois après il était complètement ramolli et véhiculé dans une petite voiture.

J'ai raconté, en parlant de mes parents, comment tante Elisa leur avait fait construire une maison à Forest.

Foullé - Cinquième génération et suivantes.

Théodore Jacques Foullé avait donc épousé Pauline Van Bredael. Ils eurent quatre enfants.

1° Emma Foullé qui épousa Célestin Demeur, né en 1830 et mort à Bruxelles le 23 janvier 1907. Il était agent du trésor honoraire. Je n'ai qu'un très vague souvenir de lui tandis que j'ai beaucoup mieux connu sa femme qui lui a survécu pendant de longues années. C'était une aimable vieille dame, pleine d'entrain et très fière de la vitalité qu'elle avait conservée jusqu'à son âge très avancé. A 80 ans passés, elle ne manquait pas de réveillonner et le 1er de l'an recevait fraîche et dispose. Ils eurent trois enfants:

Fernand Demeur (6e génération), qui avait des idées avancées et était conseiller socialiste à Saint-Gilles. On ne le voyait pas. J'ai eu l'occasion de le rencontrer au début de la guerre 1914-1918; il s'occupait de la Croix-rouge et transportait des blessés dans sa voiture, à Ostende. Quand j'ai voulu dire un mot de condoléances à sa sœur Aline, au moment où il est mort, elle a fait semblant d'ignorer complètement l'existence d'un frère. Devant cette gaffe, j'ai ravalé mes compliments. Ce Fernand Demeur s'est marié mais j'ignore avec qui et je ne sais pas non plus s'il a eu des descendants.

2° Jeanne Demeur (6e génération) épousa Georges Crombé dont elle eut trois enfants, Emile marié sans enfant, Maurice

tué à la guerre 1914-1918 et une fille Aline, dite Linette, jolie et gentille qui épousa Maurice Dallemagne, dont elle a des enfants.

En secondes noces Crombé épousa Adi del Monceau dont il a deux filles. Crombé malgré son remariage continua à se considérer tout à fait comme faisant toujours partie de la famille de sa première femme; celle-ci traitait même de maman, Emma Demeur, mère de la première femme de son mari.

Aline Demeur, qui épousa Charles Dubois, né le 17 juin 1859. Dubois était officier d'infanterie et en congé de trois mois attendant sa pension quand éclata la guerre de 1914. Il la fit en qualité de commandant des Grenadiers jusqu'à Anvers, mais perclus de rhumatismes il ne put continuer et se réfugia à Londres. Je l'ai rencontré là-bas quand je m'y suis rendu, en 1916, pour m'embarquer pour l'Afrique orientale allemande. Dubois essaya de m'aider à m'équiper mais ne fit que me gêner; je ne disposais que de trois jours; par les rendez-vous qu'il me fixait, par le déplacement lent d'un bureau à un magasin etc. il me retardait. Comme beaucoup d'autres, il s'imaginait que j'allais laisser mes os dans la campagne d'Afrique et quand nous nous sommes dit adieu, il m'embrassa. Il y a 26 ans de cela mais je ne suis pas encore revenu de mon étonnement.

Le ménage Dubois était très fier de se trouver à Londres dans un milieu reçu par le roi Manoël de Portugal.

Il n'eut pas d'enfant. Le nom s'éteint avec eux.

2° Marie Foullé (5e génération) épousa Henri Balthasar, né à Andenne le 6 février 1832 et décédé à Tournai le 9 février 1923; il était inspecteur de l'Enregistrement et des Finances. Ils eurent deux enfants:

A. Paul Balthasar (6e génération) décédé en juin 1912, qui épousa Laure Mascin, dont il eut au moins une fille nommée Marie-Louise (7e génération).

B. Louise Balthasar (6e génération) qui épousa Julien Stimart, dont elle eut au moins un enfant: Jeanne Stimart (7e génération), née à Tournai le 12 janvier 1908.

3° Emile Foullé (5e génération) dont je ne sais rien.

4° Mathilde Foullé (5e génération), qui épousa Charles Tock, directeur des falenceries Bock, à La Louvière. Lorsqu'en 1902, j'ai été envoyé avec mon peloton pour maintenir l'ordre à La Louvière où il y avait la grève générale, M. Tock m'a reçu de la façon la plus charmante et je lui en garde un souvenir reconnaissant. Ce ménage eut six enfants:

A. Marcel Tock (6e génération) qui épousa une demoiselle Minne, dont il a eu des enfants des deux sexes. Il est actuellement directeur des Faïenceries Bock, à La Louvière.

B. Aline Tock (6e génération)

C. Maurice Tock (6e génération)

D. René Tock (6e génération) qui épousa une personne dont le prénom est Valentine mais dont j'ai oublié le nom de famille.

E. Marthe Tock (6e génération) qui épousa Henri Fexange ingénieur des mines.

F. Alice Tock, née le 5 août 1883 et décédée le 28 février 1931. Elle épousa Emile Defer et en eut trois enfants Simone, Yolande et Justin (7e génération).

Emile Defer est grand et extrêmement maigre. A un enterrement, il se trouve dans la même voiture que mon fils Pierre auquel il se présente. Pierre comprit "fil de fer" et eut grand peine à garder son sérieux.

Somme toute, de la descendance de Théodore Jacques Foulé, nous n'avons conservé des relations qu'avec sa fille Emma Demeur, les ménages Dubois et Grombé.

Les Balthazar et les Tock de la 6e génération, qui correspondait à celle de mon père, assistaient toujours très fidèlement aux enterrements. Ce n'est que dans ces tristes circonstances que nous les rencontrions et depuis qu'ils sont morts, les relations ont été enterrées avec eux.

La famille Ponthieure ou Ponthièvre de Berlaere.

Ma grand'mère Eléonore Foulé était fille d'Anne Françoise Ponthieure de Berlaere. On peut remonter très haut dans la généalogie des Ponthieure ou Ponthièvre ou encore Penthivière, qui descendent de Robert, Comte de Freaux et, par Blanche de Champagne, de Thiebaut VI, comte palatin de Champagne, de Sanche VI, Roi de Navarre, de Baudouin VIII le Courageux, Comte de Flandre etc. Que nous sommes descendus dans l'échelle sociale ! Nous pouvons nous en consoler en songeant que moralement nous valons peut-être mieux que ces grands seigneurs dont l'histoire n'est pas toujours édifiante.

La généalogie que j'ai établie vous permettra de remonter toutes les générations avec précision jusqu'en 1171 et plus haut.

Je croyais le nom de Ponthieure de Berlaere éteint. Il y avait cependant un capitaine pensionné de ce nom né à Bruxelles le 7 octobre 1797 et décédé le 4 décembre 1871. Je n'ai pas trouvé sa place dans la généalogie et s'il a eu ou non des descendants.

Chez Emma Jacquet j'ai trouvé un très bel arbre généalogique des Ponthieure de Berlaere débutant par Guillaume frère aîné de Jean II duc de Bretagne et pair de France qui est mort à Lyon en 1305. Sur les bas côtés de cet arbre se trouvent une chronique et une généalogie et descendance que je recopie en respectant son orthographe et sa ponctuation fantaisistes.

Copie textuelle d'un arbre de généalogie des Ponthieure de Berlaere recopié le 2 février 1733 et certifié authentique.

Messire Jean surnommé le Roux, Comte de Bretagne et de Ponthieure fils de Messire Pierre de Dreux, et de Madame Constance (c'est une erreur il faut lire Alix qui était fille de Constance de Bretagne et de Gui de Thouars), Comtesse héritière de Bretagne, Epousa Dame Blanche de Champagne fille de Messire Thibault Comte Palatin de Champagne et vice Roi de Navarre, et de la seconde fille (Agnès de Beaujeu) de Messire Guichard (IV) Seigneur de Beaumeri (+ 1216), et de Madame Sibille de Flandres (lire Hainaut) fille du Comte Philippes (lire: Baudouin VIII le Courageux, Comte de Flandre et V en Hainaut), et le dit Thibault étoit fils de Thibault cinquième du nom Comte Palatin de Champagne et Brie, et de Madame Blanche, Reine héritière de Navarre, fille de Domp-piere (lire: Sanche VI, le Sage, Roi de Navarre) Roi de Navarre, le dit Thibault sixième fut marié trois fois, sa preme femme fut la fille (Gertrude de Dagsbourg) du Duc de Lorraine, vulgairement appelée, Comte de Niets (lire Metz), sa troisième fut Blanche (lire: Marguerite fille d'Archambaud VIII, Sire de Bourbon) de Bourbon fille aînée de Thibault dit le grand, seigneur de Bourbon (Thibault étoit dit le Posthume. Les mots "le Grand seigneur de Bourbon" doivent venir probablement après une ligne sautée où l'on parlait du père de Marguerite de Bourbon) et le dit Thibault et Madame Blanche de Champagne (Voilà que l'auteur marie le père à sa fille. La première phrase de cette généalogie dit Jean... épouse Dame Blanche de Champagne. Lire donc Jean à la place de Thibault) eurent ensemble six fils et deux filles. (On ne parle qu'au début de la seconde femme qui fut Agnès de Beaujeu, mère de Blanche de Champagne et qui est précisément celle dont descendent les Ponthieure).

(Ce premier paragraphe pourrait être remplacé par ce qui suit:

Robert comte de Dreux eut pour fils:

Pierre Mauclerc duc de Bretagne qui épousa Alix héritière de Bretagne fille de Gui de Thouars et de Constance de Bretagne. Ils eurent pour fils:

Jean Ier le Roux, comte de Bretagne et de Ponthieure qui épousa Blanche de Champagne.

D'autre part

Baudouin IV de Hainaut eut pour fils:

Baudouin V le Courageux de Hainaut (VIII comme comte de Flandre) qui épousa Marguerite d'Alsace. Ils eurent pour fille:

Sibijlle de Hainaut qui épousa Guichard IV seigneur de Beameri.

Ils eurent pour fille:

Agnès de Beaujeu qui épousa Thibault VI, palatin de Champagne, vice-roi de Navarre. Ils eurent pour fille:

Blanche de Champagne qui épousa Jean Ier le Roux).

A partir du second paragraphe le texte est plus clair et je n'y vois plus d'erreurs. Je continue donc la copie).

Messire Guillaume de Ponthieure fils de Messire Jean (Ier) Comte de Bretagne et de Madame Blanche de Champagne, fille de Thibault (VI le Posthume) Comte palatin de Champagne et Brie n'eut aucune succession à raison que ayant commis quelques cas de Reprehension il fut fugitif en Flandres Duché de Guij de Dampiere, Comte du dit Flandres où il se maria à Sabine de Berlaere fille unique et héritière de Messire Gilles Seigneur de Berlaere et le dit Gilles fils d'autre Gilles Bérault Seigneur de Berlaere lequel étoit fils de Vauthier Prince et Seigneur de Malines lequel partagea avec le Seigneur Gérard de Grimberghe. L'an 1186 de le quel il engendra fils nommé Jean qui fut Seigneur de Berlaere et en prit le nom brisant ses armes qui furent d'hermines ou de Bretagne avec celles de sa Mère la quelle portoit face de six pièces d'argent et de gueulles comme appert par attestation de J: de Flacchio et de Launaij, Hérault des Pais-Bas et Bourgogne datté du 4ème de Juillet de L'an 1664 où il fait mention du dit Guillaume et de son alliance le dit Gilles Père de la ditte Sabine de Berlaere mourut L'an 1242.

Messire Jean Seigneur de Berlaere fils de Messire Guillaume de Ponthieure et de Dame Sabine de Berlaere, vivoit L'an mil trois cent et un appert par un certain traité et vendition de la Terre de Malines fait entre Jean deuxième Duc de Lothier, Brabant, Limbourg d'une part et Jean Barthoul Seigneur de

Malines d'autre dattées en L'an de Notre Seigneur mil trois cent et un le jour de St Lucie es quelles en autre noble est nommée et cognus Messire Jean de Berlaere Chevalier ce qui se voit aussij dans une attestation en flamand fait en Hollande, Le dit Jean étoit fils de Damoiselle Sabine de Berlaere fille unique et héritière de Gilles Seigneur de Berlaere lequel étoit fils d'autres Gilles Bertaut Seigneur de Berlaere et de Dame Catherine héritière de Gérard Bailloul Chastelain d'Audenbourg et Epousa Dame de Piennes et brisa ses armes qui de sa Mère Dame Sabine de Berlaere, laquelle portoit facée de six pièces d'argent et de gueulles retient comme on les voit icij représenté L'heaume timbré d'un busc de maure habillé de gueulles au rambras d'hermines La tête bandée d'un tortil d'or et d'argent au bourlet et hachemens d'hermines deservant avec le dit port de nom et armes ont toujours continué.

Messire Jean de Berlaere, Seigneur du dit lieu fils de Messire Jean et de Damoiselle... de Piennes, vivoit L'an 1315 comme appert par un certain Instrument public en forme de vidi-mus fait et passé en la Haije du Comte en Hollande L'An de la Nativité de Nre Seigneur 1584. le 8e de Septembre par devant Pierre de Capella Notaire Public admis par la cour de hollande en présence des honnestes personnes M. Mathieu Vierlinck Lic es Loix advocat au Conseil d'hollande et Henrij Piertoorn Bourgeois demurant en la Haije du Comte susdit comme tesmoings et hommes d'honneur et especiallement requis, et Epousa Damoiselle S..... de Hofstade comme appert par une Attestation des Officiers d'armes ordinaires de Sa Majté Cathe aux Pays-Bas et Bourgogne passé à Bruxelles le 4 juillet de L'An 1664, signé de Flacchio et de Lannaij d'Hérault d'armes de Sa Majesté ou sont imprimées deux différents cachets sur hostie vermeille.

Messire Louis Seigneur de Berlaere fils de Messire Jean de Berlaere et de Damoiselle... de Hofstade Epousa Damoiselle ... de Mettenaij et vivoit L'an 1339. comme appert par attestation faict en Hollande en flamand ou il faict mention de certaine Lettres d'obligations faites entre Jean troisième Duc de Brabant appelé le Coudenberg d'une part, et Louis Comte de Flandres d'autre dattées à Gand le troisième Décembre... nommée et cognu Louis de Berlaere Chevalier.

Messire Guillaume Seigneur de Berlaere et Dappels, fils de Messire Louis Seigneur de Berlaere et de Damoiselle... de Mettenaij, (on trouve ce nom également écrit Metteneye) mourut L'an 1413 et gist dans l'Eglise de Berlaere du costé du Septentrion dans la Chapelle des Berlaeres, et portoit à costé du timbre deux petites Couronnes de Comte avec l'Inscription et nom de Ponthieure en dessous des dits Couronnes ce que ces Descendans ont continué Jusques à Guillaume fils de Pasquier. Le dit Guillaume épousa dame Anne fille de Messire... van Masse-menes (on trouve aussi ce nom écrit Massines) et de Dam... van

Kalcken le dit van Massemenes portoit pour ses armes un Ecu d'azur au Lion rampant d'or armé et lampassé de gueules sur le Timbre un Poisson d'argent lappanaige et feuillage aussij d'azur et or, et la dite Dam. van Kaleken portoit d'argent à la face échiquetée à trois rangées d'or et de gueules sur le Timbre une paterne issante Jusques à la poitrine semée d'hermine, Lampassé de gueules et la dita Anne de Massemenes est enterrée auprès de son Marij en la Chapelle des Berlaeres et eurent ensemble un fils nommé Jacques et quelques autres fils et fille et on ne le fait ici mention.

L'an 1447 le 26 février mourut Messire Jacques Seigneur de Berlaere et Dappels agée de 94 Ans et gist dans l'Eglise de l'Abbaye de St Bavon à Gand comme appert par Son Epitaphe lequel étoit tel que sensuit: anno xviij xlvij february obiit dilectus Deo et hominibus nobilis atque venerabilis Jacobus de Berlaere filius Wilhelemi Dominus in Berlaere et Appels et ij Annum agens nonagesimum quartum le meme se voit escrit dans un vieux Livre en parchemin des heures en latin Sur un certain feuillet où il ij à la représentation d'un home à genoux vestu de Longs habits noirs Jusques en terre avec les dits Armes de Berlaere par dessus Ça Tête timbré et pennaché comme devant, et ensuite du dit Ecrit étoit et Sepultus Gandavi in Abbatis Santi Bavoni, il Epousa Dam Marie de Mirabelle ditte Wtersuane, Fille de..... Mirabelle dict Wetersuane et de Dame.... de la Lune ditte Sersandre Lequel Mirabelle étoit fils de Messire Simon de Mirabelle Seigneur de Maels en Brabant et de Dame Anne fille naturelle du Duc de Touraine, lequel Simon portoit pour Ses armes de gueules à la bordure dentelé d'azur au Lion rampant d'or armé et lampassé d'azur et la ditte Anne portoit pour ses armes d'azur à la bordure dentellée d'or à 3 fleurs de Lijs d'or deux en Chef et une en pointe brisée d'une barre de gueulle, le dit Jacques Seigneur de Berlaere, et la ditte Marie de Mirabelle eurent ensemble trois fils et une fille sçavoir Paquier et Jean nommé Ooghe à cause d'un mauvais oeil dont la Ligne a retenu le nom Amelberghe,

L'an 1575 le 15 février mourut Josse de Berlaere Ecuyer fils du premier mariage de Guillaume St de Berlaere et de Dame Josine van Ghilze et est enterré à Gand en l'Eglise des Carmes devant l'autel du Costé gauche entrant au Choeur dessous un marbre, et Epousa Damoiselle Anthoinette de Craijembrouck fille de Josse Ecuyer et de Dame Catherine van Raveschot, ledit Josse étoit fils de Jean aussij Ecuyer qui mourut L'An 1505 le 13 février et de Damoiselle Elisabeth de Berlaere dit Coghem de la Maison et Armes de Berlaere qui mourut l'An 1526 le 26 février la ditte Dame Anthoinette de Craijembrouck mourut en La Haije en Hollande L'An 1564 le 4 juillet et est enterrée sous un Marbre bleu gravée des armes de Berlaere et de Craijembrouck en l'Eglise des Jacobins à la porte de l'ost entrant du costé droit Josse de Craijembrouck Père de la dite Dame Anthoinette mourut L'An 1518 le 3 gbre et portoit pour ses armes d'argent à la face de gueulle chargée de trois coquilles d'or et sur le

Chef un Lion Serpant de gueulle armée et Lampassée d'azur et Sur le Timbre une Tête de Diable aisée d'un coté de gueulle et Lautre d'or Lam de la ditte Antoinette étoit Dame Catherine van Raveschot fille de Messire Adrien van Raveschot et van der Looue et de Damoiselle..... van der Gracht le dit Messire Adrien Seigneur van Raveschot mourut L'An mille cinq cent.... le et portoit pour Ses armes d'or à trois Corneilles deux en Chef et l'autre en pointe et sur le Timbre..... et eurent ensemble Daniel et Thomas,

L'an 1706 le 23 Maij a été tue à la Bataille de Ramillies Nicolas de Berlaere fils de Daniel et de Dame Elisabeth de Besnac et Epousa Anne-Marie de Wilmaers fille de Servais Wilmaers et de..... (illisible peut être Alet) van de Roije a Saintron le 13e de Janr de l'An 1675

Accorde de mot a mot aux Preuves de L'ancienne
Genealogie de Papier écrites sur scelle
Quod attestatur

(s) G.G. Van Oost. nôts (notaris)
Gaspar Mars Nôts (notaris).

-:-

Généalogie et Descente.

de Berlaere, mais avant que faire récit de ceux qui de Droitte ligne et de Père en fils sont descendus de la Maison de Berlaere dont se voit en ce Descente La Généalogie veritable appert par d'autre faict en parchemin signé O.L.J. Joijer Heraut d'armes de la ville de Tournaij que descend Josse Berlaere fils de Daniel et de Damoiselle Jeanne De Caproons datée du vingt deuxième jour du mois de Juin de l'An mil six cent et quatre la quelle Se verifie aussij par une autre Attestation faite par E: Flacchio, et de J: de Launnaij Heraux d'armes ordinaires de Sa Majesté Catholique aux Pais Bas et Bourgogne datée à Bruxelles le 4e Juillet de l'An mil six cent soixante et quatre et ij imprimé deux différents cachets sur hostie vermeille fait à permettre qu'ils sont issues d'un puisné de l'illustre Maison des Seigneurs et Comtes de Ponthieure nommé Guillaume, le quel poussé de quelque disgrace Setant retiré en Flandres du temps de Guij Dampierre Comtes de Flandres s'ij habitua et s'ij maria à L'héritière du nom et armes de la ditte famille de Berlaere; le quel eut un fils nommé Jean qui brisa Ses armes avec Celles de Sa Mère ij adjoutant et ses successeurs deux paires Couronnes de Comte à costé du timbre et le nom de Ponthieure en dessous en mémoire de ce qu'ils sont descendus de la ditte Maison reservant avec ce crij de Ponthieure dict de Berlaere et les armes comme il se voit icij representee à Scavoir scavoir facee de six pièces d'argent et de gueulles La première, deuxième et troisième semées de cinq puis de quatre et de trois hermines de Sable le

timbre avec un entortille d'argent et de gueulles, d'où sortent un Josne Moor Jusques à la Poitrine Sans bras couvert d'un Manteau descarlate, doublé d'hermines, les yeux bandées d'argent et de gueulles les lambrequins ou appanages d'hermine et de gueulles.

Appert par un certain instrument fait en Flamand en présence de Pierre de Capella Notaire et de Mre Rombout Willems, Buschart Fbre et Cornille de Witte comme Témoins, datté du noeufieme de Juillet de L'an 1598 ou il fait mention d'un certain viel Livret de Tournoiij d'une peau de papier pliez en quatre grands de six feuillets d'un certain Tournoiij, fait et tenu par le Duc de Gueldre et de Julliers, avec les Seigneurs de Moers, van den Berghe Bronckhorst, Gennep, Vianen, Battenburg, Bair, Buijren, Culemburg, et plusieurs autres Barons et Chevaliers et Escuijers tant du Pays de Gueldres, Julliers Brabant, Flandres, Hollande, qu'autres Pays au quel entre autres nobles personnes est semblablement cognu au deuxième feuillet du dit Livret de Tournoiij estant le Septième Blason L'Ecu ou armes de Berlaere à scavoir un Ecu facé de six pièces d'argent et de gueulles étant sur la première, deuxième et troisième face d'argent semé de cinq quatre et trois hermines de Sable, étant écrit par deussus la Teste du dit Ecu ou armes en Lettres fort anciennes Berlaere par ou appert que Ceux de Berlaere ont aussij été aux Tournoijs sans reproches comme autres nobles Gentilhommes de qualité.

Le dit Messire Simon van Mirabel mourut L'An 1375 et fut enterré avec Dame Anne de Touraine sa femme.

Sous une grande Tombe de Marbre noir sur lequel il y a la figure d'un homme et d'une femme en longs habits.

Le dit Antoine de Bervalet fut enterré à St Jean dessous un marbre du costé droit vers le Choeur comme appert par Son Epitaphe qui esttelle que Sensuit Dessous ce present marbre gissent le corps de nobles et vertueuses personnes Antoine de Belvalet (il l'appelle Bervalet 3 lignes plus haut) Seigneur de Pommens Brevilers famechon & Conseiller de L:A:S: en leur Conseil d'Arthois qui trespassa le 18 mars 1619. et aupres de luij Dame Léonore Paijen Sa première femme Dame de Bellacourt Hericourt et Bouffaux & qui trespassa le 19 Aout 1607. et Dame Marie de Beaufort Sa Seconde femme décédée le 10e Juillet 1632. priez Dieu pour leurs Ames.

L'An 1492 le 13 8bre mourut Pasquier Seigneur de Berlaere et de Baschensver fils de Jacques et de Dame Marie de Mirabelle agé de 86 Ans et est enterré à L'Abbaye de St Bavon a Gand comme appert par Son Epitaphe qui étoit tel qui sensuit, anno xuije lxxxxij tertio decimo Octobris, obiit Deo et Homini-

hans dilectus nobilis atque venerabilis paschasius de Berlaere filius Jacobi Dns in Berlaere et Backersuer, Annum agens octagesimum Sextum cecij se trouve écrit de meme dans un livre en parchemin des heures sur le dos d'un feuillet avec une representation d'un homme à genoux en habit noir long Jusques en terre les armes de Berlaere derriere Sa Teste avec adjonction de ces mots, et Sepultus Gandavi in Abbatia Sancti Bavonis, le dit Pasquier Seigneur de Berlaere sposa Magdeleine Coene soeur de Jean Coene Ecuier Bailtif de Tendremonde le quel portoit pour ses armes, d'argent à la face de Sable chargée de Trois Tours d'argent, trois Corneilles Sans Pieds et becs en Chef sur timbre un Sauvage Jusques à la poitrine tenant un Ecusson d'or d'une main, de L'Autre une Massue la teste couverte d'un Chapeau de feuillage l'appanage d'argent et de Sable; le dit Jean Coene sposa... Amelberge de Berlaere fille de Jacques et de Dam. Marie de Mirabelle la Mere de la ditte Magdeleine Coene estoit fille de.... Vilain dict Wanloove et de Dam..... de Pieters le quel portoit pour Ses Armes de Sable au Chef d'argent, chargée de deux hures de Sanglier et sur le Timbre un panier d'argent Semée d'hermines d'où sortent des panaches de Sable, le dit Pasquier et Dam Magdeleine Coene eurent ensemble un fils nommé Guillaume et une fille aussi nommée Amelberge.

L'an 1552 le 8e Juin, mourut Guillaume Seigneur de Berlaere Ecuier fils de Messire Pasquier et Dam. Magdeleine Coene et est enterré a Gand dans l'Eglise de Saint Jean devant L'Hotel (sic) de la Chapelle Sainte Anne du costé du Nort sous un marbre bleue, sur le quel sont gravées en une lame de Cuivre en losange les armes de Berlaere avec cette inscription flamande, Hier licht begraven Joncheere Willem van Berlaere F: Passchiere starf Anno xv^c lij den vij en Junij ende Joncv: Josinne van Ghilze sijn huijsv: die starf Anno xv^c xxxi den xijn 8^{ber}, Le dit Guillaume Epousa Dame Josinne van Ghilze comme appert par la ditte Tombe et portoit pour ses armes un Ecu ecartellée premier et dernier d'azur au croissant d'or, le 2e et 3e d'argent à la bande fuselé et contrefuselé de gueulle sur le Timbre un bouc d'azur Aux Cornes d'or sortant de la poitrine et eurent ensemble, Simon, Anne-Josse, et Magdeleine la ditte Magdeleine Epousa en premiere Noce Jean de Grave qui portoit pour ses armes d'argent à face d'or et de gueulle accompagnée de trois roses de gueulle deux en Chef l'autre en points, en 2e Noces Elle Epousa Messire Daniel Wijten Escheoute, Grand Veneur du Pays de Waes le quel portoit pour ses armes d'azur à un Sautoir d'or une face de gueulle accompagne de deux glands d'or L'une en Chef L'autre en pointe le susdit Guillaume apres la morte de Dam van Ghilze sa femme etante au lict de la mort Epousa en 2e Noces une Servante de

feu sa femme nommée Marguerite Rombants de la quelle il avait eu Cinq fils Bastards telque Guillaume qui fut Secretaire de la Ville de Gand, Pasquier, Jacques, Antoine suivent ses dits Pasquier Guillaume Antoine moururent tous trois sans se marier, Liévin Epousa Dame. van der Eijcke fille du S^r Jean van der Eijcke et de Dame... Serclaes et eurent ensemble une fille unique nommée Jeanne.

L'An.... mourut Daniel de Berlaere Ecuijer fils de Josse et de Damoiselle Anthoinette van Craijembrouck.

L'An 1630. le 24 août mourut Josse de Berlaere Ecuijer fils de Daniel et de Damoiselle Jeanne de Grapreens et est enterré en l'Eglise du Bourcq de perunelz proche de Condé devant l'Autel de Notre Dame en une Cave, et epousa Dame Peronne de la Sauch fille de Jean Ecuijer Licencié es Loix et de Dame... furent épousé en l'Eglise de St Nicolas en la ville de Douaij le Dimanche gras le 25 février. L'an 1582 en presence de Messire Guillaume de la Cornhuijse President de Flandre Cousin au dit de Berlaere du S^r de Bunicourt du S^r Vexhanneman Conseiller de Flandre depuis du Conseil Privé en Bruxelles leurs femmes aussij les Peres et Mere de la ditte Damoiselle Peronne Dam Marguerite Mosnier sa grande Mere ses Oncles Tantes, Dame Anne de le Val femme au S^r Paijage sa Cousine germaine et autres et la ditte Dame Peronne de la Sauch mourut le vendredij 10 Juillet de l'An 1626 à dix heures apres midi et fut enterrée le Dimanche suivant en l'Eglise du Bourcq de perunelz en Haijnaut age de 70 Ans et eurent ensemble Florent, Jeanne, Marguerite, Louise, Daniel, Helene, Jeanne, Philippes Charle, Florent, épousa Dam. Marguerite de Breidechet et eurent ensemble Philippe Marguerite mourut le 4 8bre de L'An 1596 et est enterrée en l'Eglise Du Bourcq de perunelz devant l'Autel de Notre Dame Jeanne mourut le 22 xbre 1691. Helene mourut le..... de Maij de L'an 1667 et est enterrée au dit Bourcq Philippe Charle fut Moine à Saint Aman, Jeanne fut Chanoinesse reguliere au Cloistre de Berlaijmont à Bruxelles.

L'an 1617, le 11 février mourut Daniel de Berlaere Ecuijer fils de Josse et de Damoiselle Peronne de la Sauch et estoit Intendant des Biens et affaires de Monseigneur de Comte d'Egmont et est enterre en l'Eglise du Cloistre des Peres Recolets à Arras et mourut en L'hôtel du dit Comte par un Dimanche gras agée de soixante Ans et epousa Dame Elisabeth de Besnac fille de Gabriel Ecuijer et de Dame Marie de Chauneaux, à Paris le 28e jour de maij de L'An 1635 après midi en la Paroisse St Severin en presence de Antoine Clouet x^a S^r de Rochepiquet et

de Louis de Basnas &^a S^r de Clerac et du Mas frere à la ditte Elisabeth, haute et puissante Dame Marie de la Rochefoucault Dame de Farnac Damoiselle Claire Chabot sa fille Messire Josias de Metree Chelr S^r de la feriere et Dangenille Samuel Matras Ecuier S^r de Brossij Dame Susanne Bochart Veuve de feu S^r Du Lys Dam Jeanne de la fontaine fille de Dame Marie Charles femme de Monsieur le Clerq Advocat au Conseil Dame Marie Chastuet fille usante et jouissante de ses Droits, comme appert par son Contract fait à Paris Jour et An que dessus par devant Boucot et Riviere Notaires le quel est demeuré es mains du dit Boucot et la ditte Dam^{lle} Elisabeth mourut le 8e Janvier de L'an 1668. en la Cité d'Arras Paroisse St Nicolas et fut enterré en l'Eglise des Peres Recolets en la ditte ville, avec le dit de Berlaere son Marij, et eurent ensemble Marie Angelique francois, Louis, francoise, Marie Magdeleine, Daniel, Jean Baptiste, Charle, Nicolas, Jacques, Isabelle Anne. la ditte Marie Angelique mourut le 24 avril de l'an 1639. et fut enterré l'Onzième Soir en l'Eglise de St Sulpice, faubourg St Germain Lez Paris francois mourut la veille de tous les Saints L'an 1644 et fut enterré en l'Eglise des Peres Recolets à Arras Sous un Marbre grave de ses armes et inscrit de son nom sa Condition son Age, Jacques mourut le 13 aout de l'an 1547 (sic) Louis epousa Dlle Marie francoise De Dion fille de Charle Ecuier et de Dam. francoise Ombize

Accorde de mot à mot aux
Preuves de L'ancienne Genealogie
de papier ecrites sur icelle
Quod attestatur
G.G. Ooste nots

Nous soussignés Conseiller de l'Empereur et Roij Exerçant l'Etat de premier Roij d'armes en ses Paijs Bas et de Bourgogne; Et. André François Jaerens Ecuier Roij et Heraut d'armes ordinaire de Sa Majesté Imperiale et Catholique en ses dits Paijs Bas à titre de la Province et Duché de Limbourg; Certifions et Declarons que la Genealogie de la noble et ancienne Famille de Ponthieure de Berlaere que cij dessus consistante en Seize Degrez ou Generations commençante par Messire Guillaume de Ponthieure et Dame Sabine de Berlaere sa Compagne et finissante par Louis Denis de Berlaere Ecuier est bien et fidellement deduite dressée et tirée apres une ancienne Genealogie peinte et ecrite sur du papier, et en suite sur des bones et incontestables preuves ecrites aux Marges de la dite Genealogie, ainsi que sur les lettres patentes de Chevalerie et decoration d'armoiries octroyées par feu le Roij Charles II (de glorieuse memoire) en faveur de feu Nicolas Alexandre de Berlaere. Colonel au service de Sa Majeste Catholique en date du 12 Fevrier 1686 es quelles Sa noble extraction est très amplement specifiee et approuvée par feu Sa dite Majesté Catholique et des quelles nous avons en Inspection et Satisfaction entiere.

En temoin de ce Nous avons signé cette et muni de nos Seals a la Requisition du dessus nommé Louis Denis de Berlaere Ecuier pour s'en servir à valoir la où besoin serat. Fait à Bruxelles Ville de Cour au Duché de Brabant le deuxième jour du mois de Fevrier de L'An mil sept cent trente trois. (signé) Joseph Vanden Leene.

(signé) A. f. Jaerens.

Deux cachets de cire l'un représentant la croix d'Aviz supportée par deux lions et portant sur le pourtour: N. Jos. vanden-clene. Cons. de Sa Ma. Premier Roiij d'armes. L'autre le lion de Flandre surmonté de la couronne fermée et portant sur le pourtour: Sigiclum (sic) And. franc. Jaerens armorum regis.

Je sousigné secretaire de Sa Majesté Imperiale et Cathé au Conseil Souverain de Brabant, certifie par cette que les sieurs Joseph vanden Leene et André Francois Jaerens aijants signes l'acte genealogique aij dessus, sont tels qu'ils s'ij qualifient, et qu'a tous actes ainsij par Eux dressés et signés se donne pleine foiij de quoiij aij signé cette et ij apposé le cachet secret de Sa de Majeste fait à Bruxelles ce ii fevrier 1733

(s) illisible

et cachet.

L'original de cette pièce se trouve chez mon cousin Albert Jacquet. Je ne puis y ajouter que quelques précisions tirées du dictionnaire de Decembre et Alonmier:

"Ponthieu.- Ancien pays de France, dans la Basse-Picardie, s'étendant de la Somme à la Canche. Chef-lieu Abbeville; villes principales Montreuil, Saint-Pol, Saint-Riquier, Saint-Valéry, Crécy, Oisement, Gamaches.

Ce pays eut des comtes particuliers, au IX^e siècle, et passa, au XII^e, à la maison d'Alençon, dont un des membres, Guillaume, épousa en 1195, Alix de France, soeur de Philippe-Auguste. Le Ponthieu passé à la couronne d'Angleterre par le mariage d'Eléonore avec Edouard 1^{er}, fut confisqué, en 1336, par Philippe VI sur Edouard III; mais le traité de Brétigny le rendit au monarque anglais en 1360. Charles V l'occupa, en 1369; les Anglais le reprirent, en 1417, et il fut de nouveau réuni à la couronne par Charles VII. Le traité d'Arras le donna au duc de Bourgogne, en 1435; mais à la mort de Charles le Téméraire, il revint à la France, en 1477. Il fut donné à Diane, soeur naturelle de Henri III, en 1583, et à Charles de Valois, fils naturel de Charles IX, en 1619. La petite-fille de Charles veuve du duc de Hoyeuse, le laissa à la couronne en 1690".

"Pierre de Dreux, surnommé Mauclerc (mauvais clerc), à cause de ses rigueurs envers le clergé; il était fils de Robert, comte

de Dreux. Il épousa Alix, fille de Guy de Thouars, et devint duc de Bretagne, en 1213, en vertu des droits de sa femme. Pendant la régence de Blanche de Castille, mère de Louis IX, il entra dans la ligue féodale des barons. Mais il fut vaincu, après la défection de Thibaut, comte de Champagne, et obligé d'abdiquer en faveur de son fils Jean 1^{er}, en 1237. Il suivit Louis IX en Palestine, et fut fait prisonnier avec lui en Égypte. Il mourut en revenant en France, en 1250".

D'autre part, dans l'histoire de Blanche de Castille je lis: "Pendant le siège d'Ancenis, Blanche assemble les grands du royaume, et fit condamner, par un arrêt solennel, Mauclerc, duc de Bretagne, comme coupable de félonie et de lèse-majesté. Elle put s'emparer de sa personne; mais lui fit grâce de la vie et le laissa même en possession de ses Etats, après avoir pris quelques garanties contre lui".

"Jean 1^{er} le Roux, duc de Bretagne, né en 1217, fils de Pierre Mauclerc, lui succéda en 1237. Il accompagna Saint Louis dans la seconde croisade et mourut en 1284".

Comme je l'ai déjà dit, un Ponthieure de Berlaere a été tué à la bataille de Waterloo. Plus grand que la majorité de la troupe, il a eu la tête emportée alors que ses compagnons d'arme n'étaient pas touchés. Cet épisode est rapporté par une tradition verbale dans la famille: mon grand-père qui combattait avec son parent l'a raconté à mon père et celui-ci nous l'a répété, mais dans la généalogie que j'ai pu établir aucun Ponthieure n'est indiqué comme décédé à cette date. Je me suis demandé s'il n'y avait pas confusion avec un autre parent de mon grand-père; dans aucune des branches ne figure quelqu'un qui pourrait avoir été ce géant.

J'ai aussi déjà mentionné que les Ponthieure habitaient au haut de la Chaussée d'Ixelles la belle maison entourée d'un jardin occupée actuellement par Electrolux et que les deux dernières représentantes de cette famille que je connaisse étaient deux vieilles filles habitant Gand il y a une trentaine d'années.

Famille de Rons.

La grand'mère de ma grand'mère était Anne-Josèphe ou Joséphine de Rons, baptisée à Sainte-Gudule le 6 janvier 1745 et décédée à Bruxelles le 5 octobre 1808. Elle épousa à Sainte-Gudule le 5 février 1771 ou le 22 janvier 1771, Jacques François Fouillé.

Cette famille de Rons, originaire du Hainaut, s'établit à Bruxelles après le mariage de Louis de Rons avec Marie Delwaere. Leur fils Philippe fut reçu bourgeois de Bruxelles et mourut dans cette ville le 17 avril 1696. Il a été enterré à l'église Saint-Nicolas.

De son mariage avec Françoise Franqué célébré à Saint-Nicolas le 24 juillet 1663, est né Etienne de Rons baptisé à l'église Saint-Géry, le 21 avril 1671. Il fut anobli par lettres patentes du 24 mai 1721. Il épousa Catherine Hervin, fille de Martin et de Marie Anne Duvivier, décédée à Bruxelles le 28 août 1734. Lui-même mourut le 27 juillet 1749. Son frère Gilles, baptisé à Saint-Géry le 29 août 1674, épousa Marie-Thérèse Jacquier de Virelles, fille de Pierre et de Marie-Thérèse de Juzaine. Elle mourut le 1er décembre 1706, son tombeau est dans le porche de l'église de Chimay. Il eut encore deux soeurs Marie de Rons baptisée à Saint-Géry le 31 janvier 1666 et Jeanne Françoise baptisée le 12 octobre 1668 qui fut religieuse urbaniste à Bruxelles. La religieuse urbaniste est une religieuse de Sainte-Claire qui peut posséder des fonds; l'ordre est ainsi dit parce que le pape Urbain VIII lui a donné sa règle.

Gilles de Rons mourut à Bruxelles (Saint-Nicolas) le 7 juillet 1753.

Etienne de Rons et Catherine Hervin eurent six enfants dont Anne-Catherine baptisée au Finistère le 24 février 1713 et décédée à Tintigny le 15 octobre 1757. Elle épousa au Finistère le 13 juillet 1738 Pierre-François Bonaventure Carton, seigneur de Wiart né le 20 janvier 1711 et décédé le 14 octobre 1782. Il était le fils de Léon et d'Isabelle van der Noot. C'est ce Pierre Carton, seigneur de Wiart qui est l'arrière-arrière grand-père du Comte Henry et du Baron Edmond Carton de Wiart. Ce dernier possède des renseignements au sujet de la famille de Rons et c'est pourquoi j'ai fait cette digression.

Les Fouillé et donc les Greindl descendent de Gilles de Rons et de Marie-Thérèse Jacquier de Virelles qui eurent cinq enfants. L'aîné était Gilles Etienne baptisé au Finistère le 2 octobre 1697 et décédé le 27 avril 1768. Il fut un célèbre avocat au conseil du Brabant. Il épousa.... de Trixhe, originaire du Pays de Liège, décédée à Bruxelles le 18 mai 1783;

elle repose à Sainte-Gudule. Ils eurent huit enfants dont Anne-Josèphe (ou Joséphine) baptisée à Sainte-Gudule le 6 janvier 1745 qui épousa Jacques-François Foullé.

L'Annuaire de la noblesse de 1869, pages 322 et suivantes, parle des de Rons. La généalogie que j'ai établie vous donnera les branches collatérales si cela vous intéresse.

Famille Corrêa Henriquez Seisal.

Je trouve le nom écrit: Corrêa Henriquez dans le contrat de mariage de mes parents, Corrêa Henriquez sur le faire-part de mon oncle Pedro, Corrêa Henriquez sur celui de son fils Rodrigo, Corrêa Henriquez sur celui de Maman. C'est cette même orthographe qui figure sur mon extrait de naissance et que j'adopte provisoirement du moins. Henriques serait l'orthographe portugaise, Henriquez l'orthographe espagnole.

Le premier Henriquez serait le fils d'Alphonse 1er le Conquérant, roi de Portugal (1139-1185), fils lui-même du Comte Henri de Bourgogne. C'est ainsi que dans les armes des Corrêa Henriquez figure la tour des armes de la famille royale portugaise.

A la bataille Paio Peres Corrêa, qui eut lieu au XIII^e siècle à l'endroit où se trouve actuellement le village de Paio Pires, un Henriquez ayant perdu ou brisé ses armes continua à combattre en frappant de droite et de gauche avec sa ceinture de cuir (corrêa), de là le nom de Corrêa ajouté à son nom de famille et les courroies figurant dans les armes des Corrêa Henriquez.

Au palais de Cintra, Henri le Navigateur (1394-1460) fit décorer le plafond de la salle des Cérfs des armes des plus nobles familles de ce temps et les armes des Corrêa Henriquez figurent parmi elles avec la mention.....

Le nom de Seisal provient d'une localité de l'île de Madère dont le titre a été donné à mon grand-père. Il fut d'abord créé baron, puis vicomte et enfin comte de Seisal. Dans l'acte de mariage de mes parents (1863) il est intitulé baron et comte de Seisal. Le trésor portugais, toujours à court d'argent, avait trouvé ce moyen de lui faire payer trois fois les droits de chancellerie, mais mon grand-père n'était pas homme à se laisser faire et ne paya jamais rien. A sa mort une grosse part de sa succession passa à régler ces trois droits et les intérêts.

Le vrai titre de la famille est Torre Bella, c'est le frère aîné de mon arrière grand-père Anselme qui le portait.

Mes parents étaient en relations avec certains d'entra eux. Un de ces cousins est venu à Berlin comme secrétaire et si certains de ses collègues trouvaient qu'ils avaient beaucoup à faire, lui disait qu'il y avait "peu-p-à-faire à la légation". La dernière Torre Bella avait épousé un Anglais M. Gordon et en eut deux filles. L'aînée, un peu toquée, aurait pris le nom de Comtesse de Torre Bella, la seconde épousa un belge M. van Beneden puis divorça.

Les diverses branches d'une même famille portent souvent des noms différents: comme les Tayllerland s'appellent Tayllerland, Dino, Sagan, la famille de Maman se compose de Corrêa Henriquez, Torre Bella et Seisal.

La famille Corrêa Henriquez s'était établie à Madère à je ne sais quelle époque, elle y avait encore des parents avec lesquels Maman avait conservé des relations, les Aranha, Camara Leme, Lomellini et Ornellas.

Christophe Colomb aurait épousé ou aurait eu pour mère une Perestrello. Les Corrêa Henriquez ont aussi des Perestrello dans leurs ascendants et c'est à ce titre que Papa servait une petite pension à une vieille veuve de ce nom qui vivait à Lisbonne dans une situation de fortune précaire. Elle était complètement chauve et prétendait que son mari, en la traînant par les cheveux les lui avait tous arrachés.

Par ailleurs on dit que Christophe Colomb aurait eu un fils - est-ce en mariage ou autrement - d'une Corrêa. Comme le procès en canonisation de Christophe Colomb est en cours, il doit y avoir moyen de trouver des précisions à ce sujet chez les Bollandistes et j'essayerai de me les procurer.

Pendant sa captivité Jean a lu un livre tendancieux au sujet de Christophe Colomb et il me remit la note suivante:

Voici ce que l'on croit car aucune certitude ne semble exister à ce sujet, Colomb ayant toujours été très caché quant à ses origines et à sa femme et sa (ses) maîtresses.

Il aurait donc épousé en Portugal, alors qu'il faisait ses offres au roi Jean II, une Monia Perestrello (Henriquez ?). Ce dernier nom étant cité également. Ses services refusés par le Portugal, il passe en Espagne en abandonnant sa femme et son fils et prend à Cordoue, comme maîtresse Béatrice Arana, dont il a aussi un fils Fernando.

Pendant ses pourparlers avec Fernand et Isabelle, il apprend la mort de sa femme et va chercher son fils Diégo qu'il confie à sa maîtresse pendant son premier voyage. Au retour de

celui-ci ses fils sont retirés à cette femme qu'il abandonne également.

Première génération.

Torre Bella dont je ne sais rien.

Deuxième génération.

Mon arrière grand-père Anselme Corrêa Henriquez était très riche, il possédait de grands domaines et même un régiment à Funchal. Où et comment cette fortune a-t-elle disparu ? Mystère. Il était diplomate et a été ministre en Suède, en 1802 et à Hambourg en 1830. Il épousa une tragédienne protestante Sophie Fradelius qui était fille unique. Eurent-ils plusieurs enfants ? Je ne le pense pas. Mon grand-père ci-après est le seul rejeton que je leur connaisse.

Troisième génération.

José Mauricio Corrêa Henriquez est né à Stockholm le 5 novembre 1802 et fut baptisé protestant, religion de sa mère. A 18 ans, il épousa une Française plus âgée que lui, la Comtesse Adèle-Louise Paoli-Chagny. Ils eurent deux enfants, Sophie et Mathilde qui furent baptisés catholiques comme leur mère. Ce ménage ne fut pas heureux et divorça. Les torts auraient été en partie du côté de mon grand-père.

Il avait du reste un caractère fort désagréable et autoritaire; jamais on ne lui servait une tasse de thé sans qu'il trouve que c'était de l'encre ou une tisane insignifiante. Vis-à-vis des étrangers il se montrait très aimable et il était très distingué. D'après les lettres adressées à Maman et Papa que j'ai pu lire ses sentiments étaient très délicats et il appréciait hautement Papa.

Du temps où il était ministre à Bruxelles, il voulut arranger un mariage entre le Prince héritier de Portugal et la Princesse Charlotte, fille de Léopold 1^{er}. Maximilien d'Autriche fut préféré au Prince portugais et mon grand-père en fut furieux. Sa colère n'était pas passée au moment de la célébration du mariage et, plutôt que d'y assister, il partit pour Spa. Quand la chose arriva aux oreilles du gouvernement portugais, celui-ci envoya une mission spéciale à Bruxelles pour présenter des excuses au Roi et révoqua naturellement mon grand-père. Le roi Léopold reçut la mission spéciale et n'accepta les excuses qu'à la condition qu'on lui laissât le Comte de Seisal comme ministre car "J'aime ces caractères énergiques qui savent ce qu'ils veulent et le montrent de façon non ambiguë.

Les affaires de mariage ne lui portaient pas bonheur. Quand il s'est agi de trouver une fiancée pour le roi Don Luiz, mon grand-père fut chargé de voir si la Princesse Maria Pia de Savoie conviendrait. Il revint à Lisbonne en disant qu'elle était aussi laide que bête. Malgré ce rapport le Roi l'épousa et eut l'indiscrétion de rapporter à sa femme l'opinion formulée par son envoyé. Peu de temps après la Reine accorda une audience à mon grand-père. Elle se montra aimable et charmante, puis en le congédiant lui dit: "Vous me trouverez encore laide, mais moins bête et aimable".

Mon grand-père fit une partie de ses études à l'Université de Glasgow et entra à l'âge de 17 ans dans la carrière diplomatique. Son premier poste fut celui de secrétaire à la légation de Portugal à Hambourg où son père était ministre. En 1820, il épousa la Comtesse Adèle-Louise-Paoli-Chagny.

C'est probablement entre 1820 et 1825 qu'il fut adjoint à une mission qui partit pour le Brésil. Au moment de l'embarquement il racontait une histoire au sujet d'un monsieur dont le nom lui échappait et au retour - les voyages en bateau à voile étaient longs - sa première parole fut "Moreira chamava-se o homem". Quand chez nous on revient sur un sujet épuisé depuis longtemps, nous disons "chamava-se o homem". Les anecdotes ont la vie longue dans la famille. (C'est Moreira que s'appelait l'homme).

En 1825, il était secrétaire à Saint-Petersbourg. Le triomphe momentané de Dom Miguel lui fit donner sa démission mais il continua à résider à Pétersbourg. Lorsque Dona Maria remonta sur le trône, elle récompensa sa fidélité en le nommant chargé d'affaires, à Pétersbourg, poste que mon grand-père occupa jusqu'en 1838, époque où il fut nommé ministre à Copenhague.

En 1839, il se remaria avec Alexandrine dite Aline Stjernvall dame d'honneur de l'impératrice de Russie. Je ne sais pas pourquoi ce mariage se fit car à chaque dîner pendant les fiançailles il y avait des pleurs. Est-ce parce que mon grand-père avait sauvé sa fiancée ?

Mon arrière grand-mère Stjernvall se trouvait à bord d'un bateau avec ses trois filles; le feu prit à bord et grand-papa sauva celle qu'il trouvait la plus jolie. C'est ainsi qu'ils firent connaissance.

En 1844, mon grand-père fut envoyé en mission spéciale et extraordinaire près de la Sublime Porte et, en 1845, il fut de nouveau nommé ministre à St-Petersbourg. En 1846, un dissentiment au sujet de la politique intérieure en Portugal l'amena à donner pour la seconde fois sa démission et il alla vivre quelques années dans le Holstein et à Lisbonne.

En 1850, il rentre dans la carrière et est une fois de plus nommé à Saint-Petersbourg.

En 1851, il est nommé à Bruxelles, conservant son titre de ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire, que la mission portugaise n'avait pas comporté jusqu'alors. Il arriva à son poste vers la mi-juin 1851. Par suite d'intrigues, la Reine Dona Maria nomma peu de temps après en qualité de ministre à Bruxelles le Vicomte de Balsemao, à ce moment chargé d'affaires à Vienne; l'arrêté de mise en disponibilité était déjà signé, mais des influences portugaises agirent de même que le gouvernement belge et mon grand-père resta à son poste encore pendant de longues années. Il habita Place Surlet de Chocquier, Boulevard du Jardin-Botanique et 75, rue du Luxembourg, au coin de la place du même nom dans la maison actuellement occupée par les Pycke.

Mon grand-père fut nommé à Paris vers 1870 et il mourut en 1874 pendant un séjour à Lisbonne où il est enterré dans le même caveau que sa seconde femme.

Jusqu'à la fin il avait gardé sa crânerie: il est mort en chantant "Il était un petit navire qui n'avait ja-ja-jamais navigué".

Quatrième génération.

De son mariage avec la comtesse Paoli Chagny, mon grand-père eut deux enfants:

1° Sophie Corrêa Henriquez, née en 1821 et décédée en 1877. Elle compensait sa laideur par beaucoup d'esprit. La voyant sortir du salon une de ses soeurs lui demande où elle va et elle de répondre:

"Je vais où va toute chose"

"Où va la feuille de rose"

"Et la feuille de papier"

Elle perdait cependant aisément la tête. La maison brûle, Sophie juge qu'elle a encore le temps de sauver les objets les plus précieux, lance sa glace par la fenêtre et arrive en bas en portant une brique de savon.

En se rendant en Portugal, elle avait horriblement souffert du mal de mer et chercha à se marier au plus tôt pour ne pas devoir accompagner son père au retour. Elle épousa José Costa et celui-ci fut nommé à Londres.

Ils eurent une fille Marie Costa, née en 1851 et morte en 1899. Elle m'avait laissé sa fortune si un certain jeune

homme poitrinaire ne vivait pas au-delà de 21 ans, Il eut le toupet de dépasser cet âge.

Une soeur de ce José Costa avait été enlevée à l'âge de 9 ans et mariée en secret à un gamin de 12 ans. Ce fut un ménage malheureux.

Anna Bastos était une demi-soeur de José Costa. C'était une petite boulotte toujours de bonne humeur. Quand nous habitions Luz elle arrivait toujours à l'improvisite et restait loger pendant plusieurs jours. A Lisbonne, elle arrivait aussi toujours à l'improvisite et s'invitait pour le ou les repas suivants, mais ne restait pas loger.

2° Le second enfant de José Mauricio Seisal et de la comtesse Paoli-Chagny était Mathilde Corrêa Henriquez, née en 1822. C'est elle qui tint le ménage de mon grand-père après le décès de sa seconde femme en 1851.

Je me souviens d'elle sous la forme d'une petite vieille maigre avec une perruque blanche, trébuchant dans ses jupes qui traînaient à terre et bien pourvue au point de vue de la laideur. C'était tout ce qu'elle avait gardé de sa jeunesse.

Elle adorait sa mère; en avoir été abandonnée fut pour elle un terrible chagrin. Elevée par des bonnes russes, elle en reçut quantité d'idées fausses et beaucoup de scrupules qui gâtèrent toute sa vie. Le diable, entre autres, lui faisait une peur terrible; on ne pouvait pas en parler devant elle et sa représentation la faisait fuir comme je l'ai dit à propos des fiançailles de mes parents.

De l'époque romantique, elle aimait tout ce qui était "touchant". Comme on parlait astronomie, tante Mathilde interrompit: "Ne dites pas toutes ces choses qui manquent de poésie, je préfère beaucoup croire que ce sont des anges qui le soir allument de petites lanternes".

Très mondaine, faire des visites, être reçue en audience étaient son bonheur. Très spirituelle, elle avait beaucoup de succès dans les salons. Mais, quand je l'ai connue, peut-être son esprit était-il émoussé ou ne se donnait-elle pas la peine de le produire en famille.

Tante Mathilde servit de mère aux trois enfants du second lit et après le mariage de Maman elle continua d'abord à tenir le ménage de son père puis à vivre avec sa demi-soeur Emilie que nous appelions Lili.

Elles étaient aussi vieilles filles qu'il y a moyen de l'être. Le perroquet, le sale roquet nommé Dick, des chats,

des canaris et un bouvreuil encombraient et empoisonnaient leurs vies. Pendant un voyage, tante Mathilde avait confié la garde du bouvreuil à mes parents; le bouvreuil creva et mes parents le remplacèrent par un autre. A son retour Mathilde était toute touchée de constater comme son bouvreuil la reconnaissait et marquait sa joie de la revoir. Oh puissance de l'imagination. Pour lui épargner la peine qu'elle aurait de la mort de cet oiseau, il était remplacé par un plus jeune à chaque occasion propice; grâce à ce phénomène de réincarnation il a été le Mathusalem des bouvreuils.

Mathilde et Lili vivaient 14 Victorino Damasio à Lisbonne; leur tante Aurore Karamzine leur fit cadeau de la somme nécessaire pour construire une villa à Cintra. C'est dans cette villa Aurore que Mathilde s'éteignit le 23 février 1903. Cette villa a été léguée à José Mauricio Seisal par Tante Lili.

De son second mariage avec Aline Stjernvall, mon grand-père eut quatre enfants: Aurore dite Aline, ma mère, Emilie, Pedro et Anne, je crois, morte en bas âge. Ma grand-mère est morte des suites des couches à la naissance de cette dernière fille.

3° Aurore-Emilie-Aline-Corrêa Henriques, est née à Copenhague le 14 avril 1840. Sa mère mourut en 1851 et elle eut une enfance peu gaie: son père n'avait ni le temps ni le caractère voulu pour s'occuper de ses enfants, tante Mathilde de 18 ans plus âgée que Maman, allait beaucoup dans le monde et n'était pas non plus faite pour remplacer une mère. Je crois que le seul bon souvenir gardé de sa jeunesse était le passage à la pension Héger, celle dont les Brontë ont dit tant de mal dans leur livre "Villette". Elle y reçut une éducation très soignée et une bonne instruction. Son professeur de piano y était M. Kufferath, le père du docteur que ma belle-mère épousa en secondes noces.

Un trait marque combien Maman et sa soeur Lili étaient peu gâtées. Pour que l'anniversaire de Maman, le 14 avril, ne se passe pas sans qu'elle reçoive un petit souvenir, sa soeur Lili lui avait acheté une orange et à l'anniversaire de Lili, le 17, Maman lui fit présent de cette même orange.

Cette vie plutôt austère n'enleva pas à Maman la gaieté de son caractère et dès ses noces, il put s'extérioriser. Son séjour à Pétersbourg avec ses bals, ses montagnes russes, ses excursions aux îles, lui a laissé un souvenir délicieux.

A partir de son mariage, Maman fut, je crois, parfaitement heureuse. Elle n'eut que l'éternel souci pécuniaire et les ennuis inévitables qui découlent d'une nombreuse famille.

Mes parents formaient un excellent ménage, ils s'aimaient tendrement et Maman y ajoutait une grande admiration pour son mari. Tous deux chérissaient leurs enfants et petits enfants, gâtaient même un peu les derniers et, enfants comme beaux enfants et petits enfants, nous adorions ce couple modèle.

Pour être heureuse Maman avait choisi la bonne formule: chercher son bonheur dans le bonheur des autres. Avec quel soin elle choisissait les cadeaux qu'elle nous donnait à nos anniversaires et quelle joie elle avait quand elle constatait qu'ils nous faisaient réellement plaisir. Sa façon de donner doublait pour moi la valeur du présent. Comme elle préparait pendant des mois à l'avance l'arbre de Noël. Dans son armoire à glace s'entassaient au fur et à mesure qu'elle les découvrait, les objets qui convenaient particulièrement aux uns et aux autres, puis sa figure rayonnait au moment de la distribution sous l'arbre allumé.

Rendre service était aussi son bonheur et elle se serait coupée en quatre pour aider même des inconnus.

Une catholique aux maigres ressources avait recueilli quelques orphelins, Maman l'apprend et aussitôt veut l'aider dans son œuvre charitable. Elle n'a pas d'argent, cela ne fait rien elle travaillera pour pouvoir en donner. Elle organise une vente de charité mais ne va pas, comme c'est généralement le cas, quémander des objets de droite et de gauche pour les revendre beaucoup plus cher qu'ils ne valent. Non, elle travaille avec ses filles et fabrique les objets les plus divers: des éventails, des abat-jour, des boîtes, des cadres, des broderies, des coussins, des tapis, que sais-je encore. Quelques amies les imitent, préparent aussi une boutique et le premier "bazar" a beaucoup de succès. Il rapporte une jolie somme pour les orphelins de la "Pappelallee". L'orphelinat grandit. Au lendemain de la vente on se remet à l'ouvrage pour préparer le bazar de l'année suivante, d'autres amies entraînées par ce zèle se mettent aussi de la partie et il faut choisir un local plus grand pour l'exposition qui se tiendra maintenant dans la grande salle du Kaiserhof. A la vente s'ajoutent des attractions, le fameux chanteur Andrade accepte de s'y faire entendre gratuitement, des Tyroliens viennent danser leur Schuhplatter, de grands violonistes raclent, tout cela sans cachet et l'argent s'accumule dans le tronc de l'orphelinat.

Tout est vendu à des prix égaux ou inférieurs à ceux du commerce, aussi non seulement la société mais aussi la bourgeoisie se pressent-elles devant les échoppes. Comme tous les dessins et objets sont originaux, les directeurs des grands magasins viennent aussi acheter en demandant de pouvoir reproduire ces objets. Ils paient naturellement en conséquence.

L'orphelinat qui a commencé si modestement compte maintenant des centaines d'enfants et c'est le bazar qui constitue de loin la ressource principale.

Les grandeurs tournèrent malheureusement la tête à la fondatrice, elle voulut créer un ordre religieux. L'autorité ecclésiastique ne fut pas d'accord d'où brouille... régression de l'orphelinat. Le bazar était trop bien lancé pour s'arrêter, le nombre d'orphelins à Berlin ne diminuait pas parce que le clergé et Pappelallée ne s'entendaient plus, le produit de la vente fut partagé alors avec l'orphelinat dirigé par les Dominicaines.

Quand Maman quitta Berlin le bazar perdit celle qui lui donnait toute sa vitalité, il essaya encore une fois ses forces, celles-ci le trahirent et il mourut.

Je vous ai montré la charité de Maman et j'ai commencé tout naturellement par là car c'était le trait dominant de son caractère. Il faut maintenant que je vous donne une image des autres aspects de sa personnalité.

En premières noces, mon grand-père qui était protestant comme sa mère, épousa une catholique et leurs enfants, Sophie et Mathilde, furent baptisés dans cette religion. En secondes noces, il épousa une protestante comme lui. Avoir des enfants de deux religions différentes présentait vraiment trop de difficultés et c'est ainsi que Maman fut baptisée catholique étant de père et mère protestants.

Le Danemark ne permettait pas la présence d'un seul prêtre catholique dans tout le royaume, aussi l'Autriche nommait-elle toujours un secrétaire qui était prêtre. C'est ce secrétaire qui baptisa Maman.

On ne peut dans tous les cas pas reprocher à mes grands-parents d'avoir eu l'esprit étroit. Le parrain de Maman était M. dos Santos, un membre de la légation de Portugal à Copenhague probablement, c'est pourquoi, à la mode portugaise, Maman s'appela officiellement dos Santos Corrêa Henriquez.

Que dut être l'éducation religieuse donnée par des parents protestants et si peu attachés à leur propre confession ? C'est la femme du ministre de France à Bruxelles qui s'occupa de Maman au moment de sa première communion vers 11 ou 12 ans; elle lui passa les Evangiles et, à leur lecture, Maman fut si émue qu'elle pleura à chaudes larmes.

La graine était tombée en bonne terre; sans bigoterie, Maman était foncièrement chrétienne et très pieuse. Elle se

délectait à la lecture de livres dans le genre de l'Introduction à la vie dévote, de l'Imitation etc. Elle s'était imposé de dire le chapelet chaque jour: cette pratique était plutôt une mortification car elle préférait lire des prières dans les livres de l'abbé Perreyve ou de Madame de Flavigny. Un après-midi, au salon, elle annonce son intention de dire son chapelet, mes soeurs et une amie qui s'y trouvaient disent qu'elles vont se retirer dans une autre chambre pour continuer à bavarder, "Non", répond Maman "restez à causer ici, cela me distraira".

Sa résignation à la volonté de Dieu était admirable; sans dissimuler les souffrances que sa maladie de la gorge lui causaient, elle ne s'en plaignit pourtant jamais. Dans les grandes épreuves elle mettait toute sa confiance en Dieu et si l'irréparable était arrivé, elle se pliait à Sa volonté avec la plus entière soumission.

Sa mort a été digne de sa vie et des plus édifiantes pour tous. Sa gorge se ferma complètement: elle ne put plus avaler une goutte d'eau et dut souffrir horriblement de la faim et de la soif; son caractère n'en resta pas moins serein. A chacun de nous elle fit ses adieux et ses dernières recommandations avec l'élévation de sentiments d'une vraie sainte. Elle partait en toute confiance rejoindre son Dieu et les siens aussi calmement que s'il eût été question de faire un voyage tout ordinaire.

Cette élévation de l'âme ne l'empêchait pas de penser aux choses matérielles et plusieurs fois elle a répété son espoir de vivre jusqu'au 1er avril pour que ses filles jouissent encore du trimestre de pension. Son voeu a été exaucé et elle partit pour le ciel le 1er avril 1922.

Le service funèbre eut lieu, corps présent, à l'église du haut de Forest, place de l'Altitude-Cent et l'inhumation dans notre caveau de famille à Èvere.

Le souvenir pieux porte uniquement les paroles de St-Jérôme: "Heureux les enfants auxquels il suffit de se rappeler leur mère pour apprendre toutes les vertus". Celui ou celle qui l'a rédigé a été heureusement inspiré. Comment mieux résumer ce que l'on peut dire de notre chère Maman ?

En disant que Maman était naïve, j'ai peur que vous pensiez qu'elle manquait d'intelligence; loin de là, il faut comprendre par là la naïveté d'une petite jeune fille sortant du pensionnat qui est un des charmes de la vraie jeune fille. Sous ce rapport Maman avait gardé ses 18 ans jusqu'à ses derniers jours. Quand elle s'en apercevait elle riait de si bon cœur. Elle avait aussi gardé le caractère gai et jeune, sachant s'enthousiasmer comme le fait la jeunesse.

Ajoutez beaucoup de bon sens et une intelligence dépassant la moyenne et vous aurez un aperçu du caractère de Maman. Si vous demandez à tous ceux qui l'ont connue de vous la décrire, ils commenceront certainement par vous parler de sa bonté. C'est elle qui dominait tout et qui rayonnait vraiment de sa personne.

C'est cette bonté jointe à la modestie qui la faisait aimer de tous, grands et petits, princes et valets de pied. C'est elle qui partout où elle a passé lui a valu immédiatement une situation supérieure aux plus riches ou aux plus titrés.

L'atavisme de l'ancêtre Corrêa apparaissait quand il s'agissait de la Patrie - entendez par là la Belgique et non le Portugal car Maman avait adopté la Belgique où elle avait été élevée où elle s'était mariée où elle avait vécu tant d'années - Quand, en partant pour la guerre, mes frères et moi fûmes dire adieu à nos parents, j'étais déjà à une certaine distance de la maison quand j'ai entendu dire par Maman s'adressant à Papa: "Je regrette de ne pas en donner plus". N'est-ce pas digne de l'antique ?

Quand Anvers tomba, combien de mères ont souhaité que leurs fils soient faits prisonniers et ainsi hors de danger ? Maman au contraire eut pour première réaction: "Pourvu que mes fils n'aient pas été pris et puissent continuer à combattre".

La bonté marche de pair avec la sociabilité. Par sa position Maman devait faire beaucoup de visites et toutes ses après-midi en hiver se passaient à en faire. Cela ne lui déplaisait pas. Afin de ne pas perdre de temps pour le travail, Maman avait fixé son jour de réception au dimanche. Il y avait toujours foule dans ses deux salons. En dehors du jour de réception, Maman recevait aussi mais c'étaient surtout les intimes qui venaient pendant la semaine. Le soir il y avait presque toujours un ou plusieurs amis qui venaient à l'improviste.

Maman entretenait aussi des relations épistolaires très étendues. A leur base il y avait journellement deux lettres, l'une à Aline l'autre à sa sœur Lili. Le style de Maman était joli, et elle écrivait très vite d'une écriture élégante et très lisible. Sa journée se serait passée à sa table à écrire si elle n'avait pas eu tant de facilités.

Comme toute jeune fille de cette époque, Maman avait appris le piano, elle jouait bien et aimait la musique à la condition qu'elle ne s'élevât pas au-dessus des opéras italiens et des classiques. A force de l'entendre elle avait admis Wagner; la musique soi-disant savante était cataloguée tapage. Entendant une fois un concert de musique moderne, elle demanda

très sérieusement à une de mes soeurs qui l'accompagnait: "Mais quand donc les musiciens finiront-ils d'accorder leurs instruments" ?

La belle nature l'enthousiasmait; je me rappelle avec quelle joie elle découvrait des points de vue ou des sous-bois dans le Harz ou en Thuringe. Elle la préférait beaucoup à la peinture; cependant, quand le tableau lui plaisait vraiment, elle s'emballait pour lui: à la Kunstaussstellung, à Berlin, avait été exposé l'Aveugle de Piegelheim; chaque fois qu'elle en avait le temps elle retournait voir ce tableau et elle eut un vrai chagrin de le savoir vendu à un Américain. Maman acquit la reproduction en modèle réduit que vous connaissez. C'est une aveugle portant une cruche qui s'avance très droite dans un champ de coquelicots.

Les livres bien écrits lui plaisaient, mais la lecture était un passe-temps, une distraction et non une passion.

Au point de vue linguistique, Maman ne ressemblait pas du tout à son mari. Elle ne parla correctement que le français. Ayant passé tant d'années en Bavière et à Berlin, jamais elle ne parvint à apprendre correctement l'allemand.

Elle n'avait passé qu'un très court séjour à Lisbonne quand sa soeur Sophie se maria, puis un mois de vacances à Cintra. Elle revint en Portugal avec son mari et mère de sept enfants. Mes soeurs et moi apprîmes la langue paternelle de notre mère beaucoup mieux qu'elle.

Je ne vous décrirai pas la vie de Maman comme femme mariée, elle se confond avec celle de Papa pendant les longues années de leur union (1863-1917). Après la mort de Papa elle continua à vivre très tranquillement à Forest avec mes soeurs et eut la joie que Papa désirait tant: voir la victoire de nos armes et le retour de ses fils et petits-fils tous sortis sains et saufs de la tourmente.

Quand Maman était jeune elle était très jolie, ses photographies et son buste en font foi. Même dans la personne âgée on devinait encore les jolis traits du temps jadis. Elle avait du reste de qui tenir: sa mère était ravissante. De gros sourcils et des cheveux très abondants donnaient un caractère spécial à sa physionomie. Le buste fait par Papa n'avait, à ce qu'il paraît, rien d'exagéré au point de vue de l'abondance de la chevelure. Dans une lettre à Papa écrite après la naissance de Marie-Henriette, Maman lui dit qu'elle perd les cheveux par poignées et qu'il ne retrouvera plus sa jolie chevelure qu'il aimait tant. Comme Maman en avait conservé une quantité notable à un âge avancé, nous pouvons juger de ce qu'ils avaient dû être.

Emilie avait hérité de cette abondance capillaire. Les cheveux de Maman avaient quelque chose de très particulier que je n'ai jamais vu chez d'autres personnes. Ils n'ondulaient pas par grandes vagues n'étaient pas crépus, mais chaque cheveu avait sur toute sa longueur des ondulations très marquées de 2 ou 3 millimètres.

Jusqu'à la cinquantaine Maman était très svelte, mais arrivée à Berlin elle commença à prendre de l'embonpoint, elle fit tout pour y mettre obstacle mais sans aucun résultat; à la fin de sa vie elle était très obèse.

A part sa maladie de la gorge, qui était due à un accident, la fatigue après de multiples couches et le système artériel qui n'était pas excellent, Maman avait une très bonne santé. Sa vue a été remarquable jusqu'au jour où elle a souffert de glaucome. Celui-ci a été opéré avec succès. Elle garda l'oeil fine jusqu'à la fin.

4° Eve, dite Emilie et surnommée Lili, Corrêa Henriquez
est née le 17 avril 1842.

Elle passa toute sa jeunesse avec Maman; jusqu'au mariage de celle-ci, leurs vies se confondent.

Tante Lili fut fiancée à un M. Nogueira, mais à la mort de mon grand-père, apprenant que la fortune était moindre qu'il ne le croyait, il la planta là tout simplement. Grande, bien faite et assez jolie, d'un caractère très agréable, elle aurait pu trouver d'autres partis, mais elle ne se consola pas de cette désillusion et préféra continuer à vivre avec sa demi-soeur Mathilde. Dès sa jeunesse elle était toute blanche; je ne sais pas si c'est à M. Nogueira que cela était dû.

Malgré le peu de joies qu'elle eut comme enfant, malgré le chagrin d'amour de sa jeunesse, malgré la vie peu folâtre qui s'écoula aux côtés de tante Mathilde, tante Lili avait conservé un caractère jovial.

Elle fait la connaissance de Madame de Flavigny et pour être aimable, veut lui dire que chaque soir elle lit un passage de son livre d'oraisons. "J'aime tant votre livre, je m'endors toujours en le lisant". La façon malheureuse de s'exprimer qu'elle avait employée, la faisait rire aux larmes en racontant sa bétise.

Comme je l'ai dit à propos de tante Mathilde, tante Lili était très vieille fille et se laissait tyranniser à plaisir par bêtes et serviteurs. La villa Aurore était petite et n'avait qu'un bout de jardin, tante Lili y vivait seule; quatre servantes et un jardinier étaient nécessaires pour assurer le service

bien modeste qu'elle demandait car ma pauvre tante était incapable d'exiger le moindre rendement de son personnel. Celui-ci l'exploitait de la façon la plus honteuse. Il avait de bons gages mais pour le moindre service exigeait un salaire supplémentaire. Ma tante poussait la bonté jusqu'à porter tous les soirs un lait de poule à sa servante Virginia à l'heure où cette princesse daignait se mettre au lit.

Quand Elim Demidoff n'a plus pu servir à tante Lili, la pension léguée par tante Aurore, et que par conséquent elle était fort dans la gêne, tante Mariquita ne voulut pas qu'elle restât dans sa villa Aurore et l'invita à La Vigia, où elle s'éteignit le 19 décembre 1921.

5° Pedro Seisal: est né le 27 novembre 1846; il fit ses études à Bruxelles et les acheva à notre Ecole Militaire. A tous ceux qui l'ont connu ici il a laissé le meilleur souvenir. Dans l'armée portugaise il fit une carrière brillante et rapide. Il devint très jeune général et aide-de-camp du Roi.

C'était un homme charmant, gai, spirituel, bon et de tournure très élégante.

En premières noces il épousa Carolina Pereira. (J'ai déjà parlé des Pereira à propos du séjour à Lisbonne) et en eut deux enfants.

A. Carolina dite Carina née en 1877. C'est elle qui ressemblait tant à votre Maman. Mariée à Salvador Corrêa de Sá comte Asseca, elle eut sept enfants.

B. José Mauricio né en 1878 qui épousa Candida Albuquerque, fille du comte Mangualde. Ils ont six enfants.

En secondes noces, mon oncle Pedro épousa la sœur de sa première femme, Maria Germana de Castro Pereira. C'est la tante Mariquita que vous connaissez et qui depuis toujours est dame d'honneur de la Reine. Ils n'eurent qu'un fils Rodrigo né en 1887 et qui, à l'âge de 20 ans, mourut d'un accident de chasse.

6° Anne (?) Corrêa Henriques, morte en bas âge et dont la venue en ce monde coûta la vie à sa mère.

Parenté en Finlande.

Famille Willebrand.

Mon grand-père Seisal avait épousé en secondes noces Alexandrine dite Aline, Stjernvall dont la mère était Eva Willebrand. Par les Willebrand nous remontons par les femmes, jusqu'à Urosh, Grand-Zhupan de Serbie vers 1050, en passant par

une macédoine de princes, ducs, et rois de Hongrie, Bavière, Bohême, Angleterre, Brandebourg, Brunswick, Anhalt, Saxe, Nassau, Suède, suivant la généalogie établie par le professeur Baron O. Dangers dans le but de montrer que le Prince Régent Paul de Yougoslavie descend des anciens rois de Serbie. Si la chose vous intéresse, si vous aimez à savoir que parmi vos ancêtres il y a une fille de Rodolphe de Habsbourg et une arrière petite fille de Jean III Wasa, roi de Suède, consultez cette généalogie que je copie en annexe; moi je n'y trouve que l'origine de l'esprit guerrier des Greindl et des tares que nous pouvons avoir. Si plusieurs sont bohèmes, attribuez le peut-être à la parcelle de sang hongrois et bohème qui coule dans nos veines et prenez-vous en à Giza II roi de Hongrie avant 1161, à Ludmilla duchesse de Bohême en 1240.

Le premier Willebrand que je connaisse est mort en 1751 et avait épousé Eléonore Marie de Creutz. Il faut croire que dans cette famille on manquait totalement d'imagination car le fils et le petit fils s'appelaient comme le grand-père Ernest-Gustave.

Le troisième Ernest-Gustave mort en 1809, ne put pas continuer la tradition du prénom à perpétuité car il n'eut que deux filles: l'aînée dont je ne connais pas le prénom, épousa le comte Mannerheim, la seconde, Eva-Gustava, se maria en premières noces avec Charles Stjernvall, mon arrière grand-père et en secondes noces avec le baron Walleen. Elle eut en tout 19 enfants. Aussi pourquoi son père lui avait-il donné le prénom d'Eva? Nous savons maintenant d'où vient que Maman, ses enfants et les enfants de son frère Pedro aient tous des familles si nombreuses.

Famille Mannerheim.

La fille aînée de Willebrand, Ernest-Gustave III épousa le Comte Mannerheim. Leur fils Charles eut de.....? la progéniture suivante:

1° Une fille qui épousa le célèbre explorateur polaire Nordenskjöld;

2° Mimi, morte sans postérité;

3° Charles ci-après qui épousa.....?

4° Sophie qui épousa M. Cotta. J'ai connu ce M. Cotta à Lisbonne où il était je crois secrétaire de la légation d'Italie. Il était très gros et extrêmement gourmand. En secondes noces il avait épousé Marie d'Anethan, une petite fluette et en eut deux filles avec qui nous jouions beaucoup à Lisbonne. Ruinées, les

deux filles durent travailler. J'ai revu Madeleine jouant à Bruxelles le rôle de la Veuve Joyeuse. Sa soeur s'appelait Suzanne.

Charles Mannerheim ci-dessus eut six enfants:

1° Sophie Mannerheim que nous avons beaucoup connue à Berlin lors de ses fréquents passages. Elle était extrêmement sympathique, grande, blonde, très intelligente.

Comme l'intelligence n'a rien à voir avec l'amour, elle fit la sottise d'épouser Hjalmar Linder et fut obligée de demander le divorce. Ce Linder descend aussi d'Ernest-Gustave III par les Pouchkine.

Après son divorce, Sophie s'occupa de la Croix-Rouge et y devint grand manitou. Elle se plaignait que dans les congrès internationaux on ne s'occupât que des questions absolument secondaires, comme des détails d'uniformes, tandis que les problèmes importants étaient baclés en quelques minutes et sans réflexion ou bien restaient sans solution. Toujours le résultat des assemblées: bavardages, irresponsabilité, incompétence.

C'est Sophie qui, en 1894 m'a donné le puukko (couteau) finlandais qui depuis 48 ans est toujours sur ma table à écrire.

2° Baron Charles Mannerheim qui s'est marié mais dont je ne sais rien.

3° Baron Gustave Mannerheim. C'est le fameux maréchal qui s'est d'abord battu pour la Russie en 1914-1917, défendit la Finlande contre elle en deux guerres et l'attaqua dans la troisième.

Il épousa Nata Arapoff, mais divorça.

Sa fille Sophie très sympathique, mais de santé délicate, est venue donner des conférences en Belgique pendant la guerre russo-finlandaise de 1939. C'est alors que j'ai fait sa connaissance. Le maréchal n'a eu que deux filles. L'aînée devenue catholique est entrée au Carmel et en est ressortie.

4° Baron Auguste Mannerheim qui épousa Elisabeth Nordenfeld.

5° Baron Jean Mannerheim qui épousa..... Pameloria.

6° Eve Mannerheim qui épousa le Comte Sparré. A propos de la mort d'Emilie qu'elle n'avait plus vue depuis 47 ans, elle a écrit à mes soeurs une lettre pleine de coeur. On ne peut pas

lui reprocher de manquer de fidélité ni d'accabler la famille de Belgique par la fréquence de ses lettres.

Somme toute, nous n'étions vraiment en relations qu'avec Sophie et le Maréchal. Emilie qui était le lien entre nos deux familles disparue, il est fort probable que nous n'aurons plus de rapports.

Famille Stjernvall.

Eve-Gustava Willebrand, la seconde fille d'Ernest-Gustave III a épousé en premières noces Charles Jean de Stjernvall décédé en 1815. C'était un général finlandais qui s'est distingué dans la guerre de l'Indépendance. Elle en eut 4 enfants. Je ne parlerai que de ceux-ci. Trouvant que 4 enfants était insuffisants Eve épousa en secondes noces le Baron Walleen et eut en tout 19 enfants.

1° Emile de Stjernvall né en 1807 et mort sans postérité en 1890, avait épousé la Baronne Gasse.

2° Aurore de Stjernvall née en 1808 et décédée en 1902 vécut donc exactement le temps où la Finlande a été indépendante.

Avant de raconter son histoire je vous parlerai de la famille Demidoff. Nous n'avons rien de commun avec elle, sauf l'alliance de ma grande-tante Aurore Stjernvall avec Paul Demidoff, mais leur fils Paul était mon parrain et c'est à ce titre que je parle de cette famille.

Famille Demidoff.

Première génération.

Demid était un simple forgeron de village.

Deuxième génération.

Nikita Demidich exerçait la même profession que son père, fut remarqué par l'Empereur auquel il put rendre de grands services et fut autorisé à s'appeler Demidoff après 1694. Il obtint la noblesse héréditaire en 1720, et mourut en 1725.

Troisième génération.

Akinfy Demidoff fut le premier qui découvrit et exploita en Sibérie et dans les monts Oural des mines de fer, d'or et d'argent. En 1727, il établit des travailleurs allemands en Sibérie et contribua ainsi à la civilisation du pays.

Quatrième génération.

Nicolaï Nikititch, chambellan de l'Empereur de Russie, né près de Pétersbourg en 1773, mourut à Florence le 29 avril 1828. Il entra dans la garde impériale et fit la campagne de 1789 contre les Turcs, en qualité d'aide de camp du Prince Potemkine. Il devint plus tard colonel des grenadiers de Moscou, puis chambellan de Paul Ier et conseiller privé. Il voyagea en Europe pour s'instruire dans l'exploitation des mines afin de diriger et améliorer les mines considérables que sa famille lui avait laissées. Il fut assez habile pour se constituer bientôt un revenu de 5 millions. Il employa ses immenses revenus au soulagement des pauvres. Il fonda un grand nombre d'écoles industrielles gratuites. Sa bienfaisance s'exerça de la même manière dans tous les pays qu'il a parcourus. En 1812, lors de l'invasion française il leva et arma à ses frais un régiment qu'il commanda en personne à la bataille de la Moskawa. L'incendie de Moscou dévora le magnifique cabinet d'histoire naturelle dont il avait doté l'université de cette ville. Il épousa Elisabeth Stroganoff dont il eut deux fils.

Cinquième génération.

1° Paul Demidoff. C'était un véritable prodigue et en même temps un terrible tyran. Quand il manquait le train, et cela lui arrivait souvent en sa qualité de slave, il faisait chauffer un train spécial. Il s'était fait construire un superbe hôtel à Saint-Pétersbourg où tout était d'une richesse inouïe; les colonnes par exemple étaient en malachite verte. A côté de cet hôtel il en avait fait élever un autre plus petit pour recevoir ses amis. C'est cet hôtel que mes parents occupèrent lorsque Papa était en poste à Pétersbourg.

C'est lui ou son frère, je ne sais plus au juste, qui se fit donner le titre de Comte de San Donato le 23 février 1839. Le 20 octobre 1840, de nouvelles largesses firent transformer le titre de comte en celui de prince et rendit ce titre héréditaire.

Un livre sur la Princesse Mathilde Bonaparte raconte fort bien la manière dont ce titre a été acquis. Si je parviens à remettre la main dessus, je compléterai cette notice.

Paul Demidoff épousa en 1839, Aurore Stjernvall et mourut après un an de mariage, en 1840.

2° Anatole Demidoff est né en 1813 et épousa, en 1840, la Princesse Mathilde Bonaparte.

Sixième génération.

Paul Demidoff eut un seul fils nommé également Paul. C'était à ce qu'il paraît un cœur d'or, mais encore plus prodigue que son père. Sa mère, tante Aurore, avait cependant fait tout ce qu'elle avait pu pour l'élever de façon à ce qu'il ne suive pas ses traces. Ah hérédité ! Sous le second Empire, il faisait la pluie et le beau temps à Paris et était l'arbitre des élégances. Cependant, pour se faire remarquer encore plus, il fit vendre à grand tapage une fois sa propriété de San Donato, une autre fois sa superbe collection de Greuze.

Extravagance aussi sa façon de ne jamais dormir que sur un lit de camp.

Sa bonté, son affabilité, son cœur d'or faisaient oublier ses excentricités, son charme slave attirait tout le monde à lui et le faisait adorer.

Mes parents lui demandèrent d'être mon parrain mais, à cause de sa grande fortune et de ses largesses, ils posèrent la condition qu'il ne me ferait jamais de cadeau ou de legs.

En premières noces il épousa une princesse Michersky, dont il eut un fils Elim. Il convola en secondes noces avec la princesse Hélène Troubetskoy, assez sotte et poseuse qui lui donna 5 enfants.

Paul Demidoff mourut en 1885 et sa veuve lui survécut jusqu'en 1912.

Septième génération.

Du premier mariage de Paul Demidoff avec la Princesse Michersky est né Elim, qui, lors de ses passages à Berlin ne manquait pas de faire visite à mes parents. C'est là que je l'ai un peu connu. Il est resté en correspondance avec Emilie et lui a adressé la lettre accompagnant la généalogie du Prince Régent Paul de Yougoslavie dont la copie est en annexe.

Il épousa la Comtesse Sofka Voronsoff, d'une très grande famille russe. Ils n'ont pas d'enfant.

Elim était diplomate et la révolution russe l'a surpris comme ministre à Athènes où il continua à habiter.

Du mariage de Paul Demidoff avec la Princesse Hélène Troubetskoy sont nés :

1° Aurore, qui en 1892 a épousé Arsène Kara-Georgévitch, que Papa appelait mon cousin Arseuille. Elle divorça en 1896 et se remaria au Comte Nogera.

2° Anatole;

3° Marie qui épousa le Prince Abamelech;

4° Hélène qui épousa le comte Schouwaleff;

5° Paul.

Nous ne sommes plus du tout en relations avec ces enfants du second mariage. Mes parents avaient encore de vagues rapports avec Aurore et Marie.

J'ai abandonné la famille Stjernvall en faisant une digression sur les Demidoff, revenons à Aurore Stjernvall.

Elle est née en 1802 et, comme ses deux sœurs, était d'une grande beauté. L'Empereur la remarqua à un bal de la diète de Finlande et voulut qu'elle devint dame d'honneur de l'Impératrice, la sœur du roi Guillaume de Prusse. Ses deux sœurs, Emilie et Alexandrine, ma grand'mère, furent aussi à tour de rôle dames d'honneur de l'Impératrice.

A 21 ans, elle épousa Paul Demidoff, dont j'ai parlé plus haut et en eut un fils également nommé Paul.

La mort dissout ce ménage après un an et ma grande-tante se remaria avec M. Karamzine, fils ou neveu de l'écrivain de ce nom. Il était très agréable et cultivé. La guerre de Crimée (1854-1855) rendit Aurore Stjernvall veuve pour la seconde fois, sans qu'elle ait eu d'enfant de cette seconde union.

Ma grande-tante se retira alors à Helsingfors dans la belle maison construite par le second mari de sa mère, le baron Wallen. Le terrain avait été concédé au baron Wallen à condition que la maison revienne à la Ville au bout d'un certain temps. A l'échéance, ma grande-tante voulut se conformer à cette clause, mais la Ville d'Helsingfors n'accepta pas et lui laissa la jouissance de l'immeuble sa vie durant; après sa mort la municipalité transforma sa demeure en musée. Ce n'est pas la seule marque de vénération que lui témoignèrent les Finlandais: l'Etat voulut entretenir lui-même son tombeau.

Ma grande-tante avait aussi une très belle propriété à Traskanda où de son temps elle avait fait deux parts, comme la Fontaine, l'une était consacrée à l'éducation de son fils, l'autre aux bonnes œuvres.

Les bonnes œuvres qu'elle fit sont trop nombreuses pour que je les connaisse toutes et même pour que j'énumère celles que je connais. Ce n'était pas la dîme qu'elle donnait: des

200.000 francs de rentes qu'elle avait elle donnait les 7/8e ne gardant que 25.000 francs pour elle-même.

C'est elle qui fit construire des baraques où la soupe était distribuée gratuitement; c'est elle qui fit venir et entretint des diaconesses à Helsingfors, qui fit construire à Träskanda une maison pour 12 vieillards entièrement entretenus à ses frais, qui fit faire d'autres maisons pour vieux ménages; elle leur donnait mensuellement 5 francs ce qui suffisait pour leur café et leur sucre. Le reste ils le trouvaient sur le terrain dont chaque maison était entouré; même pour leurs vêtements ils avaient la laine de leurs moutons. Heureux temps où l'on vivait de cette façon biblique et où un ménage ne dépensait que 5 francs par mois pour avoir du sucre et du café à volonté. Voilà quelques oeuvres de charité envers le grand public; celles dont ses parents et amis bénéficiaient n'étaient pas moins nombreuses. Elle servait des pensions et faisait des générosités de toutes espèces. Moi-même ai été gâté par elle: passant 24 heures à Berlin elle me donna un porte-monnaie à 3 compartiments et, dans chacun d'eux il y avait une pièce de 20 marks. Jamais, enfant de 11 ou 12 ans, je n'avais rêvé en posséder autant. Ces 160 marks se sont naturellement volatilisés aussitôt mais j'ai toujours le compas à proportions dont elle me fit présent lors d'un autre passage.

Trouvant qu'Emilie avait petite mine, elle l'emmena avec elle à Wiesbaden, puis lui offrit par deux fois des séjours en Finlande.

Venue faire visite à mes parents à Madrid elle invita Papa à faire avec elle un voyage en Andalousie. C'est pendant ce voyage que Papa eut encore une de ces distractions dont il était coutumier. Tante Aurore portait dans un sac à main le superbe collier de perles que l'on voit sur le portrait qui se trouve chez mes soeurs; il avait une valeur inestimable, don de Demidoff, il ne pouvait être que hors de pair. Papa veut décharger sa tante de ce colis et promet bien de ne pas le perdre. Quand le train était déjà en route, tante Aurore demande à Papa où est son sac. "Mon Dieu, je l'ai laissé sur le banc de la salle d'attente". Il fut retrouvé mais Tante Aurore ne confia plus son bagage à son neveu.

Tante Aurore ne se contentait pas de la charité pour laquelle il lui suffisait de délier les cordons de sa bourse, elle payait de sa personne. Ainsi quand elle sut que Maman était malade à la naissance de Marie-Henriette, cette vieille femme de 72 ans n'hésita pas à entreprendre aussitôt le voyage de Finlande à Bruxelles pour venir soigner sa nièce. Quand on pense à l'inconfort des voyages il y a 60 ans, en accomplir ainsi en plein hiver est vraiment acte méritoire.

Elle donna aux enfants et à leurs cousins Woeste un arbre de Noël où ils reçurent des cadeaux comme ils n'en avaient jamais vus et comme ils n'en virent plus.

Sa générosité fut parfois bien mal récompensée. Avec réserve de pouvoir y finir ses jours, elle avait donné sa propriété de Träskända à Marie Linder, la petite-fille de sa soeur Pouchkine qui avait épousé un Törngren. Peu de temps après, s'appuyant sur une phrase mal rédigée de l'acte de donation, Marie Linder mit littéralement tante Aurore à la porte de sa propriété.

Cette Marie Linder était du reste une intrigante: par ses manigances, elle força Törngren à divorcer pour l'épouser alors que le premier ménage Törngren était parfaitement heureux.

C'était la deuxième demeure à Träskända. La première avait flambé en plein hiver et, en vêtements de nuit ma tante déjà âgée avait dû faire plusieurs lieues en traîneau ouvert et ce en plein hiver, avant de trouver une maison où se réfugier. En même temps que le château, l'église et 10.000 arbres avaient brûlé. Elle habita la maison du régisseur pendant la reconstruction du château.

L'empereur de Russie avait annoncé son intention de chasser à Träskända. Pour que le gibier soit assez abondant, tante Aurore avait télégraphié à Pétersbourg de lui envoyer 500 faisans. Ils arrivèrent truffés.

La résignation de ma tante à toutes les épreuves que la Providence lui envoya et sa piété étaient admirables. Elle était protestante et son fils orthodoxe; se doutant que Paul ne jeûnait pas pendant le carême, elle jeûnait à sa place et observait de la façon la plus stricte toutes les prescriptions très rigoureuses et pénibles du carême russe, beaucoup plus dur que le nôtre.

La vie de tante Aurore a été écrite en suédois; si vous voulez en savoir plus long sur elle, apprenez cette langue et lisez ce livre; la connaissance des langues est toujours utile.

3° Emilie Stjernvall seconde fille d'Eve Willebrand et de Charles Stjernvall, était très jolie comme ses deux soeurs, mais tandis que ma grand'mère était très noire, Emilie avait tout à fait le type nordique. Le poète Pouchkine, de la famille de son mari, l'a peinte en vers "blonde et fraîche mais froideur de neige".

Ainsi que je l'ai dit, elle fut dame d'honneur de l'Impératrice puis épousa le Comte Moussine Pouchkine.

Vous trouverez dans la généalogie les noms de ses descendants dont je sais trop peu de chose pour en parler.

4° Aline Stjernvall, ma grand'mère était née le 4 octobre 1812. D'après la signature que je possède de même que d'après le tableau dont j'ai une photographie, elle était fort jolie. Ce tableau a été fait très peu de temps avant sa mort, ma grand'mère y était en robe rose. Le peintre transforma le rose en noir. Il y a un autre tableau de ma grand'mère qui est chez mon frère Léon. Celui-là a été commandé par ma tante Aurore à un peintre parisien qui a travaillé de chic. S'il a connu ma grand'mère, il devait avoir la mémoire courte car elle ne ressemble pas du tout aux deux autres portraits dont il est question ci-dessus.

Comme elle mourut le 1er janvier 1851, alors que Maman n'avait que 10 ans, je n'ai guère entendu parler d'elle.

Elle repose avec son mari sous le joli monument que j'ai souvent vu au cimetière de Lisbonne.

Dans le chapitre dédié à la famille Seisal je vous ai dit ce que je sais de ses descendants.

Voilà que j'ai terminé d'écrire ce que je sais des miens et des gens que j'ai connus.

Je vous ai donné aussi les sources où il y aurait moyen de trouver peut-être d'autres renseignements. A vous mes chers enfants de faire des recherches si cela vous intéresse.

Et en frappant ces dernières lignes, je vous prie de m'excuser si j'ai été ennuyeux: je ne l'ai pas fait exprès.

Capitulation de Charleroy.

Le dossier de la capitulation de Charleroi a été établi en me servant du copie de lettres de mon grand-père Léonard Greindl pour ce qui concerne les lettres qu'il a envoyées et en transcrivant les lettres originales qu'il a reçues de tiers.

Gouvernement provisoire
de la
Belgique.

Forteresse de Mons, le 2 8bre 1830.

Le Commandant Supérieur du Hainaut et de la forteresse de Mons,

ordonne à Monsieur le Capitaine Greindl de se rendre dans le plus bref délai à Charleroy, de s'y présenter devant Monsieur Le Commandant de cette Place en suivant à cet effet les formalités d'usage en pareille circonstance et de remettre au susdit Commandant la dépêche ci-jointe. dans le cas où le Commandant de Charleroy accèderait aux sommations contenues dans la dépêche, il est ordonné à Monsieur Greindl de prendre de suite, au Nom du Gouvernement provisoire, possession de la Place, des magasins, arsenaux, munitions, caisses militaires, etc, en requérant à cet effet les autorités civiles et militaires en tant que leur coopération sera jugée utile pour les mesures qu'il croira devoir prendre.

Monsieur le Capitaine Greindl prendra de suite alors, et jusqu'à nouvelle disposition le Commandement de la Place de Charleroy et me rendra compte par le soin d'estafette du succès de sa mission.

Le Commandant Supérieur du Hainaut et de la Forteresse de Mons

(s) Buzen.

Les chefs de corps et officiers comptables seront dans tous les cas tenus de rendre leurs comptes avant leur départ.

(s) B.

--:-

Gouvernement provisoire
de la Belgique.

Forteresse de Mons, le

1830.

Monsieur le Capitaine

Je m'empresse de vous expédier par estafette un exemplaire de la capitulation de Tournay elle pourra vous servir

je pense à l'accomplissement de votre mission.
Le Lt Colonel
(s) Buzen.

Vous êtes autorisé à accorder au besoin les mêmes conditions à l'exception des archives du génie qui doit nous rester.

B.

-:-

n° 30

Mons, le 3 octobre 1830.

Monsieur,

Je reçois votre lettre de ce jour 11 heures du matin. Aucun motif ne peut m'engager à différer l'emploi des moyens de réduire la place de Charleroy. Je donne à l'instant l'ordre au détachement d'expédition infanterie, cavalerie et artillerie de sortir.

J'adresse en même temps aux communes des environs de Charleroy les instructions nécessaires pour mettre sous le commandement du chef de l'expédition les populations armées dont l'offre de service m'a été faite et qui attendent le signal du mouvement.

Cette force sera sous les murs de Charleroy demain vers midi.

Cependant si pour éviter un conflit sanglant et qui ne peut être fatal qu'à la garnison seule de Charleroy, vous pouvez amener le Commandant de cette Place à reconnaître le péril de sa situation je suis encore tout disposé à approuver les arrangements que vous feriez sur les bases proposées, mais une fois l'expédition arrivée sous les murs de Charleroy, son Commandant vous communiquera des instructions dont la rigueur modifie mes instructions premières.

Notre détermination est d'opposer la plus grande générosité aux excès sans exemple, dont l'armée hollandaise s'est souillée à Bruxelles, mais une fois le premier coup de fusil tiré à Charleroy, je me verrai obligé d'user de représaille et de renoncer à la faculté que m'accorde le gouvernement, de proposer des récompenses à ceux qui embrasseraient les premiers la cause nationale.

Je n'attendrai aucune réponse à la présente pour suivre la détermination que j'ai prise. Je me borne à vous en donner avis par estafette, en vous invitant à faire prévenir à l'instant le commandant des miliciens armés de Charleroy (ville basse),

Jumet, Lodelinsart, faubourg de Charleroy Gilly et Marsienne de se tenir prêts à appuyer le mouvement.

Vous avez dû recevoir par mon envoyé de ce matin la capitulation de Tournay, elle fait connaître les principes qui ont été admis par les officiers de cette garnison.

Et si quelques unes de ces choses vous paraissent de nature à être ajoutées à celle que vous avez déjà proposée je ne m'y oppose pas toujours sous la réserve qu'après l'arrivée de l'expédition c'est à elle seule à agir.

Le Lt Colonel commdt
Supérieur provisoire de la forteresse
de Mons
(s) Buzen.

-:-

n° 35

Mons, le 4 octobre 1830

Mon cher Capitaine, on me remet à l'instant 10 1/2 heures votre dépêche de hier avec les pièces y annexées; je crains que votre accession à l'envoy d'un officier au q^t g^{al} hollandais ne fasse trainer votre négociation (sic) en longueur. J'avais l'avis dès hier soir, de son départ, sans cela une colonne expéditionnaire, qui était prête hier à 9 heures du soir, serait dans ce moment devant les murs de Charleroy pour appuyer votre sommation par l'énergie de quelques argumens roufflans, et au besoin pour fermer l'accès de vivres à ces messieurs: d'après cela le but de celle-ci est de vous dire que, si le courrier au prince a pu pénétrer au gr^r g^{al} (ce dont je doute) il n'y a plus d'autre moyen pour continuer et mener vos négociations à bonne fin, que d'empêcher son retour, en le faisant enlever par quelque parti de paysans; voyez si vous en avez le moyen: dans le cas contraire, il ne vous reste, je pense, que d'attendre la communication du résultat de cette mission (qui ne peut manquer d'être stérile pour nous) pour venir me l'apprendre vous même.

Si vous parveniez à enlever le courrier faites moi parvenir ses dépêches, et attendez de nouveaux ordres de

Votre dévoué
(s) Buzen.

-:-

Charleroy le 3 8bre 1830 4 h.

Je viens d'avoir, Monsieur le Commandant Supérieur, une nouvelle audience du Conseil de défense de la place que vous m'avez chargé de sommer, j'ai présenté à ces messieurs la pièce que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser.

Après une discussion longue et soutenue dans laquelle les membres du Conseil ont fait preuve de modération et d'une fermeté digne d'éloges, ils m'ont toutefois représenté que les instructions du prince Frédéric des Pays-Bas étaient tellement positives, que leur garnison toute composée de hollandais et luxembourgeois continuant à se maintenir dans le devoir, il leur était impossible de se rendre, sans être coupable de haute trahison, Ce point paroissant positif & indépassable, nous sommes convenus des nouvelles dispositions ci-dessous:

1° Le délai qui avait été d'abord de trois ou quatre jours a été réduit à 24 heures ou trente heures, temps jugé rigoureusement nécessaire pour le départ & le retour de l'officier expédié en courrier vers le prince des Pays-Bas.

2° J'ai donné un sauf conduit en votre nom à cet officier qui est accompagné d'un officier de la garde urbaine, il sera de retour au plus tard demain dans la nuit.

3° Si comme il est à présumer le prince autorise la place à se rendre elle me sera remise à l'instant même.

4° Le Conseil insiste pour que sa capitulation soit en tout point semblable à celle de Tournay.

5° Si contre toute attente le prince venait à ordonner de se défendre je me retirerais sur Mons à moins que vous ne m'envoyez d'autres ordres.

Le Conseil de régence vient, à mon instigation de faire une démarche envers le Conseil de défense afin de mettre sous sa responsabilité les désastres dont je les menace en cas d'attaque de votre part.

L'esprit des officiers Belges est tout à fait à la cause nationale, plusieurs d'entre eux sont déjà venus me parler à cet égard; j'aurai l'honneur de vous les faire connaître lorsque le point principal sera obtenu.

Le Conseil de défense m'a montré une sommation émanée du gouvernement provisoire à Bruxelles, & paroissait incertain sur la validité de toute autre opération, je les ai ramenés en leur représentant que votre autorité émanant elle même du gouvernement provisoire, c'était remettre à ce gouvernement que de

remettre à votre délégué, quoiqu'il en soit il me semblerait utile que vous préveniez le gouvernement provisoire des démarches que vous faites faire, afin d'agir de concert avec lui. J'ai commencé à prendre quelques mesures préparatoires pour effectuer avec autant d'ordre que possible la reprise de la place. Si je suis assez heureux pour pouvoir l'opérer. J'ai réussi à nouer quelques négociations - tant dans l'intérieur de la place que dans les habitants de la haute & de la Basse Ville & j'espère m'en servir utilement.

Je joins à la présente une lettre qui m'a été remise par le conseil de défense, elle était écrite antérieurement à ma dernière conférence avec ces messieurs.

-:-

On m'annonce à l'instant même que deux batteries d'artillerie venant de Mariembourg & de Philippeville se présentent devant les portes & on me demande tout familièrement à les faire entrer en ville, les parquer après cela dans les environs & sous bonne garde & demeurer alors à votre disposition pour seconder un coup de main; J'ai fait observer que n'étant ici que comme parlementaire je n'avais aucun ordre ou autorisation à donner, mais j'ai fait entendre en même temps que ce serait rendre un service à la bonne cause & j'espère qu'on les emploiera comme je le désire je vous en rendrai compte avant de terminer ma dépêche.

Voici une note officielle que je viens de recevoir & que j'ai fait parvenir à la place;

Je n'entends plus parler de ces pièces d'artillerie qu'on m'avait annoncées c'est probablement une fausse nouvelle. Si toutefois il en était autrement j'aurai soin de vous en instruire, je remettrai à demain matin l'envoi de cette dépêche afin de profiter de la voie de la diligence.

J'attends de nouveaux ordres de votre part et espère pouvoir demain vous donner quelques nouvelles positives.

-:-

n° 6

4 8bre 1830

Monsieur le Commandant de la garde urbaine de la Ville de Charleroy,

Je vous serais obligé si vous vouliez désigner un officier actif intelligent et de bonne volonté de la garde qui se trouve sous vos ordres, qui voulut en cas de reddition de la place de Charleroy se charger des fonctions de major de place.

Il serait utile que l'officier que vous aurez choisi voulut se rendre chez moi, pour prendre de commun accord quelques dispositions préparatoires dans le cas éventuel de la reddition.

Le Capitaine adj^t en mission à Charleroy
A M. Nalines Commandant de la garde urbaine à Charleroy.

-:-

n° 7

4 8^{bre} 1830

Monsieur le Commissaire du District,

Je crois qu'il serait utile dans l'intérêt de la conservation du matériel de la place de Charleroy de concentrer sur un point rapproché de cette place toutes les maréchaussées disponibles dans le cercle de votre arrondissement afin qu'en cas de reddition nous aurions de suite sous la main quelques agents de la force publique.

En soumettant cette opinion à Vous, je vous prie, Monsieur, si vous le jugez bon de vouloir donner les ordres nécessaires pour l'exécuter de la manière que vous jugerez la plus convenable.

Le Capitaine adjud^t en mission à Charleroy
A M. le Commissaire du district à Charleroy.

-:-

n° 12

Le 4 8^{bre} 1830

Le Capitaine adj^t en mission à Charleroy requiert M. le Commandant de la maréchaussée à faire parvenir l'ordre verbal aux commandants des communes ci-après désignées de tenir leurs forces armées prêtes à seconder le mouvement qui pourrait avoir lieu dès aujourd'hui vers midi sur la place de Charleroy.

Savoir:

Jumet
Lodelinsart
Faubourg de Charleroy
Gilly
Marchienne

M. le Commandant est invité en outre à suspendre le départ de la maréchaussée de Charleroy jusqu'à nouvelle information.

-:-

n° 9

4 8bre 9 h.

J'ai l'honneur de vous prévenir M. le Commandant que conformément à nos conventions j'attendrai à 10 heures à la lère porte de votre forteresse l'officier que vous voudrez bien charger de venir m'y prendre pour m'introduire près de vous.

-:-

n° 10

5 8bre 1830 une heure du matin

Aussitôt après la réception de votre missive sous le N° 30 je me suis rendu au conseil de défense de la place je leur ai renouvelé mes sommations antérieures ajoutant les diverses prescriptions que vous me faisiez, & en leur faisant sentir de cette sorte les changements que cela devrait apporter à leur position & par suite à la détermination qu'ils allaient prendre. Les membres du conseil ont insisté fortement sur le délai dont nous étions convenus pour l'envoi d'un officier en courrier & sur l'obligation que cette convention nous emportait de part et d'autre de ne rien changer à l'état de choses; vos instructions étant trop précises pour pouvoir leur concéder ce point je me bornai à les assurer que j'interposerais mes bons offices pour prévenir s'il était possible la marche de l'expédition que vous faisiez avancer puisque d'après la teneur de votre dépêche son arrivée sous les murs de Charleroy ne laissait plus d'autre recours que la voie des armes.

Je partis effectivement aussitôt après les avoir quittés & me rendis à Fontaine l'Evêque autant pour m'assurer de l'exécution des ordres que j'avais transmis de votre part aux communes environnantes que pour arrêter la marche prétendue du corps d'armée.

J'ai pu m'assurer par moi-même & j'ai la satisfaction de vous faire connaître M. le Com. Sup. que les communes sont animées du meilleur esprit que toutes celles que j'ai visitées étaient prêtes à marcher quelques unes avec leur bourguemestre à leur tête, je me suis abouché avec le commandant de la garde de Fontaine qui, quoique vous ne l'eussiez pas mentionné dans votre dépêche, fit à l'instant même ses dispositions pour nous seconder & fit en outre poster un homme à cheval sur la route pour remettre une lettre de ma part au commandant de votre expédition avec l'ordre de venir à l'instant même me prévenir si elle se présentait.

Vers dix heures du soir l'officier parti hier pour le quartier général du prince rentre dans la place & comme j'avais pris des mesures pour qu'on ne le laissât pas pénétrer dans la forteresse avant de m'avoir été présenté, je le chargeai d'un message pour le commandant annonçant mon arrivée pour une heure

plus tard, lorsque nous fûmes réunis, ces messieurs dont l'envoyé n'avait pas pu parvenir jusqu'au prince mais avait simplement été reçu par le Gouvernement provisoire qui pour toute réponse à la minute, lui avait intimé l'ordre de partir sur le champ me parurent moins difficiles que ce matin; bref, après quelques demandes fort embrouillées auxquelles je m'efforçai de faire les réponses les plus positives & les plus claires nous sommes à peu près convenus de signer demain matin la capitulation.

Je dois vous faire observer cependant que je me suis trouvé forcé de consentir à ce qu'elle soit en tout point semblable à celle de Tournay, la petite restriction que vous y avez mise, relativement aux archives du génie pourrait au besoin s'éluder facilement puisque ce matin même on était venu m'offrir la remise des originaux de tous les plans etc. etc. concernant l'intérieur de la place qui auraient pu nous être utiles en cas de siège, du reste nous n'avons plus guère à nous entendre que sur quelques formalités d'amour propre & quant à cela je crois remplir vos intentions en me montrant aussi large & aussi généreux que possible.

M. le Major Dufrenel, le Capitaine Daman & le Capitaine Ronsonnet ainsi que le major de place Baetens & le Chirurgien de 3e classe Durand sont descendus à 5 heures dans la place et ont immédiatement arboré les couleurs nationales. Je crois que la retraite de ces officiers a contribué à faciliter la capitulation que j'espère leur arracher.

J'oubliais de vous dire que M. le Commandant aussitôt après notre conférence du matin avait fait fermer les portes, & commencé je pense quelques préparatifs intérieurs de défense. Soupçonnant à mon tour que son extérieure résistance pour ne terminer que demain à 11 heures, pourrait être occasionnée par l'espoir de quelques nouvelles extérieures, je me suis entendu aussitôt après la conférence du soir avec le commandant de la garde urbaine & j'ai fait placer en dehors de chaque porte, un poste chargé d'empêcher strictement toute introduction dans la place. MM. les capitaines qui venaient de faire leur soumission ont bien voulu se charger de commander les deux postes.

M. le major Dufrenel qui avait amené avec lui une vingtaine de sous officiers commence dès demain, sauf votre approbation ultérieure l'organisation provisoire d'un bataillon sur la base qui vous a été transmise par M. le Colonel Tobor à Mons, je vous enverrai dès le soir la situation de ce nouveau corps & vous prie d'expédier promptement l'ordre d'organisation à M. le major si vous jugez convenable d'agréer cette mesure.

J'ai pris sur moi ce matin d'inviter le com^{te} de la maré-chaussée à retarder le départ de sa brigade, dans la supposi-

tion d'une attaque qui aurait pu rendre leur présence nécessaire.

-:-

Capitulation de la ville haute de Charleroy, conclue entre le Major Eckhardt Commandant de place, d'une part & le Capitaine Greindl & Ce autorisé par le lieutenant Colonel Euzen, Commandant Supérieur du Hainaut & de la forteresse de Mons d'autre part:

Article premier..- Reddition de la forteresse de Charleroy dont tout le matériel sans exception sera remis au gouvernement provisoire, dans l'état où il se trouve au moment de la signature & sur inventaire à signer par les délégués.

Article 2..- Occupation immédiate de l'arsenal par l'armée Belge, ainsi que de la grand garde & de la porte dite, la belle alliance & du magasin à poudre.

Article 3..- Conservation du grade militaire aux officiers & soldats Belges pour le service rendu jusqu'à ce jour au gouvernement des Pays-Bas; élévation à un grade supérieur pour ceux qui ont bien mérité de la patrie. Ceux qui se refuseront à reconnaître l'existence du gouvernement provisoire seront conduits comme prisonniers de guerre et traités comme tels.

Article 4..- Les sous officiers et soldats hollandais déposeront successivement leurs armes dans l'arsenal après quoi ils seront dirigés par voie d'étape au moyen d'escorte suffisante, pour assurer leur libre retour dans leurs foyers, & seront censés sortir avec tous les honneurs de la guerre, comme s'ils avaient conservé leurs armes; les sous officiers conserveront leurs sabres.

Article 5..- Messieurs les officiers pourront immédiatement après la signature de la présente capitulation retourner dans leurs foyers ou retarder de quelques jours, leur départ si quelque circonstance leur faisait désirer ce retard, & recevoir les suretés qui seront jugées nécessaires pour garantir la liberté de leur retour & seront convoyés d'après les règlements & tarifs en vigueur dans l'armée, dont le paiement sera effectué par le gouvernement provisoire. Messieurs les chefs de corps et officiers comptables ne pourront se retirer qu'après la remise de leurs administrations respectives. La solde & la masse seront payées intégralement jusqu'à ce jour. Il est entendu que même après la remise des caisses, les dettes contractées antérieurement & reconnues valables par les chefs militaires qui ont été autorisés à les ordonnancer, seront payées intégralement.

Article 6. - Les archives des différents corps seront transportées dans les endroits de la Hollande qu'il sera jugé opportun par les soins de l'autorité Hollandaise garantie & facilitée par les autorités Belges.

Article 7. - Les malades et les blessés qui se trouvent dans les hôpitaux, continueront à y être soignés & seront dirigés en liberté sur la Hollande, après leur parfaite guérison, ils y conserveront également un officier de santé de la garnison.

Fait en quadruple Expédition à Charleroy, le 5 8^{bre} 1830
à 5 heures après midi.

(s) E. Eckhardt
Greindl Cap^{ne} adj^t

Cachet du Kommandement der vesting Charleroy.

--

n° 8

Le 8^{bre} 1830

A. Monsieur le Bourguemestre de Charleroy

J'ai l'honneur de vous donner connaissance M. le Bourguemestre qu'en vertu d'une capitulation signée à l'instant même entre M. le Major Eckard & moi ainsi que des ordres que j'ai reçus du Commandant Supérieur du Hainaut, je prends à l'instant même le commandement de la ville & forteresse de Charleroy.

Comme il est urgent que dans une pareille circonstance les bons citoyens contribuent autant qu'il est en leur pouvoir au maintien du bon ordre & à la conservation des propriétés de la patrie je vous prierai de vouloir bien réunir dans une heure à partir de la date de la présente, à l'état major de la place au palais de justice, M^{rs} les membres du Conseil de régence, les 10 principaux notables de votre ville, ainsi que M^{rs} les officiers de la garde urbaine & communale; cette réunion de personnes recommandables voudra bien alors s'entendre avec moi pour prendre de commun accord les mesures convenables pour le salut de votre belle ville le maintien & la conservation d'une forteresse importante pour le nouveau gouvernement Belge dont on doit spécialement l'heureuse reddition au zèle et à la loyauté des habitants.

Agréez etc.

--

Copie d'une proclamation imprimée.P R O C L A M A T I O N

Habitans
de Charleroy.

Au nom du Gouvernement provisoire de la Belgique, et par ordre du Commandant supérieur dans le Hainaut; Je viens de prendre le commandement de la ville et de la forteresse qui, par capitulation signée aujourd'hui cinq à une heure, vient de m'être rendue par monsieur le Major Eckhardt.

C'est un devoir pour les bons citoyens de s'unir et de s'entendre, pour maintenir intact et en bon ordre le matériel important qui se trouve, par votre zèle et votre dévouement, devenu une des plus belles propriétés militaires de la Belgique. Je vous invite donc, mes braves compatriotes, à joindre vos efforts aux miens, pour contribuer de votre part et en suivant les indications de la Régence et des officiers de la Garde communale et urbaine, à la prise de possession et à la conservation des matériaux, magasins et munitions de guerre; mais surtout pour maintenir scrupuleusement les égards et le respect que l'on doit toujours à l'infortune, mais bien plus encore à la loyauté et au beau caractère, qu'ont déployés ceux qui se trouvent désormais confiés à votre garde, sous la garantie de votre honneur et de la généreuse hospitalité de la Belgique auxquels j'en appelle.

Charleroy le 5 octobre 1830.

Le Capitaine Adjudant Commandant la Place de Charleroy.

GREINDE.

n° 13

5 8bre 1830 1 h 30 m.

M. le Comm^t Supérieur j'ai l'honneur de vous donner connaissance que je viens à l'instant même de signer la capitulation que vous m'avez chargé de poursuivre. Je vous enverrai demain la capitulation désirant ne pas retarder le départ de cette nouvelle qui vous sera remise par M. Limette officier de la garde urbaine dont le zèle & les efforts ont puissamment contribué au succès de ma mission.

Le Cap.

-:-

n° 14

5 8bre 1830 1 h 30 m.

A Messieurs les membres du Gouvernement provisoire

Messieurs

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que je viens de signer une capitulation par laquelle M. le Comm^t de Charleroy remet ce soir à 5 heures entre mes mains les forteresse, magasins arsenaux & munitions qui lui avaient été confiés par le roi des P B & que j'avais été chargé de sommer par M. le comm^t Sup. de la forteresse de Mons.

La présente dépêche vous sera remise par M. Nalines Commandant la garde urbaine à Charleroy dont le zèle & les efforts ont puissamment contribué à assurer le succès de ma mission.

Le Cap.

-:-

n° 15

5 8bre 1830 minuit.

Comme j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer par M. Limette j'ai conclu ce matin Monsieur le Commandant Supérieur la capitulation qu'avait pour but la mission que vous avez bien voulu me confier. Je vous en envoie une copie me réservant de vous remettre moi-même l'original dans le courant de la journée. Malheureusement je ne suis vu forcé de céder le point auquel vous paroisseriez tenir essentiellement savoir la remise des archives du génie. Cependant je le regarde comme moins important que vous ne semblez le croire, puis qu'il n'a dépendu que de moi de me procurer à prix d'argent ou avec tout autre espèce de façon ce qui ne dépendait pas de moi d'accorder les originaux donc ces MM ne possédaient eux mêmes que des copies.

J'ai pris ce soir à six heures possession de la forteresse aux acclamations de 12 à 15 cents bourgeois armés qui faisaient éclater le plus vif enthousiasme, j'ai publié à cet effet une proclamation par laquelle j'annonçais conformément à vos premières dépêches que je prend le commandement de la ville & forteresse de Charleroy.

Avant l'envoi de vos instructions que j'avais présentes je me suis entendu avec le commandant de la garde urbaine pour lui faire organiser le service de la place & j'ai eu le plaisir de voir cette milice belliqueuse prendre dans le meilleur ordre & conserver les postes qui nous étaient concédés.

J'ai nommé une commission composée de MM Delbruyère conservateur des hypothèques Guillaume inspecteur des contributions & Robert percepteur de la même administration à fin de constater à l'heure même de la reprise de la place l'état des caisses j'attends son rapport dans la nuit & je le joindrai à ma dépêche avant de vous l'expédier. J'ai ordonné que les caisses fussent transférées demain matin à l'état major de la place que j'ai établi provisoirement au palais de justice dans la ville haute. Demain à 6 heures du matin commencera le désarmement de la garnison pour lequel je me suis adjoint M. Noël ancien officier actuellement receveur de la ville, tous ces MM ont mis de l'empressement à me seconder avec le plus grand zèle & j'ai été fort heureux de pouvoir compter sur leur coopération. Aussitôt après nous commencerons le dénombrement du matériel qui est considérable. Un seul des magasins à poudre que je mets à votre disposition renferme plus d'un million de livres enfin je vous enverrai le relevé de toutes les valeurs, ou bien mon successeur se chargera de cette besogne & vous verrez que l'état de notre prise est des plus satisfaisants. Mon projet était de commencer à faire évacuer la place après demain matin soit par petits détachements soit en masse, les officiers en tête comme ces MM ont paru le désirer j'ignore ce que pense M. le Major Dufrenel à cet égard mais je crois urgent en tout état de cause d'envoyer promptement des instructions tant sur la manière de la renvoyer que sur la route à suivre & les autres dispositions qu'il serait nécessaire de prendre en cette circonstance. M. le major Dufrenel qui s'occupe avec la plus grande activité de l'organisation du B^{on} qui lui est confié croit pouvoir sous 5 ou 6 jours suffire à surveiller la place, dans la supposition que les miliciens rentreront il a en vue de donner à son corps le nom de B^{on} de Charleroy pensant stimuler le zèle des habitants en s'y prenant de cette manière.

J'avais autorisé ce matin M. le Capitaine Baetens ancien major de la place de cette ville & qui est descendu hier avec le major Dufrenel à continuer provisoirement ses fonctions.

J'ai fait de même à l'égard de M. Durand que j'ai chargé provisoirement de la direction de l'infirmerie & que j'ai dû charger aussi des fonctions de chef de ménage vu l'impossibilité de me procurer un officier pour s'occuper de cette besogne.

Ce soir toute la ville a été illuminée elle est dans le plus grand enthousiasme demain il y aura un Te Deum & une petite salve d'artillerie terminera la fête qui sera pourtant encore suivie d'une illumination plus grande que celle d'aujourd'hui.

Les communes montrent le plus grand zèle il est presque difficile de régler le service tant tout le monde s'empresse d'y prendre part. D'après votre ordre arrivé par estafette je viens de remettre le Comm^t à M. Dufrenel & dans la soirée j'aurai l'honneur de venir vous rendre de ma voix un compte plus détaillé de ma mission.

-1-

Le 5 8bre 1830.

Au nom du Gouvernement provisoire de la Belgique, Mrs Delbruyères conservateur des hypothèques, Guillaume inspecteur des contributions & Robort (ce nom est difficile à lire ce pourrait être Nobort) percepteur des mêmes droits auxquels voudra bien s'adjoindre le capitaine Ronsonnet sont priés de vouloir bien faire à l'instant même le relevé en quadruple expédition de toutes les caisses de l'état appartenant à la place de Charleroy & de vouloir m'en faire parvenir le résultat le plus tôt possible.

-1-

Le soussigné etc.

Invite M. (S) officier de la garde urbaine de Charleroy à convoyer avec un détachement de 50 hommes la partie de la garnison capitulée dont la situation est annexée à la présente.

Le soussigné requiert en conséquence des pouvoirs qui lui sont conférés & de la capitulation dont une copie est jointe à la présente les autorités civiles et militaires des lieux qui seront traversés par la colonne indiquée ci-contre de vouloir

- (S) 1° Nalines
- 2° François
- 3° Roudoux

prêter autant que de besoin aide & assistance pour la faire parvenir en sûreté à sa destination prescrite (à Maestricht) & de lui procurer les moyens de transports vivres & logements voulus par les règlements militaires.

M. le Capitaine Lesaffre (il y a peut être erreur sur ce nom difficile à déchiffrer) est chargé conjointement avec M. Nalines d'assurer avec sécurité le transport de la colonne susdite par tous les moyens qu'il jugera convenables jusqu'au territoire occupé par les troupes hollandaises et de recevoir soit de l'autorité locale soit de l'autorité militaire la décharge complète de leur mission qu'ils voudront bien me faire parvenir aussitôt après l'exécution.

-:-

Mons, le 5 octobre 1830.

Je profite, mon cher Capitaine, du départ & de l'obligance de M. Limmelette pour vous informer qu'au reçu de votre dépêche de ce midi, j'ai dépêché M. D..... (illisible) à Bruxelles pour rendre compte au Gouvernement du succès de votre mission: J'attends une expédition de la capitulation que je vous prie de m'envoyer par estafette (vous pouvez en avoir une, sur un ordre ou bon que le maître de poste vous délivrera sur votre demande écrite) pour que je puisse l'ache-miner de suite à Bruxelles. Employez tous vos moyens pour garder les archives du génie tout à fait inutiles aux hollandais, & tachez de m'avoir un plan de la place j'espère que le gouvernement reconnaîtra vos services, et ceux de M. Limmelette. Comptez au moins que cela ne dépendra pas de moi - Je suppose que vous prenez avec M. le Major Dufrenel toutes les mesures de sûreté, et de conservation que l'importance de votre capture, et votre sagesse vous suggéreront: Il est à prévoir que le Gouvernement ne tardera pas de nommer un Commandant qui s'empressera sans doute de se rendre à son poste: M. le Major Dufrenel mettra sans doute le temps à profit pour organiser un noyau de Bataillon. Il en aura le profit et l'honneur.

T. de
(s) Buzen.

Monsieur le Capitaine Greindl en mission
Charleroy.

-:-

Gouvernement provisoire
de la Belgique

Forteresse de Mons, le 5 octobre 1830.

n° 59

Je reçois à l'instant, mon cher capitaine, votre dépêche de ce jour 1 heure du matin; je vous félicite de la tournure

que prennent vos affaires: concluez le plus tôt possible et renvoyez par cette estafette votre capitulation ne négligez rien pour la conservation des archives, qui ne peuvent guère servir aux hollandais, qui d'ailleurs ont tous les plans qu'ils peuvent désirer à La Haye.

En attendant que le Gouvernement provisoire trouve bon d'y envoyer un Commandant, je pense pouvoir prendre sur moi, d'en charger provisoirement M. le Major Dufrenel pour ne pas laisser à découvert la forteresse et le matériel qu'elle contient - je vous prie en conséquence de remettre l'ordre ci-joint à cet officier supérieur, qui tout en s'emparant de tous les établissements militaires, aura, comme vous l'observez à s'occuper avec les autres officiers belges de l'organisation de quelques compagnies d'infanterie. En attendant il s'entendra pour le service de la place avec le commandant de la garde urbaine. Si après toutes ces questions réglées, vous ne croyez votre présence plus nécessaire à Charleroy, revenez parmi nous recevoir mes compliments, et tachez de m'apporter comme trophée un plan de la forteresse sur une grande échelle.

T. dé

(s) Buzen.

A. M. le Capitaine Greindl en mission
à Charleroy.

--:-

Gouvernement provisoire
de la Belgique.

Forteresse de Mons, le 6 octobre 1830.

n° 47

Par ampliation à l'ordre n° 46, dans le cas où le Gouvernement provisoire aurait envoyé un Commissaire ou fondé de pouvoir chargé de l'exécution de la capitulation ou du commandement de la place, Monsieur le Capitaine Greindl, regarderait les pouvoirs qui lui sont conférés par le susdit ordre n° 46, comme nuls et nonavenus, et sa mission comme terminée. Si M. le Commissaire du Gouvernement ne trouvait pas convenable de le continuer dans quel cas il est invité à déférer à ses ordres.

Le Commat^t Supérieur
de la forteresse de Mons
(s) Buzen.

Cachet du Commandant Supérieur de la Forteresse de Mons.

Gouvernement provisoire
de la Belgique

Forteresse de Mons, le 7 octobre 1830.

ORDRE

Monsieur le Capitaine adjudant major Greindl se rendra de suite et en poste en Charleroy pour y remplir une mission du Gouvernement MM. les Maîtres des postes lui feront fournir les chevaux nécessaires.

Le Lt Col. Command Supérieur
de la Forteresse de Mons
(s) Buzen.

Cachet du Commandant supérieur de la Forteresse de Mons.

-:-

Gouvernement provisoire
de la Belgique

Forteresse de Mons, le 7 octobre 1830.

n° 46

Monsieur le Capitaine Greindl se rendra de suite et en poste à Charleroy, pour y être chargé en qualité de Commissaire du Gouvernement provisoire de l'exécution de la capitulation qu'il a signée le 5 ct. Il est autorisé à prendre les mesures qu'il jugera nécessaires ou convenables à cette fin et à requérir l'aide et l'assistance de toutes les autorités civiles et militaires: aussitôt sa mission terminée, il retournera à Mons, pour en rendre compte: Si en attendant quelques difficultés sérieuses pouvaient s'élever M. Greindl est invité à en référer au Lt Colonel Command Supérieur soussigné.

(s) Buzen

Cachet du Commandant supérieur de la Forteresse de Mons.

-:-

Mon cher Greindl,

J'apprends par voie indirecte que le gouvernement prov. n'approuve pas l'article 6 de notre capitulation relativement aux plans du génie & en attendant que j'en reçoive quelque chose d'officiel, ce qui ne peut tarder, vous employerez vos

moyens diplomatiques pour temporiser sous les prétextes qui vous paraîtront les plus plausibles.

Le Lt Col. Comdt Super. de Mons

(s) Buzen.

Le 8.8.1830 Mons
à 1 1/4 heures.

-:-

Gouvernement provisoire
de la Belgique.

Forteresse de Mons, le 10 octobre 1830.

(10 doit être une erreur il faudrait
lire 8)

n° 60

La présente, mon cher Greindl vous sera remise par M. le Bon d'Olivier chargé par le Gouvernement provisoire de s'assurer de l'exécution de votre capitulation: vous verrez par ses dires, que l'article 6 de cette pièce, ne peut être interprété dans le sens large que les officiers hollandais de Charleroy lui ont donné: c'est à dire que par les archives repris dans cet article, il ne peut être entendu, et qu'à Tournay même, il n'y a été entendu que les pièces comptables et autres appartenant immédiatement aux corps, et que par conséquent dans un changement de garnison pourraient et devraient être emportées par eux, ce qui, évidemment ne peut pas s'appliquer aux archives du génie, qui sont la propriété de la place, et qui par conséquent ne peuvent être comprises dans l'article 6, que pour autant, que MM. les capitulens emporteraient la forteresse dans leur poche.

C'est dans ce sens et aucun autre que le gouvernement entend le susdit art. 6 qu'il a été entendu à Tournay, et que vous même devez le faire entendre (x) - M. d'Olivier vous expliquera cela plus au large, s'il en était besoin: vous voyez, que cela vous mettra à l'aise si l'expédient dont vous me parliez hier avait offert des difficultés.

T. à V.
(Buzen)

(x) - sauf à laisser au Commandant du Génie hollandais la faculté de protester.

-:-

Charleroy, le 8 8bre 1830.

Je reçois à l'instant même M. le Commt Supérieur la lettre que vous voulez bien m'adresser par estafette, je ne connais aucun moyen de revenir sur une parole que j'ai donnée & signée le gouvernement provisoire ni qui que ce soit au monde n'ayant ordonné la clause d'une ratification quelconque je ne crois plus pouvoir le servir dans ses nouvelles vues sur cette place & vous prie instamment de me permettre de rejoindre mon corps & de me remplacer pour la mission dont il est question.

-:-

Samedi 12 1/2 heures.

Il est avec le Ciel des accomodemens. J'ai arrangé quelques batteries innocentes qui ne feront de mal à personne. Si par exemple l'envoi des archives se trouvait expédié sur une mauvaise charette que le major Commandant ne put suivre, porteur de la capitulation, qu'une demi lieue en arrière, si sur ces entrefaites la garde urbaine de Fleurus faisait la patrouille, rencontrant des caisses marquées au nom de l'état sans accompagnement jugeait convenable de s'en emparer & de les envoyer directement sur Mons il me semble que cela arrangerait tout & ne compromettrait personne. Si cela vous convient renvoyez moi à l'instant même le courrier avec des instructions convenables & demain vous aurez tout.

J'ai l'honneur...

A Monsieur Buzen.

-:-

Gouvernement provisoire
de la Belgique.

Forteresse de Mons, le 9 octobre 1830.

J'approuve d'autant plus votre accomodement, mon cher camarade, que cette nuit je l'avais suggéré à mon ancien ami Brixhe, qui s'était chargé de venir en parler - faites ainsi pour le mieux, persuadé que je suis, que vous amènerez à bonne fin ce que vous avez si heureusement commencé, et conduit au point où nous en sommes.

Tout dévoué,

(s) Buzen.

-:-

Charleroy, le 9 sbre 1830.

Le Capitaine adjt chargé au nom du Gouvernement provisoire de l'exécution de la capitulation conclue avec la garnison de Charleroy.

informé que la colonne capitulée sous la direction de M. Nalines officier de la garde urbaine de Charleroy éprouve quelques difficultés soit des localités à traverser, soit des partis alliés ou ennemis qui parcourent les campagnes prie M. Rousselle commissaire du Gouvernt à Louvain de vouloir bien délivrer à M. Rabort (?) officier de la dite garde urbaine un sauf conduit tel qu'il le jugera nécessaire pour faire parvenir la colonne capitulée en sureté à sa destination. La capitulation conclue le 5 ct portant expressément cette clause.

M. Rousselle est prié de vouloir en outre prendre toutes les mesures qu'il jugera convenables pour parvenir au but désiré & de vouloir charger de ses instructions, tant pour M. Nalines que pour M^{rs} les bourguemestres des lieux à traverser, M. Rabort porteur de la présente.

Le Capitaine adjt.

-:-

Charleroy, le 9 octobre 1830.

Monsieur le Capitaine,

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me procurer une voiture afin de pouvoir transporter les plans et archives concernant la forteresse de Charleroy.

Le tout est compris en deux caisses dont l'une est marquée D.V.O. GM n° 1 et l'autre D.V.O. GM n° 2.

J'ai l'honneur d'être

Monsieur le Capitaine

avec la plus parfaite considération

Votre très humble serviteur

FM. van der Wijck

Major du Génie.

A Monsieur le Capitaine Greindl
à Charleroy.

-:-

Charleroy, le 9 sbre 1830.

Monsieur le Commandant du Génie, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire & par laquelle vous me dites que les archives du Génie sont prêtes à partir & vous me demandez une voiture pour les transporter, je vous ferai connaître quand j'aurai pris les dispositions ultérieures à cet égard.

J'ai l'honneur de vous saluer

Le Capitaine adj^t Commissaire du Gouvernement provisoire
A Monsieur le Major du Génie
à Charleroy.

-:-

Gouvernement provisoire de la Belgique.

Le soussigné autorisé par Monsieur le Commandant Supérieur du Hainaut à remplir les fonctions de Commissaire du Gouvernement provisoire pour l'exécution de la capitulation conclue entre Monsieur le Major Eeckhard au nom de Sa Majesté le roi des pays Bas, Commandant la forteresse de Charleroy & Monsieur le Capitaine adjudant Greindl au nom du Gouvernement provisoire de la Belgique.

Invite Monsieur Auguste Roucloux officier de la Garde Urbaine de Charleroy à escorter les archives du Génie sous la garde de M. le Major van der Wijck qui d'après la capitulation conclue le 5 sbre doivent être convoyées jusqu'à Lahaie.

Le soussigné requiert en conséquence des pouvoirs qui lui sont conférés, les autorités civiles & militaires des lieux qui seront traversés de prêter autant que de besoin aide & assistance pour faire parvenir ces archives en sûreté à leur destination.

Le Capitaine adjudant Commissaire du Gouvernement provisoire invite le Commandant de la Garde à laisser librement passer la présente charrette contenant des effets.

(s) Greindl.

M. le Commandant de la Garde voudra bien conserver le présent permis et me le remettre demain.

-:-

Temploux, le 9 8bre 1830.

Monsieur le Capitaine adj^t Major Greindl

Monsieur,

Les officiers qui avaient été envoyés à Namur pour assurer nos logements étant venus nous rapporter qu'il y avait du danger pour nos prisonniers de traverser cette ville et de suivre la Meuse pour nous rendre à Maestricht, nous avons fait prendre des logements à Temploux et environs et je me suis rendu à Namur pour obtenir du Général Daywaille un ordre qui m'autorise à changer de direction et me rendre à Diest, qui doit encore être occupé par les hollandais ainsi que l'a fait la garnison de Namur. Cette circonstance m'inquiète pour les logements et nourriture de la troupe car j'ai appris hier à onze heures du soir seulement que le Bourgmestre de Spie (ce doit être Spy probablement), a refusé tout à la partie de la garnison qui devait prendre le logement dans son village. J'attends des renseignements positifs pour me plaindre au gouverneur de la province de Namur.

Je vous prie d'agréer mes salutations bien sincères.

(s) Gust. Nalinnes.

-:-

Je viens d'apprendre, Monsieur le Commissaire de District à Louvain que la seconde colonne capitulée vient d'éprouver à Namur les mêmes difficultés que celle qui avait été dirigée hier sur cette direction.

Je me suis entendu avec Monsieur le Major Commandant la place de Charleroy pour envoyer de suite à sa tête Monsieur le Capitaine Damman officier expérimenté, et qui prendra je n'en doute nullement les mesures convenables pour assurer le retour libre des capitulés.

Si cependant il était nécessaire qu'il passât dans vos environs et qu'il eut besoin de votre assistance je vous prie de vouloir lui accorder la même protection et les mêmes secours que vous avez bien voulu donner j'en suis certain à M. Nalinnes et à sa colonne.

-:-

Charleroy, le 10 8bre 1830.

M. le Comm^t Supérieur

J'ai expédié hier matin la colonne de vétérans canonniers qui restait encore à Charleroy: triste débris de la gar-

nison hollandaise qui il y a 8 jours à l'heure qu'il est insultait encore à la Belgique par sa présence dans nos belles contrées. J'ai pris pour assurer leur retour les mêmes mesures qui m'avaient paru devoir assurer la marche de la colonne dirigée par M. le S^r Lieutenant Nalinnes de la garde urbaine à Charleroy. L'on n'a pourtant pas eu ni pour l'une ni pour l'autre de ces colonnes, les égards que l'on doit avoir pour des capitulans. Un rapport de M. Nalinnes arrivé hier dans l'après midi me rendait compte de l'impossibilité où il s'était trouvé de suivre la route indiquée d'abord; m'en rapportant entièrement au zèle & à l'intelligence de cet officier citoyen, qui d'ailleurs m'annonçait s'être entendu avec le Général Daywaille je ne conçois aucune inquiétude sur sa sûreté mais à dix heures du soir je reçus de sa part un message des plus inquiétants. Il était près de Hammé dans les environs de Louvain, d'où il ne pouvait faire un pas, contrarié par les Bourguemestres des communes & harassé par des corps francs qui parcourent les campagnes. Je lui envoyai de suite & par courrier une lettre à M. Roussette qui en sa double qualité de commissaire de district & de commandant de corps franc me paraît plus en état que personne de protéger & de soutenir la marche de l'ex-garnison. Je vous envoie ci-joint cette minute par copie. Je me flattais que cette mesure terminerait nos embarras lorsque vers 11 heures je reçus un message du lieutenant François, chargé de la conduite de la colonne d'artillerie partie ce matin, qui à son tour me faisait des doléances de ce qu'il s'étant rendu auprès du général Daywaille il en avait également reçu l'ordre de changer de direction, il me faisait rapport qu'il se trouvait avec la colonne à Sombrefe trois lieues d'ici dont il ne pouvait bouger sans nouveaux ordres, je fis partir à l'instant même M. le Cap. Damman à qui je remis l'ordre de prendre le commandement de la colonne & de la diriger comme il le pourrait en s'occupant seulement de la faire parvenir avec hâte; tous les moyens étant bons pour parvenir à ce but. Je chargeai cet officier d'une seconde lettre pour M. Roussette dont je joins également la copie & je lui fis remettre 300 fls l'impérative du major commandant l'artillerie capitulée étant cause qu'il était parti sans le son de Charleroy; je priai en outre M. Damman de vouloir s'il survenait de nouvelles difficultés s'adresser directement au Gouvernement provisoire, dont dans tous les cas il se trouverait plus rapproché, mes moyens de le secourir efficacement étant complètement épuisés.

J'ai fait partir hier soir à 10 heures M. le Major du Génie van der Wijck avec les archives du Génie, qui aux termes de la capitulation doivent être rendues à la Haye. J'ai pris les mesures nécessaires pour assurer la marche de cet officier & de son convoi en le faisant accompagner par M..... (nom illisible) officier de la garde urbaine de Charleroy, que j'ai muni de toutes les instructions & de tous les sauf conduits nécessaires pour le faire parvenir à bon port.

Je joindrai à la présente un rapport de M. Henrion officier de la garde urbaine qui commandait l'arrière garde de la colonne de M. Nalannes & qui ayant été détaché à..... (illisible) avec une partie du détachement, se plaint amèrement de la conduite & des procédés du bourguemestre de cette commune. Je pense avoir terminé la mission dont vous m'avez fait l'honneur de me charger M. le Comm^t Supérieur & je n'attends pour rejoindre mon corps comme vous me l'avez ordonné, que les rapports de MM. Dufresnel & Devillers qui je l'espère me parviendront dans la journée & je me mettrai en route aussitôt après leur arrivée.

Le Cap...

-:-

Monsieur le Commandant Supérieur.

J'ai l'honneur de vous rendre compte de la mission dont vous m'avez chargé & qui avait pour but de sommer la place de Charleroy & de m'en emparer après l'avoir fait évacuer par l'ennemi.

Je partis de Mons le samedi 2 8bre à minuit & j'obtins de suite après mon arrivée à Charleroy le sauf conduit qui m'était nécessaire pour pénétrer dans la place.

J'eus d'abord à vaincre la résistance la plus obstinée de la part du conseil de guerre présidé par le major Eckard & chargé avec cet officier supérieur de la défense de la place.

Ces Messieurs se basaient avec raison sur les règlements militaires en pareille circonstance & soutenaient n'être dans aucun des cas prévus pour pouvoir se rendre; enfin les négociations auraient été complètement rompues si je n'avais imaginé de leur susciter l'idée d'envoyer un officier en courrier au quartier général du prince des Pays Bas afin de lui rendre compte de leur isolement & lui demander l'autorisation de se rendre. Je consentis donc à l'envoi de l'officier qui partit sous l'escorte de la garde urbaine & dont la marche fut circonvenue & réglée de manière à ce que ne pouvant voir le prince il n'eut à rapporter dans la place avec laquelle on négociait que des nouvelles alarmantes.

Aussitôt après le retour de l'officier qui revint dans la nuit du 4 ou 5, je remontai à la ville haute et parvins à arracher la promesse d'une capitulation, à peu près semblable à celle qu'avait faite la citadelle de Tournay, mais les membres du conseil de défense s'obstinèrent cependant à me signer la capitulation que le lendemain ce à quoi il fallut bien consentir, mais craignant quelques contre ruses de Guerre qui auraient pu faire

échouer mes dispositions, je fis cerner la place en mettant au moyen de la garde urbaine de concert avec les officiers Belges qui étaient descendus dans la journée, des postes tellement disposés qu'il était absolument impossible de faire parvenir la moindre nouvelle du dehors.

Le lendemain 5 à onze heures je fus de nouveau admis dans la place & après quelques difficultés qui furent encore applanies à 1 3/4 heures la capitulation fut signée telle que j'ai eu l'honneur de vous la faire parvenir.

A 5 heures à la tête d'une colonne de garde urbaine de 1000 à 1200 hommes je pris possession des portes & j'arborai sur la grande place de la ville haute, le Drapeau national.

J'avais nommé d'avance une commission d'agents comptables employés dans l'arrondissement & les avais chargés de faire de suite après la remise, l'inventaire des caisses. Vous verrez, Monsieur, d'après le résultat de ce travail que je joins à la présente le montant de ces valeurs. Il constate aussi des rapports de la remise des magasins que le matériel consiste en 160 bouches à feu, sans compter les petits obusiers dits Corbous au nombre d'une centaine & 5 à 600 milles livres de poudre, enfin un matériel considérable qui avec trois mois de vivres, 850 hommes de garnison & une ville parfaitement fortifiée rendent presque incompréhensible l'acte de reddition.

Aussitôt après mon retour, vous jugâtes convenable de me nommer commissaire du Gouvernement provisoire pour l'exécution de la capitulation que j'avais si heureusement conclue. Vous me donnâtes à entendre qu'il serait utile de restreindre le but de l'article qui permet la sortie des archives du Génie.

Cette seconde mission ne fut pas moins heureuse que la première je parvins à diriger les colonnes capitulées après avoir fait satisfaire tous les articles insérés dans la capitulation. Je dirigeai aussi la marche des archives de manière à ce qu'un parti inconnu de garde urbaine s'en soit emparé, elles sont maintenant entre vos mains.

J'ai beaucoup à me louer du zèle & du dévouement de la garde urbaine de Charleroy, j'ai déjà eu l'honneur de vous adresser des rapports particuliers & je me tiens prêt, si le Gouvernement provisoire le juge convenable à aller lui rendre compte de ma mission.

Le Capitaine adjudant Major.

Charleroy, le 10 8bre 1830.

Le Capitaine adjudant Greindl Jean Charles Léonard, pour se conformer à l'invitation qui en a été adressée dans les journaux, par Monsieur le Colonel Chef d'Etat major chargé du personnel de la guerre, a l'honneur de lui donner connaissance que nommé par le Gouvernement provisoire le 1er 8bre 1830 Capitaine adjudant de régiment, il a été dans cette qualité, après en avoir reçu le brevet du G. Prov. envoyé par M. le Lt Colonel Buzen commandant supérieur de Mons, à l'effet de sommer la Place de Charleroy de se rendre, qu'ayant été assez heureux pour réussir dans cette mission dont il a signé la capitulation le 5 courant, il est revenu vers cette place avec l'ordre d'y remplir les fonctions de Commissaire du Gouvernement pour l'exécution de la dite capitulation et que la mission touchant à son terme, il compte rejoindre cette nuit le corps dans lequel il a servi et qui se réorganise à Mons sous les ordres de M. le Colonel de Tabor.

A Monsieur le Colonel Comte Vand..... (reste du nom illisible)
chargé de la direction de Personnel au département de la Guerre
à Bruxelles.

-:-

Charleroy, le 11 octobre 1830.

Monsieur le Capitaine

En vertu et conformément à l'article 6 de la capitulation de la ville haute de Charleroy en date du 5 octobre 1830 vous m'avez procuré les moyens de transport tant pour les plans et archives appartenant au Gouvernement hollandais que pour une partie de mes effets (avec un sauf conduit) afin de pouvoir retourner en Hollande.

Sous cette protection j'ai quitté la ville le 10 courant vers minuit et demi, prenant la route de Namur. Arrivé à Gilly à la première barrière, la voiture chargée avec les dites archives, ayant probablement continué la route de Namur lorsque j'ai été retenu quelque temps à la porte de Waterloo, n'y était pas arrivée. Depuis ce moment toutes les recherches pendant la journée du 10 jusqu'à quatre heures de l'après midi ont été sans succès, ce qui m'a décidé à retourner à Charleroy pour vous rendre compte du passé et vous prier en même temps de prendre les mesures nécessaires pour qu'il soit satisfait à l'article susdit de la capitulation.

Je viens d'apprendre tout à l'heure que le voiturier avec les archives a été arrêté en route par des hommes armés qui lui ont fait prendre la route de Mons.

J'ai l'honneur de vous saluer avec la considération la plus distinguée.

Le Major du Génie,
J.W. van der Wijck

A Monsieur le Capitaine adjudant Greindl
à Charleroy.

-:-

Mons, le 15 8bre 1830.

Monsieur le Major,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, a été retardée par suite de mon départ inattendu de Charleroy où j'avais été remplir la mémoire (sic) qui a amené notre correspondance.

Je ne puis rien concevoir à ce que vous m'annoncez, relativement à la Disparition des Archives que vous étiez en chemin d'accompagner lorsque j'eus l'honneur de prendre congé de vous à Charleroy. J'ai appris par voie indirecte que quelques caisses avaient été saisies ces jours derniers, et mises à la disposition du gouvernement provisoire, je ferai les recherches convenables pour savoir si ce sont les vôtres et dans ce cas je ferai les diligences nécessaires pour vous les faire parvenir en m'adressant à cet effet à l'autorité compétente pour y faire valoir vos réclamations; il semble indépendamment des autres circonstances que vous avez fort bien fait de revenir sur Charleroy; et vous prie de vouloir donner connaissance de l'époque où vous jugerez convenable de vous retirer vers la Hollande, afin que je puisse vous tenir au courant du résultat de mes recherches.

J'ai l'honneur de vous saluer Monsieur le major avec la considération la plus parfaite.

-:-

18 8bre 1830.

Rapport du Lieutenant François à Monsieur Grendel (Greindl),
Capitaine adjudant à Mons.

Conformément à l'ordre qui m'a été transmis en date du 8 courant pour escorter la 5e compagnie d'artillerie en garnison, comprise dans la capitulation de la forteresse de Charleroy, je suis parti de cette place le 9 8bre et pour la remettre aux avant postes de l'armée Royale stationnée dans les

environs de Mastrecht (Maestricht) arrivé à Sombreffe il m'a été impossible de passer à Namur avec la Colonne, suivant le rapport qui m'en a été fait, sans courir risque que les hollandais fussent assassinés; sur quoi je me suis rendu accompagné de M. Limelette à Namur pour m'assurer de la chose, ayant laissé la colonne à Sombreffe, ou étant arrivé je me suis rendu chez Monsieur le Général Commandant qui m'a donné ordre de faire marcher la colonne sur Louvain; revenu à Sombreffe Monsieur Limelette est parti pour Charleroy afin de Vous en rendre compte et c'est le 10 au matin que Monsieur le Capitaine Damman est arrivé avec ordre de prendre le Commandement de la susdite colonne.

Suit le rapport fait par le Capitaine Damman conjointement avec M. François qui est resté avec lui jusqu'au moment que la colonne a été remise aux avant postes dans la nuit du 12 au 13.

Arrivé à Sombreffe nous nous sommes informé si nous ne courions pas de risques en passant à Jeanbloux (Gembloux).

D'après les renseignements désavantageux qui nous ont été donnés sur l'esprit des habitants de ces contrées nous avons cru qu'il était prudent de prendre la Direction de Bruxelles.

Nous avons quitté Sombreffe après midi n'ayant pu nous procurer des vivres plus tôt.

Le 10 nous avons logé à Jenappe (Genappe), le 11 j'ai laissé M. François avec la colonne et suis parti pour Bruxelles pour prendre les ordres de Monsieur le Général Neypels Commandant en chef de l'armée; il m'a donné l'ordre d'aller chez le Commandant de la place qui m'a donné un ordre de loger à Ixelles d'où nous sommes parti le 12 à deux heures après midi pour la même cause qu'à Sombreffe.

Arrivés à Vilvorde je me suis rendu à la maison de ville pour avoir un homme à cheval pour porter une lettre au commandant des avant postes; j'ai laissé le commandement de la colonne à M. Gaufin commandant des Volontaires de Bruxelles & commandant de l'escorte, et nous nous sommes portés en avant en cabriolet. (J'avais donné connaissance par ma lettre de mon arrivée et demandé qu'un officier me fut envoyé pour nous consulter relativement aux Bagages).

En sortant d'Espegem (Espeghem) nous rencontrâmes un piquet de 20 Lanciers commandé par le 3^e Lieutenant Belfroid. Je lui demandai où il allait ? à la découverte m'a-t-il répondu; je lui demandai s'il n'avait pas reçu des ordres relativement à la colonne ? Il me répondit que non; dans ce cas vous devez retourner car l'escorte fera feu sur vous: (j'avais 100 hommes

d'escorte). L'officier a cru prudent d'obéir et nous avons continué notre route sur Semst (Sempst), près de ce village un officier de la 9e Division est venu au devant de nous me disant qu'il était envoyé par le Major Commandant au pont de Semst (Sempst) pour recevoir les prisonniers et que je pouvais faire décharger les Bagages à Eppegem (Eppeghem), il était alors six heures du soir après que les bagages furent déchargés et que l'officier nous pria de rester jusqu'à ce que les bagages furent rechargés, car il craignait que les paysans ne tombassent sur eux. J'ai renvoyé mon escorte loger à Vilvorde et nous sommes restés avec M. François, à dix heures du soir les voitures n'étaient pas encore arrivées, Monsieur François est allé avec le lieutenant à Semst pour connaître la raison du retard, et à 11 1/2 heures, ces messieurs sont revenus avec les voitures et douze hommes armés parmi lesquels nous sommes restés jusqu'au moment, que les bagages fussent chargés, et nous en sommes parti à minuit pour aller coucher à Vilvorde.

Le lendemain nous sommes retournés à Bruxelles où nous avons logé, après avoir rendu compte à Monsieur le Général Neypels de notre mission.

Le 14 nous sommes arrivés à Charleroi.

Nous vous prions, Monsieur le Capitaine, de vouloir donner l'invitation à Monsieur le Commandant de la place de liquider notre compte.

Les officiers chargés de la direction de la colonne.

(s) Damman Cap^e

(s) François 2e Lieut^t

Charleroi le 18 8bre 1830.

-:-

Charleroy, le 15 8bre 1830.

Monsieur Greindl, Capitaine adjudant major, chargé par M. le Commandant Supérieur du Hainaut d'exécuter la capitulation de la place de Charleroy.

Monsieur,

Je viens vous rendre compte de la mission dont vous m'avez chargé le 7 de ce mois.

Parti de Charleroy le lendemain pour Namur, lieu fixé pour notre première Etape, je n'ai pu entrer dans cette ville à cause de la fermentation qui y régnait et par suite j'ai du

prendre des logements à Temploux, Zwarlée (Suarlée), Lessines et Spy, l'ordre qui me fut donné par le Général Dewaille, Gouverneur militaire de la province de Namur, pour changer de direction se trouve ici joint sous le n° 1er.

Les Communes de Spy & Zwarlée n'ayant point fourni les chariots qui étaient nécessaires pour le Transport des bagages de la Troupe capitulée, je fus forcé pour ne pas retarder sa marche de reprendre les voituriers de Charleroy qui exigèrent 10 francs par cheval pour chaque jour, tout retard pouvant compromettre la sûreté des hommes que j'étais chargé de convoier. j'ai pris sur moi de leur accorder cette indemnité, mais pour diminuer la dépense je renvoyai la majeure partie de mon escorte et ne conservai avec moi que deux officiers de la Garde Urbaine à cheval et douze hommes de la Garde Urbaine à pied. Je me dirigeai de Temploux sur Louvain et pris des logements le 9 à Incourt, Rou-Miroir (Roux Miroir) et Peetrebais (Pietrebais) où nous arrivâmes après avoir fait une route de dix lieues dans des chemins de Traverse. MM. Desaffre et Frison que j'avais envoyés en avant pour préparer des logements, ayant décrit en Mon nom au Général commandant les Gardes Bourgeoises de Louvain pour connaître si notre Colonne pourrait traverser cette ville afin de la rendre au plus tôt à la nouvelle destination qui lui avait été donnée par M. le Général Dewaille. Je reçus dans la nuit du 10, par un Capitaine d'Etat major de Louvain, une lettre dans laquelle on me disait que si je tenais à conserver ma vie, celle de mon escorte et des militaires que je convoiais, je ne devais pas continuer ma marche sur Louvain. Je me décidai alors à me rendre près du Général Deneff avec l'officier porteur de sa lettre pour obtenir une marche route et éviter les dangers dont j'étais menacé et qui étaient réellement imminents à cause que cette partie du Pays est parcourue en tous sens par des Corps Francs Belgo-français qui avaient déjà attaqué la garnison capitulée de Namur.

M. Deneff me traça la marche route suivante, Ham, Rhode-St-Algathe (Agathe), Neerysche, (Neeryssche) Coorbeek-Dyle, Leefdael. La Troupe prit des logements dans ces deux derniers villages, le lendemain matin. Les habitants de Leefdael ayant refusé d'obéir à leur Bourgmestre pour me fournir deux chariots jusqu'à Campenhout, route qui m'était tracée dans l'ordre du Commandant de Louvain, je fus contraint de louer des chevaux et chariots qui avaient amené les bagages depuis Incourt & Peeterebeck (Pietrebais) à raison de 5 fr par heure. Je joins sous le n° 2 le certificat du bourgmestre de Leefdael qui atteste ce fait.

Dans cet endroit des habitants ont volé la caisse à pansements (sic) du docteur de la 13e Division. Veuillez voir la pièce sous le n° 3.

Depuis mon retour j'ai appris que cette caisse contenait beaucoup d'instruments appartenant à l'hôpital de Charleroy. J'attends le rapport du docteur Durand sur ce fait je vous l'adresserai aussitôt que je l'aurai reçu.

En partant de Leefdael le 11 matin je poursuivis la route qui m'avait été tracée par le Commandant de Louvain en me dirigeant sur Everbeek (Everberg), Meerbeek, Nederockereel (Neder-Ockerzeel) & de là au Sas de Campenhout où se trouvaient les avant postes hollandais j'y arrivai vers trois heures après midi, le Major Schneyder me donna à ces avant postes la décharge ci-jointe sous le n° 4. J'exigeai de celui-ci la remise de mes voitures, n'étant tenu aux termes de la capitulation, que de les lui fournir jusqu'aux avant postes, mais il s'entendit avec les voituriers s'engageant à les indemniser et par suite j'ai consenti à leur départ jusqu'à Malinne (Malines). Sauf quelques mats que j'ai eus pour ces voitures, je n'ai qu'à me louer de la conduite des Officiers tant de la troupe que j'escortais que de celle des Officiers des avant postes qui nous ont réellement fait politesse, ce à quoi nous ne nous attendions guère.

Après avoir reçu ma décharge, je ramenai mon escorte loger à Bruxelles où je lui ai fait faire séjour, le 13 elle coucha à Genappe et le 14 elle est rentrée à Charleroy; partout où on a fourni des logements à la troupe et des chariots, j'ai remis aux bourgmestres des bons. Veuillez prier M. le Général Commandant la province du Hainaut de donner des ordres pour que ces communes soient indemnisées. Je crois de mon devoir de porter à sa connaissance la conduite du mayor de Spy, province de Namur, qui a refusé de donner le logement à 400 hommes que j'avais envoyé dans sa commune et les a forcé à bivouaquer; heureusement que l'humanité des habitants de ce village a pourvu aux besoins de la troupe, ce même bourgmestre a en outre obstinément refusé de nous donner des chariots.

Je remettrai à M. le Major Dufresnel la note des avances que j'ai faites pour ma troupe et la location des chariots afin d'en recevoir le remboursement.

J'espère, Monsieur, avoir répondu à la confiance dont vous m'avez honoré & veuillez être persuadé que je serai toujours prêt à servir la patrie.

Agréez, l'assurance de ma parfaite considération.

(s) Gust. Malinne fils.

Annexes à cette note de M. Nalinne.

n° 1.

Gouvernement provisoire
de la Belgique.

Ordre de route.

Il est ordonné à Monsieur Nalinne S^s Lieutenant de la Garde Communale de Charleroy de se rendre à Maastricht avec un détachement de la dite Garde fort de 3 officiers dont un à cheval - 3 sergents - 6 caporaux - 50 soldats - 14 hommes à cheval - pour escorter les 13 et 18 Divisions et un détachement d'artillerie qui se rend à Maastricht, par suite d'une capitulation faite d'une part par le Major Eckhard, commandant la forteresse de Charleroy, au nom de Sa Majesté le Roi des Pays-Bas, et Monsieur le Capitaine adjudant Greindl au nom du Gouvernement Provisoire de la Belgique en date du 5 octobre, protection et assistance sera donnée par toutes les autorités soit civiles ou militaires pour protéger dans leur marche les dites troupes qui se rendent à Maastricht.

Charleroy le 7 octobre 1830.

Le Major Commandant la forteresse de Charleroy.

(s) Louis du Fresnel.

L'exécution de l'ordre ci-dessus présentant des difficultés et exposant à des dangers les troupes capitulées il est ordonné au Commandant du transport de changer la direction qui lui a été indiquée et de prendre la route suivie par l'ex-garnison de Namur, qui offre plus de sécurité, pour se rendre à Diest laquelle ville doit encore être occupée par les troupes hollandaises.

Le Gouvernement militaire de la province
de Namur,

(s) Daywaille.

Namur, le 8^{bre} 1830.

-1-

n° 2.

Je soussigné Bourgmestre de Leefdael déclare que Monsieur le Lieutenant Nalinne ayant requis deux chariots pour le transport des bagages de la troupe qu'il escortait jusqu'aux avant postes hollandais je me suis trouvé dans l'impossibilité

de les fournir a cause du refus obstiné des habitants, et que ce Lieutenant a dû louer les voitures venues de Piétrebaix à raison de cinq francs par heure jusqu'à la rencontre de l'armée hollandaise.

Leeftael, le 11 octobre 1830.

(s) A. Janssens-Burgemester

Sceau de la commune de Leeftael.

-1-

n° 3.

Je soussigné, officier de Santé au 2e B^{on} de la 13e division d'Infanterie, déclare qu'étant arrivé à Leeuwdael le soir du 10 octobre 1830 avec le dit bataillon on a été piller la voiture contenant les Bagages de la troupe, et qu'à cette occasion on a volé la caisse à pansement du soussigné, laquelle caisse contenait outre plusieurs Bandages et quelques médicaments, les instruments et autres ustensiles du soussigné; et que la valeur des objets volés se montent à cent ou cent vingt florins.

Leeuwdael ce 11 octobre 1830.

(s) J. van de

Le soussigné Major Commandant le susdit Bataillon déclare que le contenu de cette déclaration est véritable.

Leeftael, le 11 octobre 1830.

(s) illisible.

Nous soussignés déclarons qu'il est à notre connaissance que pendant la nuit du dix au onze, on a volé une caisse appartenant au Docteur de la 13e division.

Leeftael, le 11 octobre 1830.

(s) Gust. Nalinnes. (s) Jules Frison.

Nous Bourgmestre de la Commune de Leeftael affirmons également ce qui précède, sans pouvoir indiquer ce que contenait la caisse volée.

Leeftael, le 11 octobre 1830.

(s) A. Janssens-Burgemester.

n° 4.

Je soussigné Commandant le 2^d bataillon de la 13^e division d'Infanterie déclare que le détachement sous les ordres de Monsieur de Nalines, composé de notables bourgeois de la ville de Charleroy ayant été chargé de la conduite du susdit bataillon et du cadre du 1^{er} bat^{on} de la 18^e afdⁿ ainsi que d'un détachement d'artillerie a remis sain et sauf aux avant postes à Sas van Campenhout les susdites troupes. Je déclare en outre que le dit Monsieur de Nalines m'a procuré pendant la route toute aide et assistance conformément à la capitulation et reconnais avec reconnaissance tout le service qu'il m'a rendu.

Sas van Campenhout ce 11 octobre 1830.

(signature illisible) maj.

-3-

n° 5.

Louvain, le

1830.

Le général Commandant de la garde Bourgeoise et Mobile de la ville et de l'Arrondissement de Louvain

A Monsieur Naline, premier Lieutenant de la garde Urbaine de Charleroy, escortant la garnison capitulée de Charleroy.

Monsieur,

Vous voudrez bien suivre, avec la garnison capitulée de Charleroy que vous convoyez, la marche-route suivante:

En partant à midi de Peetrebaix, Rou Miroir & Incourt, vous vous rendrez à Ham; de Ham à Rode Ste Agathe; de Rode Ste Agathe à Neerysche; de Neerysche à Corbeek-Dyle où vous logerez ce soir,

Si la commune de Corbeek-Dyle ne contenait pas assez de logement, vous repartirez la moitié de la garnison de Charleroy dans la commune de Leefdael.

Les ordres sont donnés aux autorités de ces deux communes de Corbeek-Dyle & Leefdael pour y loger & nourrir les troupes que vous escortez.

Demain 11 courant, vous partirez de Leefdael & de Corbeek-Dyle pour vous diriger sur Everberg-Meerbeek, Nederockereel & Campenhout aux écluses du canal où vous trouverez les avant-

postes des troupes hollandaises. Si ces troupes hollandaises s'étaient retirées, vous suiverez la grande route sur Maline jusqu'à ce que vous les rencontriez pour les remettre à leurs avant-postes.

Agréé, Monsieur je vous prie, l'assurance de ma parfaite considération.

(s) Jⁿ Deneeff
Gewoon zegel der stad Leuven

Monsieur Maline, premier lieutenant de la garde Urbaine de Charleroy, escortant la garnison capitulée de Charleroy à Peetrebaix.

Sur l'adresse figure l'annotation suivante:

Corbeek Dyle	17 officiers 383 hommes 2 chariots 4 chev.
Leeftael	21 officiers 413 hommes 3 chariots 4 chev.

-:-

Copie d'une lettre du Prince Elim Demidoff à la Baronne
Emilie Greindl.

-:-

Place du Lycabète, Athènes.
Le 29 novembre 1937.

Ma chère Emilie,

J'ai malheureusement égaré votre lettre, mais j'avais prudemment écrit votre adresse. Je puis donc vous remercier de m'avoir signalé les articles de la "Revue hebdomadaire" que j'ai lus. Ils m'ont appris:

1° que Grand'Maman Aurore cultivait la coquetterie en sa jeunesse (je ne l'eusse pas cru) et

2° que son mari, André Karamzine possédait du bon sens. Ses lettres à sa mère en témoignent. En 1848 déjà l'on craignait les progrès du communisme; il n'est guère surprenant que nous l'ayons aujourd'hui à nos portes après des catastrophes dans le genre de celle 1914-1918.

En rentrant tout dernièrement de chasse en Hongrie je me suis arrêté dix jours chez Paul à Belgrade. Il est grand amateur d'art bibliophile, historien et politique fort adroit. Il m'a remis entre autres une brochure à lui dédiée par un Baron Dungern, professeur érudit de l'université de Graz. Or il appert de cet ouvrage documenté avec preuves à l'appui, que Grand'Maman Aurore descendait par les Stjernwall de la famille régnante suédoise des Wasa. Donc Paul aussi, vous de même et votre humble serviteur et cousin. Cela ne m'emplit pas d'un orgueil démesuré, mais est curieux. Toute la lignée est indiquée par le nom des conjoints depuis le XVI^e et finissant avec Paul Régent de Yougoslavie. Il y a même un Habsbourg qui paraît sur la liste des ascendants. Ainsi vous voilà renseignée.

Nous sommes revenus dans nos quartiers d'hiver. Après l'obscurité en Europe Centrale j'aime assez réchauffer mes vieux os aux rayons du soleil attique.

Et je vous baise les mains.

(s) Elim.

-:-

C O P I E

Prof. dr. O. Baron Dungern

"King Petar II and Prince Regent Paul
descendants of the ancient Serbian Kings"

ZAGREB 1937.

= married
+ date of death

- 28 Urosh (Grand-Zhupan of Serbia)
- 27 Helen (Princess of Serbia) = Bela (King of Hungary + 1141)
- 26 Geza II (King of Hungary + 1161) = Euphrosine (of Kiev)
- 25 Elisabeth (Princess of Hungary + 1203) = Frederic (Duke of Bohemia + 1189)
- 24 Ludmilla (of Bohemia + 1240) = Ludwigl (Duke of Bavaria + 1231)
- 23 Otto (Duke of Bavaria + 1253) = Agnes (of Braunschweig grand-daughter of Henry the Lion and Princess Matilda of England + 1267)
- 22 Ludwig II (Duke of Bavaria + 1294) = Matilda (daughter of German Emperor Rudolf of Habsburg)
- 21 Agnes (Princess of Bavaria + 1345) = Henry I (Margrave of Brandenburg + 1317)
- 20 Sophia (of Brandenburg + 1356) = Magnus I (Duke of Braunschweig + 1369)

- 19 Magnus II (Duke of Braunschweig + 1373) = Katherine (of Anhalt, daughter of Prince Bernhard + 1390)
- 18 Bernhard (Duke of Braunschweig + 1434) = Margaret (daughter of Elector Wenzel of Saxony + 1418)
- 17 Frederic (Duke of Braunschweig + 1478) = Magdalene (daughter of Prince Elector Frederic I of Brandenburg + 1454)
- 16 Otto (Duke of Brandenburg + 1471) = Agnes (daughter of John Count of Nassau + 1514)
- 15 Henry (Duke of Braunschweig + 1532) = Margaret (daughter of Prince Elector Ernest of Saxony + 1528)
- 14 Otto (Duke of Braunschweig + 1549) = Matilde (daughter of James III of Cappe + 1580)
- 13 Otto (Duke of Braunschweig + 1603) = Margaret (daughter of Henry Count of Schwarzburg + 1557)
- 12 Elisabeth Ann (of Braunschweig + 1618) = Erik (Count Brahe + 1614)
- 11 Beata Margaret (Brahe + 1645) = Gustav (Baron Stenbock + 1629)
- 10 Gustave Otto (Count Stenbock + 1685) = Christine (Countess of la Gardie, great-granddaughter of King John III of Sweden (Wasa) + 1704)
- 9 Hedwig Eleonore (Countess Stenbock + 1729) = Lorenz (Baron Creutz + 1698)
- 8 Eleonore Maria (of Creutz) = Ernest Gustav (of Willebrand + 1751)
- 7 Ernest Gustav (of Willebrand + 1794) = Sophia Katherine (of Jägerhorn, daughter of John Andreas of Spurillo)
- 6 Ernest Gustav (of Willebrand + 1809) = Wanda Gustava (of Wright, daughter of George Henry + 1820)
- 5 Eva Gustava (of Willebrand + 1844) = Charles John (of Stjernvall + 1815)
- 4 Eva Aurora (of Stjernvall + 1902) = Paul (Prince Demidoff + 1840). Sa sœur Alexandrine Aline épouse le Comte de Seisal mon grand père; c'est donc à partir du n° 5 que nous avons la même ascendance)
- 3 Paul (Prince Demidoff of San Donato + 1885) = Helen (daughter of Prince Nikitich Trubetzkoi + 1912)
- 2 Aurora (Princess Demidoff of San Donato + 1904) = Arsen (Prince of Serbia)
- 1 Paul (Prince Regent of Yugoslavia).

LES DESCENDANTS DU

COMTE JULES GREINDL

et de

ALINE CORRÊA HENRIQUEZ.

Les descendants de

Jules, Xavier, Charles, Joseph, Léonard COMTE GREINDL
et de
Aurore, Emilie, Aline, CORRÊA HENRIQUEZ

-:-

Avant-propos.

En consignant mes souvenirs, je me suis arrêté à mes parents; je trouvais délicat de parler de mes frères et soeurs, d'analyser leurs caractères, de raconter des anecdotes à leur sujet. Ce que j'écris est destiné à mes enfants; n'allais-je pas leur faire manquer au respect qu'ils doivent à leurs oncles et tantes ? Ne valait-il pas mieux qu'ils conservent d'eux leurs souvenirs personnels ?

Ce sont ces réflexions qui m'avaient incité à ne parler que des membres de la famille que mes enfants n'ont pas connus, mais, quand j'ai montré mes notes à mes soeurs Marie et Marie-Henriette, elles m'ont vivement reproché d'avoir parlé des petits-enfants d'Albert Jacquet et de les avoir elles-mêmes passées sous silence. Elles m'ont dit que mes enfants les connaissent mais que déjà pour mes petits-enfants elles ne seraient plus qu'un vague souvenir.

Puisque mes soeurs insistent, je vais ajouter les rubriques 5e, 6e et 7e générations Greindl, à ce que j'ai écrit précédemment.

Mais auparavant il faut que j'apporte une modification à l'avant-propos de "Ce que je sais de ma famille". J'y ai dit tout le mal que je pensais de mes contemporains et je dois faire un peu amende honorable.... en tapant sur d'autres.

Beaucoup de jeunes gens se sont bien battus et surtout beaucoup d'autres se sont ressaisis et, au péril de leur vie, ont travaillé dans l'ombre soit pour aider les alliés, soit pour organiser l'armée secrète, le sabotage, le maquis, etc. D'autre part toute la population, tant civile que militaire, a droit à des circonstances atténuantes.

Avec le recul du temps, il me semble mieux voir ce qui s'est passé et, pour expliquer ce que je considère comme circonstances atténuantes, il faut que je recherche les vrais coupables qui s'appellent le gouvernement et les chambres. Cela me fait sortir de mon sujet, je m'en excuse mais je dois réparation puisque j'ai attaqué.

Pourquoi certains régiments flamands ont-ils été absolument inférieurs à leur tâche, alors qu'en 1914-1918 les flamands étaient si bons soldats ? A cause du flamingantisme qui, soutenu par l'Allemagne, représentait les boches comme nos frères de race ne voulant que notre bien. C'est encore au flamingantisme qu'incombe le fait que la majeure partie des officiers de réserve dans les régiments flamands étaient de petits instituteurs à l'esprit étroit pour lesquels la France était l'ennemie.

La division de l'armée en régiments wallons et flamands fut donc une grande faute commise par les chambres et le gouvernement et elle découlait de ce que les mêmes chambres et gouvernement ont, par leur faiblesse, laissé se développer cette doctrine malsaine. Si au lieu d'amnistier Borms et consorts après 1918, ces individus avaient été pendus, aurions-nous cette scission des Belges ?

Le Gouvernement a aussi été coupable en n'observant pas ce qui se passait chez les voisins. Quelle stupidité de dépenser le budget de la guerre à lever un troupeau de fantassins au lieu de doter l'armée de chars et d'avions. Comment demander à un jass armé de son seul Mauser de résister quand le boche vient l'attaquer avec des nuées d'avions et des centaines de chars ?

Pour ce qui est des civils, le Gouvernement est aussi grandement coupable. Il a donné l'ordre à tous les jeunes gens de 17 à 35 ans de se rendre en Flandre et quand ils étaient là, rien n'avait été prévu pour leur enrôlement, leur logement, leur nourriture ni même leur évacuation vers l'arrière. S'il avait voulu démoraliser la jeunesse il n'aurait pas pu mieux faire. Hitler s'est heureusement chargé de relever le moral des nôtres: l'ignoble fourberie de ses barbares les a tant dégoûtés que les plus vaillants se sont mis à lutter sourdement contre eux et, l'exemple aidant, tous ceux qui n'étaient pas des pleutres les ont imités. Quand on pourra écrire l'histoire de la résistance il y aura des pages sublimes.

Zellick, le 15 novembre 1944.

Les descendants de

Jules, Xavier, Charles, Joseph, Léonard COMTE GREINDL

et de

Aurore, Emilie, Aline, CORRÊA HENRIQUEZ

--:-

5e génération.

Jules Greindl et Aline Corrêa Henriquez ont eu huit enfants.

1° Aline, Eléonore, Aurore, Clarisse, Mathilde, Spera, Vincent-de-Paul Greindl, née à Berne, le 12 avril 1865.

Mes parents craignaient-ils de ne pas avoir d'autres enfants pour accumuler tous ces prénoms sur le premier né ? Ou bien ont-ils voulu tout de suite perpétuer le nom de la mère de Maman en donnant son nom d'Aline (elle s'appelait du reste en réalité Alexandrine) à leur premier enfant. Ce pourrait aussi être pour rappeler le nom de Maman (qui du reste s'appelait Aurore). Les prénoms d'Eléonore et de Clarisse ne donnent pas lieu à hésitation: Eléonore était celui de ma grand'mère paternelle et Clarisse celui de la plus jeune soeur de mon grand-père Léonard (elle s'appelait du reste Marie-Charlotte). Aurore rappelait tante Aurore Karamzine (elle s'appelait du reste Eve), Mathilde la soeur aînée de Maman, Spera probablement pour Spera Truchsess, amie de Maman. Enfin il y a Vincent-de-Paul, prénom que nous portons tous dans la famille, de même que les enfants de tante Marie Woeste. Maman qui n'avait pas eu d'enfant dans le temps minimum, implora Saint Vincent de Paul et lui promit de donner son nom à tous ses enfants. Ma tante Marie fit de même: il faut croire que la recette était bonne.

Aline dite Alinette dans son enfance et sa jeunesse, était extrêmement précoce: à dix mois, elle reconnaissait le valet de pique, dit "der böse Mann" et pourtant elle ne devint pas joueuse. Je ne connais que fort peu de choses de son enfance, sauf des anecdotes, qui, dans notre famille ont la vie longue. Comme Aline demandait encore du dessert, après en avoir beaucoup pris, Papa lui dit: "il n'y a plus de place dans ton petit corps" et elle de répondre: "Pardon, Papa, je sens très bien que j'ai encore une petite place dans mon mollet gauche".

Papa la surprend à jouer au chat perché alors que sa leçon de catéchisme n'était pas encore sue et, à son interpellation, elle répond: "mais je l'étudie, Papa", et en effet elle

bondissait de place en place tout en lisant questions et réponses. Petite, l'à-peu-près dans les études lui suffisait; qui aurait cru qu'elle aurait travaillé plus tard avec tant de précision ? Dans son abécédaire illustré, elle épelle S.O. = So, F.A. = Fa, Canapé.

Avec mes parents, Aline fut à Constantinople, Munich, et Madrid, puis fit son éducation au Sacré-Coeur de Jette; dès la fin de ses études, elle les rejoignit à Lisbonne.

Fort bien de sa personne, elle eut beaucoup de succès dans le monde. Elle épousa, le 24 octobre 1885, le Vicomte Conrad de Roboredo et eut de lui un fils, Maurice.

Au retour de leur voyage de noces, les Roboredo s'établirent rua da Bella Vista, dans le quartier de Lapa. Cette rue portait bien son nom, la vue sur le bas de la ville et sur le Tage était superbe. C'est là que naquit Maurice, leur fils unique, le 17 août 1886.

Quand en 1887, mes parents louèrent la propriété de Luz près de Lisbonne, par raison d'économie, je suppose, les Roboredo vinrent habiter dans le même immeuble dont ils occupaient le rez-de-chaussée d'une des ailes latérales.

Les Roboredo ne partirent pas avec mes parents pour Berlin, en 1888, mais les y rejoignirent bientôt. Ils y étaient pendant l'été 1889, car je me souviens du petit Maurice à Lancke. Sa bonne portugaise les avait accompagnés mais repartit sans tarder car elle trouvait tout mal à Berlin. Elle disait qu'il n'y avait rien à y trouver, pas même des puces ! Ce en quoi elle se trompait car il était impossible de monter dans un tram sans être mordu par ces désagréables insectes. Sauf à de rares intervalles, par exemple pendant le temps où Conny était en poste à Vienne et quand, après la mort de la Vicomtesse de Roboredo, ils s'installèrent pour un petit temps à Manique, dans la propriété qu'elle leur avait léguée, les Roboredo vécurent chez mes parents.

Au moment de la mort de son mari, Aline faisait une cure à Carlsbad où Marie-Henriette l'avait accompagnée. Ce fut Marie-Henriette qui dut prévenir Aline, mais quand elle lui disait que Conny était gravement malade, Aline avec son optimisme habituel, répondait que certainement il se remettrait. Plus Marie-Henriette se montrait pessimiste plus Aline réagissait dans l'autre sens. Interrompant sa cure, qu'elle n'a jamais continuée, sans s'en porter plus mal, Aline partit avec sa soeur pour Lisbonne et y loua une maison rua da Amoreira. Elle s'occupa de remettre la quinta de Baixo en état, prit intérêt à cette exploitation, s'y installa et ne l'a plus quittée que pour venir tous les 2 ou 3 ans passer quelques mois en Belgique.

Si Aline avait séjourné au Congo, les noirs l'auraient certainement surnommée "Nyuki", l'abeille; jamais un instant elle ne cesse de travailler; le nombre de travaux qu'elle a exécutés est incalculable. Elle se lance dans des ouvrages qui suffiraient à la vie entière d'une autre et, en quelques mois, tout est terminé; par exemple le livre de prières qu'Aline calligraphia en enluminant toutes les pages et toutes les majuscules de tous les alinéas pour en faire cadeau à oncle Pedro à l'occasion de son second mariage. Je vous ai parlé du bazar; Aline était l'ouvrière qui livrait le plus d'objets. Son activité était même excessive parfois, ainsi quand nous faisions de ravissantes promenades dans le Harz ou en Thuringe, Aline n'avait d'yeux que pour son ouvrage. Pendant les deux guerres nous avons dû bien la déranger en la forçant à quitter son aiguille ou son pinceau pour s'installer à sa table à écrire. Elle nous a servi de charnière entre les deux côtés du front et nous a ainsi donné la consolation d'avoir des nouvelles des nôtres. Qu'elle en soit remerciée une fois de plus. Les enfants chantent: "Bien travailler c'est s'amuser", Aline le confirme. Veuve, ayant perdu son fils unique, vivant seule dans un patelin perdu on la supposerait mélancolique; pas du tout, du matin au soir elle chante comme un pinson et son caractère est à l'unisson.

Je disais à l'instant "patelin perdu", j'aurais dû ajouter: et sauvage. C'est chez le barbier de Paio Pires que la correspondance est déposée, mais le barbier est.... Illettré ! Ceux qui pourraient attendre une lettre vont voir chez lui s'il y a quelque correspondance pour eux et le barbier les laisse choisir dans le tas qu'il possède. Si on ne trouve pas ce qu'on désire, on insiste... Ah oui ! j'ai encore quelques lettres dans ce tiroir et du milieu de peignes et de brosses, il retire d'autres lettres; il reconnaît cependant les timbres et ne veut donner à qui que ce soit d'autre qu'Aline, les lettres portant des timbres belges. Aline avait engagé comme servante une indigène et la charge de faire des oeufs à la coque. Elle ignorait ce plat si compliqué. Aline lui dit de mettre les oeufs dans l'eau bouillante, de compter jusqu'à cent puis de les retirer. C'est compris. Peu de temps après la servante fait irruption au salon "Madame, qu'est-ce qui vient après quarante-neuf" ? "Cinquante, ma fille". Nouvelle entrée en trombe: "Madame, qu'est-ce qui vient après cinquante-neuf" ? "Des oeufs durs".

Pendant très longtemps, Aline n'a eu aucun voisin civilisé, maintenant, elle s'est fort liée aux Almeida-Lima qui demeurent pas loin de chez elle. Ces gens aimables invitent régulièrement ma soeur aux jours de fête et elle passe agréablement chez eux les journées pendant lesquelles le travail manuel est interdit.

Le Vicomte Conrad, Henri de Roboredo dit Conny, est né à Copenhague, le 31 janvier 1851, d'un père portugais et d'une mère danoise. En 1871, il servit en Allemagne, dans un régiment de hussards, je suppose en qualité d'étranger venant faire un stage (nous avions souvent des Grecs, Turcs, Bulgares et autres sauvages dans notre armée avant la guerre) mais il ne persévéra pas dans cette voie et devint diplomate. Cette carrière là ne l'attirait probablement pas car à l'époque de son mariage, à 34 ans donc, il était sans situation.

En 1887, quand Conny vint loger avec ses parents à Luz, il monta là un grand élevage de poules, fit construire plusieurs poulaillers, engagea deux hommes pour s'en occuper, acheta cheval et charrette pour conduire les oeufs au marché de Lisbonne etc. Mais il s'était lancé dans une entreprise sans avoir au préalable étudié et pratiqué cette branche. Au lieu de poulettes, il se sera laissé fourrer de vieilles poules car il ne récolta pas assez d'oeufs pour suffire aux besoins du ménage.

En 1893, il rentra dans la carrière diplomatique et fut en poste à St-Petersbourg où Aline ne l'accompagna pas, elle resta chez ses parents à Berlin. En 1894, Conny devint chargé d'affaires du Portugal à Vienne. C'est quand il occupa ce poste que Hama, Marie, Marie-Henriette et moi passâmes nos vacances dans les Alpes Viennoises à Presbourg où les Roboredo avaient loué une villa pour l'été. Il faut croire que cette occupation stable ne plut pas à Conny car après avoir été de nouveau en poste à St-Petersbourg, il quitta définitivement la carrière après un an ou deux.

Toute sa vie mon beau-frère courut derrière des affaires qui allaient, le mois suivant, lui apporter le Pactole, mais jamais aucune n'aboutit à un résultat tangible. Pendant un temps, je lui ai servi de correspondant à Bruxelles. Les affaires qu'il présentait provenaient toujours de milieux trop peu sérieux et de prétentions exagérées. Aucune n'a pu être menée à bien.

Conny très doué pour les langues parlait parfaitement le français, l'allemand, l'anglais et le portugais naturellement.

Poids plume dans sa jeunesse, il n'avait grandi que latéralement et était devenu si gros qu'il ne pouvait plus croiser les jambes. Il avait une fort belle tête.

Sa mère lui avait légué une propriété sur la rive gauche du Tage, la quinta de Baixo à Paio Pires. Comme elle rapportait de moins en moins, Conny se rendit sur place pour voir ce qui se passait. Séjournant à l'hôtel à Lisbonne, il contracta une pneumonie. Manoel Pereira voulut le transporter dans une clini-

que et tandis que Manoël allait chercher une voiture, Conny s'habilla seul et voulut aller à sa rencontre; l'effort avait été trop grand: Conny s'affala dans le corridor de l'hôtel et y décéda quelques instants après sa chute, le 24 février 1911. Il est enterré à Lisbonne.

Conny fut un bon mari, un père trop faible et un beau-frère dont nous n'avons eu que de l'agrément.

2° Charles, Maurice, Léonard, Jules, André, Joseph, Alfred, Vincent-de-Paul, Baron puis Comte Greindl est né à Berne, le 11 septembre 1866. A son baptême on lui octroya encore un prénom de plus qu'à sa sœur aînée et on l'appelait Maurice.

Il fit ses études à St-Boniface jusqu'au moment où mes parents quittèrent la Belgique pour le Portugal et durent le mettre en pension à Melle, chez les Joséphites. Il revint faire sa rhétorique à St-Boniface puis, ses humanités finies, fit sa scientifique à St-Louis et logeait chez son oncle Gustave, rue du Luxembourg n° 20 (actuellement 24). Tous les avars sont les mêmes: s'ils ont une grande maison, ce ne seront que les plus petites chambres qu'ils occuperont et feront occuper par leurs invités; mes frères furent ainsi logés dans une petite chambre de l'annexe. Il eût été trop dispendieux de faire entretenir la plate-forme aussi pleuvait-il dans leur chambre. Mes frères logèrent aussi chez ma grand-mère paternelle, Porte de Namur, probablement avant d'aller chez l'oncle Gustave car c'est Léon qui la trouva morte dans son lit, le 27 avril 1884.

L'entrée à l'Ecole Militaire fut un brillant succès pour mes frères: Léon passait premier et Maurice troisième à la 5^{le} promotion A & G, en 1885. En 1887, Maurice était nommé sous-lieutenant à l'Ecole d'Application et deux mois après passait à l'artillerie de campagne.

Je sais qu'il a été en garnison à Anvers, à Malines et à Tirlemont, dans cette dernière ville, je crois après avoir été au 3^e d'artillerie à Bruxelles. En octobre 1892, dans tous les cas, il était à Bruxelles et il a eu la bonté de vouloir bien loger avec moi 81, rue Froissart. Alors que je n'avais pas terminé mon année scolaire, Maurice fut nommé à Tirlemont, je pense, et je restai seul dans notre appartement. En 1897, il était de nouveau au 3^e d'artillerie à Bruxelles et demeurait rue du Bailli. Il resta dans ce régiment jusqu'à son mariage.

En 1901, Maurice rejoignit Maman et mes sœurs qui passaient les vacances à Reichenhall, dans la Haute Bavière. La Baronne Truchsess, amie de Maman, qui était à Füssen, pas loin de là, vint la voir, avec sa nièce Gloria (La Baronne Truchsess

était en réalité une cousine du père de Gloria) Maurice vit la nièce, Maurice demanda la main de la nièce, Maurice épousa la nièce, à Munich, le 22 janvier 1902.

Le congé que j'avais demandé pour y assister commençait un jour plus tard que celui de Maurice car j'avais une garde à monter. Mon frère eut la bonté de m'attendre pour faire route ensemble mais il n'a pas eu un compagnon bien agréable; fatigué par ma garde, j'ai dormi à peu près pendant les 22 heures du voyage.

Il est heureux que Maurice ait eu la chance de rencontrer Gloria parce qu'il fit extrêmement bon ménage avec elle et aussi parce que sans cette circonstance il ne se serait probablement pas marié. Quand Maurice était jeune sous-lieutenant, Papa l'engageait à sortir un peu dans le monde, à faire par exemple visite aux... qui ont de charmantes filles et Maurice de répondre: "Je ne vais pas dans des maisons où il y a des filles". Il était extrêmement ours. Denis, officier au même régiment que lui était son ami très intime et cela lui suffisait. Il dînait bien au restaurant à la même table que d'autres officiers célibataires et encore était-ce parce qu'il y était entraîné par Léon. En somme il était très casanier, lisait beaucoup, étudiait ses règlements et ne sortait dans le monde que quand c'était indispensable.

Cette vie très simple lui permettait de faire des économies sur les 2.950 fr d'appointements annuels et il les utilisait à s'acheter quelques meubles anciens.

Puisque je viens de parler argent, il faut que je détruise une opinion fausse qui était répandue dans une partie de l'armée. On y prétendait que Maurice était avare. C'est faux. Il était économe ce qui est bien différent et s'il menait une vie retirée, s'il n'aimait pas à boire, ce n'était pas par crainte de la dépense mais par goût. Maurice au contraire était très généreux et savait parfaitement ouvrir les cordons de sa bourse quand c'était nécessaire ou si la dépense lui procurait vraiment un agrément. Ainsi il ne regardait pas à se payer le voyage jusqu'à Berlin chaque fois qu'il avait quelques jours de congé, à faire des cadeaux généreux à ceux qu'il aimait bien, à dépenser le nécessaire pour avoir des uniformes toujours en parfait état.

Excellent fils, très affectueux, il aimait beaucoup à se retrouver au foyer familial, aussi, dès qu'il en avait le loisir, il accourait à Berlin. A une certaine époque ses voyages furent plus fréquents que jamais: un second aimant l'attirait sous la forme d'une jeune fille charmante du reste, Maria Humann. Elle était une fort jolie blonde, élancée, intelligente

et très cultivée. Fille du directeur des fouilles de Pergame, elle aidait beaucoup son père dans ses travaux. L'éternelle et insupportable question pécuniaire ne permit pas à Maurice de se déclarer. Cette fois-ci ne maudissons pas le manque d'argent; il nous a donné une charmante belle-soeur et a évité à notre famille une alliance avec une Allemande. Si attrayante soit-elle c'eût été bien désagréable, particulièrement pendant les deux guerres. Maria Humann épousa plus tard M. Sarré, un de ses compatriotes.

En 1900, Maurice fut désigné comme inspecteur des études à l'Ecole d'Application où ses qualités de droiture, de bonté et de jugement l'ont fait aimer aussi bien de tous les jeunes gens que de ses collègues et supérieurs. Le Général Leman était alors son chef.

A cette époque Maurice songeait à donner sa démission. En étudiant l'annuaire, il constatait que l'âge de la retraite l'atteindrait quand il n'aurait que le grade de major; cette perspective ne le réjouissait pas et il pensait qu'en quittant l'armée, il pourrait peut-être encore orienter sa vie dans une autre voie. Survint la guerre et l'hécatombe d'officiers supérieurs due au limogeage, à la maladie, aux blessures. Maurice termina la guerre comme lieutenant général. Il fut alors nommé à Anvers où il commanda la place forte. Il y avait déjà été en garnison comme marié en 1920.

Peu après la guerre et pendant celle-ci, il devait exister un fameux désordre au ministère de la Défense Nationale. Une place de lieutenant-général était vacante et Maurice y avait droit. Les promotions trimestrielles passaient laissant la place toujours ouverte; mon frère se décide alors à demander pourquoi on ne le nomme pas. "Mais vous êtes lieutenant-général" "Vous faites erreur ou ne m'en avez jamais avisé". On ouvre son dossier et constate qu'il y a confusion entre Maurice et Léon. Au ministère, ils ignoraient qu'il y avait deux généraux Greindl! Dans mon souvenir cet épisode s'était passé après la guerre, Maurice serait alors rentré de celle-ci comme général-major et si j'ai écrit un peu plus haut qu'il était lieutenant-général, c'est parce que Gloria me l'a affirmé et elle doit le savoir mieux que moi.

Plus tard une seconde erreur a été beaucoup plus grave. Quand il s'est agi de remplacer l'inspecteur général de l'artillerie, les services préparèrent l'arrêté royal nommant Maurice à cette place. Par une indiscretion, Kestens, plus ancien que Maurice, en eut connaissance, il alla réclamer et on s'aperçut qu'il avait été dépassé par erreur. Sur l'arrêté royal préparé, le nom de Kestens remplaça celui de Maurice et tout fut dit. Mais voilà que Kestens est nommé ministre de la Défense Nationale; s'imaginant que Maurice avait jadis intrigué

pour le dépasser il se venge en nommant t'Serstevens, plus jeune que Maurice, aux fonctions qu'il quitte. Maurice n'apprend cette nomination qu'après la signature de l'arrêté royal, va prendre des informations au ministère et apprend alors seulement qu'il avait été proposé antérieurement et par erreur en lieu et place de Kestens ! Le Roi très malheureux d'avoir apposé sa signature au bas de la pièce que lui présentait son ministre, a cherché à réparer cette injustice en proposant que Maurice soit chef de l'artillerie lourde et que celle-ci ne dépende pas de l'inspection générale. Maurice n'a pas accepté ce compromis et, considérant seulement le passe-droit qui lui avait été fait, demanda sa mise à la retraite. Si Kestens, au lieu d'imputer de mauvaises intentions à Maurice, lui avait, en homme d'honneur, demandé raison de son intrigue, Maurice aurait pu lui répondre que jamais il n'avait demandé à le dépasser et tout cela ne serait pas arrivé. Il fallait un prétexte pour dépasser Maurice, on en trouva un dans le fait que, commandant de la Place forte d'Anvers, il continuait à habiter Forest d'où il se rendait chaque jour à son bureau dans la métropole. Evidemment il était en défaut et cela m'étonnait de la part d'un officier aussi discipliné que mon frère; des observations auraient pu lui être faites, mais ce n'était pas une raison pour briser la carrière d'un lieutenant général. Maurice ayant refusé le compromis, le Palais essaya de lui donner une compensation en le nommant aide-de-camp du Roi, mais précisément parce que c'était une compensation il déclina cet honneur.

Revenons en arrière. A la fin de 1914, Maurice fut chargé de constituer un groupe d'artillerie lourde. Il eut beaucoup de difficultés à vaincre mais réussit cependant. Le ministère de la guerre français lui avait promis des canons pris aux Allemands et donna l'ordre à Joffre de les livrer. Celui-ci répondit: "C'est moi qui prends, c'est moi qui donne". Cela commençait mal. Les mules furent livrées par les Canadiens, les hommes étaient Belges et le groupe fut attaché à l'armée anglaise, en Belgique. Quand le groupe devint régiment, Maurice atteignait le grade de colonel et quand il devint brigade, Maurice était nommé général-major. Il resta donc pendant toute la campagne avec l'artillerie lourde qu'il avait fondée.

Pour dépeindre Maurice, il faut que j'insiste sur sa droiture, son grand bon sens, son jugement très avisé et son extrême bonté. Tout cela dissimulé sous un aspect qui de prime abord semblait rude et bougon.

Maurice ne se consola pas de la mort de sa fille Aline; ne voulant pas attrister son entourage, il gardait son chagrin pour lui et se rongea. Il dépérit rapidement; pour le service funèbre en mémoire de Baudouin, le 5 mars 1937, il avait fait réajuster son uniforme, il le remit le 10 mai de la même année à l'occasion du mariage de Jean et Bernadette et il flottait

littéralement dedans. Il était le témoin de Jean et quand je vins le prendre à Forest pour le mariage civil, je fus effrayé de sa mine. A ma question "Comment te sens-tu Maurice" ? il me répondit "Très mal". Je l'invitai alors à réserver ses forces pour le mariage religieux du lendemain, disant qu'Albert pourrait parfaitement le remplacer. Il ne voulut pas y consentir. "Je serai heureux de me distraire". Le lendemain il assista au mariage religieux à Bois-Seigneur-Isaac et ce fut sa dernière sortie. Le 11 juin 1937, il s'éteignit doucement dans sa maison de Forest. Il a été enterré à Evere dans la concession qu'il avait acquise.

Ciriaca, Maria de la Gloria, Josefa de Sarachaga, fille de Don José de Sarachaga et de Dona Elvira de Arribalzaga, petite-fille de Don Vincente de Sarachaga et de Dona Casil de Mac-Mahon, de Don Nicolas de Arribalzaga et de Dona Dominga del Rio, est née à Bilbao, le 8 août 1878. On l'appelle Gloria.

A l'âge d'un an elle perdit son père et à six ans sa mère. Elle vécut un temps avec ses frères et sœurs à la campagne puis la pauvre petite fut fourrée dans un couvent. Quand elle avait 10 ans, une cousine de son père, la tante Spera, dont la mère était née Lobanow, et qui avait épousé un Bavarois, le baron Truchsess, la recueillit et la fit entrer au couvent de Zangberg où Gloria fut la compagne de la Princesse Elisabeth en Bavière, future Reine des Belges. Dans ce couvent chacune des petites a une marraine; la Princesse Elisabeth en Bavière était celle de Gloria. Quand, plus tard, Gloria fut invitée à se rendre au Palais d'Assche où habitait le couple princier, elle croisa le Prince Albert dans l'escalier et la Princesse accoudée à la rampe cria au Prince: "Voilà Gloria". Cette présentation simpliste montre combien les futurs souverains étaient peu soumis au protocole. Le Prince Albert dit aussitôt combien sa femme lui avait parlé de Gloria et lui montra qu'il était au courant de toutes les farces qu'elle avait faites au couvent. Les farces devaient probablement être très nombreuses car au bout de trois mois, Gloria sortit du couvent et elle continua son éducation sous l'égide de gouvernantes.

A propos de la baronne Truchsess, quand j'ai parlé d'elle comme amie à Pétersbourg, j'ai oublié de raconter une histoire très extraordinaire qui lui est arrivée au cours d'un voyage en Espagne. Elle voit à Bilbao une maison qui l'enchantait et veut absolument l'acheter. Son mari lui fait observer que rien n'indique qu'elle soit à vendre, elle insiste tant que finalement ils sonnent et s'infirment. La personne qui habitait la maison répond qu'elle n'en sait rien, qu'elle payait le loyer à un intendant et que celui-ci doit être mort car elle ne l'a plus vu depuis longtemps. "Et qui était cet intendant" ? "J'ignore son nom et son adresse mais il encaissait pour une

Baronne Truchsess d'origine espagnole qui habite Munich". La maison lui appartenait donc et un intendant voleur mettait le loyer dans sa poche !

La Baronne Truchsess aimait beaucoup le monde et avait des relations très huppées tant en Allemagne qu'en Russie. Gloria fut très fêtée comme jeune fille et j'ai pu constater la brillante situation qu'elle occupait aux dîners et bals qui ont été donnés à Munich à l'occasion de son mariage. Tandis que Maurice y faisait triste figure ne sachant ni danser ni l'allemand, je me suis royalement amusé.

Je me demande comment Maurice a pu faire sa cour à Gloria: il ne savait pas deux mots d'allemand et le français de Gloria était des plus fantaisistes. (N'est-elle pas basque pour quelque chose). On dit que l'amour est aveugle, au fond il est peut-être aussi sourd-muet. C'était en allemand que Gloria écrivait à mes parents au début de son mariage et Maurice devait lui faire un brouillon quand elle avait à écrire deux mots en français. Un certain jour, Gloria invitée à un thé chez Jeanne Belpaire est retenue par un gros orage et envoie un mot pour s'excuser. Au retour de Maurice, elle lui annonce triomphalement qu'elle a écrit seule en français. "Bravo, comment t'y es-tu prise" ? Et bien j'ai écrit: "Ma chère Jeanne, grâce au mauvais temps je ne puis aller chez toi".

Ma belle-soeur avait donc mené comme jeune fille une vie très mondaine et brillante: voyages, bals et fêtes ne succédaient sans interruption. Elle eut bien grand mérite à accepter, sans la moindre récrimination ou altération d'humeur, le train de vie modeste que comporte la situation d'un officier subalterne sans fortune, à se transformer en mère de famille élevant une marmaille qui grouillait autour d'elle. Il est vrai que Maurice était un mari et un père modèle qui, par ses qualités et son affection, lui faisait un intérieur très heureux.

Quoiqu'ayant quitté l'Espagne quand elle était fort jeune, Gloria est restée espagnole jusqu'au bout des ongles, la bigoterie à part. Je parie que si, au milieu d'une réunion de vénérables douairières vous mettez entre les mains de Gloria un tambourin et des castagnettes, malgré qu'elle ait atteint l'âge où l'Etat vous déclare vieillard, elle arrondira aussitôt les bras au-dessus de la tête, se déhanchera légèrement et se lancera dans une danse espagnole. Santa Barbara ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Pardonnez-moi mes dames, je ne pouvais pas m'empêcher !

J'ai grand plaisir à taquiner Gloria et suis toujours certain de recevoir une bourrade. Ainsi elle m'en enverra une à coup sûr quand je lui lirai le paragraphe qui précède.

Comme Mathilde, Gloria est une vraie soeur pour nous tous.

3° Léon, Maurice, Auguste, Jules, Vincent de Paul Baron Greindl est né à Ixelles, rue du Parnasse (n° 11 si je ne me trompe), le 29 août 1867. Mon grand-père aurait voulu que l'enfant s'appelât Léonard comme lui mais Maman trouvait ce prénom par trop laid et ne consentit qu'à la moitié de la laideur, c'est ainsi que mon frère s'appela Léon.

Comme tout petit enfant, il fut à Constantinople jusqu'en 1869, à Munich jusqu'en juin 1872, revint à Bruxelles quand Papa était au ministère, s'en fut à Paris, quand il préparait le traité de commerce, revint en Belgique et enfin partit pour Madrid à la fin de 1874. A peine âgé de 7 ans il avait donc déjà beaucoup voyagé et je plains ma pauvre Maman qui trimballait ainsi de par le monde trois gosses auxquels un quatrième était venu s'ajouter en 1869. Il était un enfant très sage d'où son nom de "Gutes Kind Lolo".

Mes parents se désespéraient de ce qu'il ne parlât pas et le médecin consulté répondit que Léon ne vivrait pas ou, que s'il vivait, il serait idiot ! Du médecin ou de Léon lequel était l'idiot ? Les trois aînés avaient été voir une pièce de théâtre, "La redoma encantada" et quelques jours après, Léon se mit tout à coup à raconter l'action d'un bout à l'autre n'omettant aucun détail. Ahurissement ! Joie ! Son français n'était cependant pas excellent à en juger par une réponse qu'il fit à Papa. Celui-ci lui demanda ce qu'il fait là étendu sur la terrasse. "Je rote au soleil". Les histoires ont la vie longue dans notre famille et, quand nous nous rôtissons au soleil, l'expression de Léon revient encore.

Jusqu'à l'entrée à l'Ecole Militaire, la vie de Léon se confond avec celle de Maurice, déjà racontée, je n'en parlerai donc pas si ce n'est pour dire que voulant être dans la même classe que son frère, il passa de troisième à Melle, en rhétorique à Saint-Boniface, sautant la poésie, sans que cela présentât pour lui la moindre difficulté. Il déclara à cette époque qu'il se présenterait à l'Ecole Militaire aux armes spéciales et entrerait premier. Cela pourrait paraître bien présomptueux, mais comme Léon tint parole, on est forcé d'admirer la confiance bien placée qu'il avait en lui-même. Cette réponse fut faite quand notre oncle Woeste proposa de dire un mot au ministre de la guerre en faveur de Léon pour le cas où il ne serait pas classé en ordre utile à l'examen d'entrée. Quelques années plus tard le fils du ministre était classé 81e au concours et au lieu d'admettre 25 élèves comme prévu, 85 furent admis, ce qui bloqua l'avancement de plusieurs promotions. Beauté et intégrité de la politique ! Léon annonça aussi qu'il entrerait premier directement en seconde année de l'Ecole de Guerre et là il avait cependant un rude concurrent en De Guffroy qui était entré et sorti premier de l'Ecole Militaire, était entré premier en première année de l'Ecole de Guerre et se présentait en même temps que

problèmes qui se posaient. Maintenant on va chez n'importe quel bazar pour acheter interrupteurs, connexion, boutons de sonnette etc; je me rappelle encore très bien de sa satisfaction quand il eut l'idée et trouva le moyen de faire allumer et éteindre l'ampoule dans les W.C. par le mouvement de la porte.

Si je ne me trompe, après avoir été aux Télégraphistes de campagne, Léon fut attaché pendant un temps au régiment du Génie à Anvers. Il y habitait rue Haringrode. Là il inventa un appareil pour franchir les fortifications: c'était une espèce de planeur individuel. Les essais avaient donné satisfaction et le colonel convoqua tous les officiers pour une démonstration que Léon devait donner en franchissant le fossé du fort. Léon se lance et fait un plongeon magistral dans l'eau boueuse; il en sortit très penaud et il ne fut plus question de son appareil.

Notre tante Marie Woeste qui aimait bien tous ses neveux et nièces, se mit en tête de marier Léon et lui fit faire la connaissance de Mathilde Mesdach de ter Kiele. Ils se plurent et se marièrent à l'église de Saint-Jacques-sur-Coudenberg, le 30 avril 1895. Au lieu de descendre l'escalier vers la place Royale, les mariés et leur suite sortaient à cette époque par la sacristie, rue Borgendael; les Léon étaient dans leur coupé, attendant que le cortège se forme et profitaient de ce moment de liberté pour se bécoter comme de petits moineaux quand ils entendent de gros éclats de rire: c'étaient tous les marmitons de l'hôtel de Bella-Vue (actuellement ministère des Colonies) qui se gaussaient d'eux !

Léon, qui cherchait à se donner un air d'indifférent, était en réalité un émotif; le jour de son mariage, il était si troublé qu'il se trompa de chaussures et vint s'agenouiller au pied de l'autel avec des semelles percées presque jusqu'à la chaussette. Dans la voiture le conduisant à l'église, il dit à Maman: "Pour ne pas me laisser aller à l'émotion, je vais t'expliquer le principe de la télégraphie sans fil", et Maman dut subir cette théorie bien étrangère à ses préoccupations habituelles. A la naissance d'André, Léon s'évanouit et le médecin dut abandonner Mathilde pour s'occuper de lui ! J'ai encore un exemple de la sensibilité et de l'affection de Léon. Quand il apprit que je partais pour l'Afrique, il eut la bonté de faire le voyage du front au Havre pour me dire adieu et au moment où je m'embarquais il m'embrassa, ce que nous ne faisons jamais et avait les yeux remplis de larmes. Comme tant d'autres, il s'imaginait que j'y laisserais mes os.

En rentrant de voyage de noces, les Léon s'établirent dans une petite maison sise au coin de la place Stéphanie et de la rue du Prince Royal, mais, à l'annonce d'un quatrième enfant, ils trouvèrent cette maison trop petite et achetèrent un hôtel, 19, rue Tasson-Snel.

Comme mon oncle Charles, Léon était volontiers pince-sans-rire. C'est avec le plus grand sérieux qu'il soutenait les paradoxes les plus invraisemblables ou répondait en se moquant de son interlocuteur. Il annonce qu'il va donner une conférence sur les inondations de l'Yser et comme on lui demandait comment il allait introduire son sujet, Léon répond: "Je commencerai par: "Quoi qu'aquatique, mon sujet sera horriblement aride".

Les "Greindl sans détours" de Mimy s'applique tout à fait à son beau-père. Par Mathias, qui assistait à la scène, j'ai eu connaissance de l'épisode ci-après. Au cours de manoeuvres, tous les officiers d'un état-major déjeunaient avec leur général et celui-ci racontait des histoires de jupons assez scabreuses. Tout le monde riait seul Léon gardait son sérieux et le général de l'interpeller. "Qu'avez-vous Greindl à être si sérieux" ? - " Il y a que je n'aime pas ces histoires en général et, que quand elles sortent de la bouche d'un vieillard, elles me déçoivent".

Aux manoeuvres de 1910, le général Pioch était en train de perdre la bataille et devenait de plus en plus nerveux; il donnait des ordres qui n'étaient pas toujours judicieux. Il appelle Léon et le charge d'en transmettre un à une unité. Léon, qui trouvait la manoeuvre peu indiquée, ne se permet pas de discuter (avec Pioch c'eût été du reste parfaitement inutile) mais va de nouveau se placer avec les autres officiers à quelques pas derrière le général. Celui-ci s'en aperçoit et demande à Léon: "Qu'attendez-vous pour porter mon ordre" ? - "J'attends le contre-ordre, mon général, pour porter les deux à la fois".

Il avait ainsi son franc parler avec tout le monde, se sentait beaucoup plus intelligent que la majorité de ses semblables et ne se gênait pas pour le leur faire sentir. Cela créa certains jaloux, mais ils étaient quand même obligés de reconnaître la supériorité de Léon et surtout ses nombreuses qualités.

Léon savait secouer trop de sagesse et s'échapper de temps en temps dans le domaine de la fantaisie. Jeune homme, il n'aurait pas manqué le bal masqué à la Monnaie; il ne détestait pas comme Maurice de dîner en ville et pendant les cours à l'Ecole de Guerre, il lui arrivait d'étudier les pronostics des courses. Quand Léon et ses camarades étaient en voyage d'état-major, je recevais régulièrement des télégrammes me chargeant de porter pour eux à l'agence hippique. Mais il ne se laissait pas absorber par ces à-côtés et ne les considérait que comme un dérivatif. Il n'y a que le bridge qui l'ait accaparé à la fin de sa vie, sa partie de cartes au cercle était un besoin; sa vue baissait beaucoup, il ne pouvait pas lire toute la sainte journée et jouer aux cartes à la fin de l'après-midi était au fond la seule occupation à laquelle il pouvait se livrer.

Jusqu'à 70 ans Léon lisait sans lunettes mais se servait d'une loupe pour déchiffrer les textes en petits caractères. Je crois que cela a beaucoup contribué à lui abîmer les yeux. Il faut à un certain âge accepter que votre vue baisse, employer des verres grossissants appropriés et non une loupe. Finalement Léon dut bien recourir aux lumières d'un oculiste; il fut opéré, mais sa vue resta très mauvaise.

En 1921, il fut atteint de diabète et d'albumine. Jusqu'en 1937 il ne se soigna pas. Les symptômes s'aggravant Léon consentit enfin à se soigner: grâce à l'insuline et à un régime suivi plus ou moins régulièrement, il se maintint en assez bonne forme quand un matin une crise violente d'albumine lui causa un étourdissement; il fit une chute dans sa chambre à coucher, se démit l'épaule et fut couvert d'ecchymoses sur tout le côté gauche. Il dut s'aliter et, déclinant rapidement, il s'éteignit le 23 janvier 1944.

La fougue de la jeunesse passée, mon frère était devenu un chrétien modèle; c'est avec très grande sérénité qu'il vit la mort approcher et il l'accepta comme l'aboutissement tout naturel de la vie. Il fut exposé sur un lit de parade dressé dans le grand salon, derrière lui, un grand Christ sur le drapeau belge et aux pieds du Christ, un coussin garni de toutes ses décorations. Sauf à la porte d'entrée, il n'y avait aucun de ces ornements noirs à larmes d'argent d'aspect si macabre. Un service auquel assistait une très grande foule fut célébré à l'église de la Trinité, puis nous conduisîmes Léon à Evere où il repose dans la concession des Mesdach de ter Kiele.

Pendant les derniers mois de sa vie, entraîné par mon exemple, mon frère a écrit ses mémoires, je n'ai donc pas cru devoir faire des recherches pour fixer les dates avec précision, ni retracer toute son histoire. Je n'ai fait que brosser une vue d'ensemble. Il y aurait lieu de recourir à la rédaction de Léon si vous désirez avoir plus de précisions à son sujet.

Mathilde Mesdach de ter Kiele est née le 19 juin 1869. Elle est fille du Procureur Général de la Cour de Cassation et d'Esther Barbanson.

Comme je l'ai dit plus haut, notre tante Marie Woeste arrangea son mariage avec mon frère Léon.

Vive et saccadée dans ses mouvements, elle tricotait avec tant de fébrilité, dans sa jeunesse, que sa grand'mère lui reprochait de l'agiter. C'est elle-même qui me l'a raconté en faisant remarquer que les observations grand'maternelles ne l'avaient pas corrigée. Et ce n'est pas seulement dans ses gestes que Mathilde est vive, son esprit l'est tout autant. Dès qu'un problème se pose, même avant, car elle a prévu toutes

les éventualités, Mathilde a pris sa décision, établi des listes et foncé sur l'obstacle. Elle ne sera contente que quand la page sera tournée. Si elle peut prendre une décision si rapidement c'est que toute sa conduite est réglée par des principes et il y en a toujours un qui s'applique au problème présent. C'est vous dire que toute fantaisie est exclue de sa vie. Le 1er de l'an elle désire régler chacun de ses gestes jusqu'au 31 décembre, aussi est-elle bien désorientée pendant ce temps de guerre où personne ne sait de quoi demain sera fait.

Dans mon appartement de célibataire, je plaçais mon dictionnaire et mon atlas sous le fauteuil dans lequel je m'installais pour lire; il me suffisait ainsi d'étendre le bras pour me saisir de ces deux compagnons sans lesquels je trouve qu'on ne peut pas lire sérieusement. Un jour que Mathilde était venue me faire visite, nous voulions fixer un point de géographie et je vais prendre mon atlas sous le fauteuil que Mathilde occupait. Il est heureux qu'elle fût assise car elle serait certainement tombée à la renverse. Pour elle, un livre doit se trouver dans une bibliothèque fermée à clef et la clef dans un secrétaire. Pour moi: où il est pratique de l'avoir.

Un des principes de Mathilde est de chercher le geste à faire. Si un parent ou un ami est en difficulté, aussitôt Mathilde cherche et trouve le moyen de lui venir en aide, s'il a une joie, elle choisira la façon la plus adéquate de s'y associer. Au malade qui doit rester au lit, elle enverra un cadre à mettre dans le dos ou un coussin en caoutchouc; à l'ami qui s'installe, elle enverra le meuble qui manque. Ce principe elle le tient de sa mère. Quand nous nous sommes installés 43 chaus-sée de Vleurgat, Madame Mesdach a su que nous aurions un jardin d'hiver. Aussitôt elle nous a envoyé les meubles en rotin dont quelques vestiges ont résisté aux assauts de mes enfants et petits-enfants. Je n'ai pas oublié ce geste généreux et je pense toujours avec reconnaissance à cette bonne et aimable parente quand je me sers d'un de ces fauteuils. Les Barbanson sont parents de votre maman. Mathilde ne manque pas une occasion de faire plaisir à mes sœurs et à nous-mêmes et l'on voit que c'est une joie pour elle de rendre service.

Un autre principe, dont elle a dû aussi hériter car il n'est plus de notre époque, est de traiter son corps à la dure. Sommeil ou non, Mathilde se lèvera toujours à l'heure matinale fixée une fois pour toutes. Je ne la vois pas plus faire la grasse matinée que se vautrer dans un fauteuil. Au début de son mariage, Maman lui offre de s'asseoir dans un fauteuil et elle de répondre: "Merci, je préfère une chaise percée"; cérémonieuse et pleine de respect pour ses beaux-parents, que la langue lui ait fourché ainsi l'a rendue toute malheureuse.

Ce n'est pas chez elle que les médecins auront fait fortune; elle emploie quelques remèdes de famille et la maladie n'a qu'à céder. Je dois dire que cela semble lui avoir bien réussi. Ce n'est que quand Léon a souffert du diabète que la faculté a été appelée à donner son avis et à prescrire un régime. Mathilde essayait de le faire suivre par Léon mais ce n'était pas commode car lui aussi avait pour principe de traiter les maladies par le mépris.

Mathilde a fait son éducation au Sacré-Coeur et continua à se perfectionner ensuite. C'est à une maîtresse intelligente, Madame Thierriert de Charleville qu'elle doit son amour pour la botanique: elle nomme la moindre fleur par son nom scientifique, donne sa famille, sa classe, sa zone de dispersion. Son amour pour les fleurs l'amène à les cultiver dans son style. Tandis qu'à notre époque la majorité ne se donne plus la peine de soigner même une lettre de félicitations ou de condoléances, Mathilde au contraire parseme de fleurs de rhétorique la moindre de ses épîtres. Celles qu'elle écrit en voyage sont toujours remplies de descriptions de paysage qui sont de vrais modèles.

Les Mesdach sont magistrats de père en fils depuis des temps immémoriaux, le premier connu était secrétaire de Louis de Maelé. Issue de cette noblesse de robe, Mathilde en a naturellement hérité un esprit protocolaire et méthodique. Je crois qu'au début de son mariage, elle a dû être souvent fort étonnée, si pas choquée, par la façon d'être "sans détours" des Greindl, leurs mentalités formées par le cosmopolitisme et les habitudes un peu bohèmes de certains d'entre eux. Cinquante ans de mariage ou à peu près, ne lui ont pas appris que l'on peut s'amuser à soutenir un paradoxe et cependant Léon ne manquait pas de le faire à toute occasion, surtout quand son interlocuteur le croyait de bonne foi. Malgré cette divergence de mentalité, Mathilde est pour nous une belle-sœur très chère, qui nous aime tous et que tous aiment de tout coeur.

Pour terminer le portrait de Mathilde je dois ajouter sa grande admiration pour Léon et la grande affection qu'elle avait pour lui. Quoique très sûre d'elle-même, quand Léon avait parlé, Mathilde n'aurait pas songé à défendre sa propre façon de voir et se rangeait immédiatement et de toute sa force à l'opinion de son mari.

Emilie, Augustine, Aline, Julie, Vincent-de-Paul Baronne Greindl est née à Péra le 23 mars 1869.

La mission de Papa à Constantinople prit fin le 31 mai 1869. Emilie était donc toute petite quand elle entreprit son premier voyage. C'est par mer, en visitant Corfou et Venise, que mes parents sont rentrés des Balkans et Emilie souffrit

tant du mal de mer qu'elle faillit en trépasser. Quel voyage pour Maman avec quatre enfants dont l'aîné venait d'avoir quatre ans !

De sa première enfance je sais peu de chose à part qu'elle avait une adoration pour... son pot de chambre. Elle le transportait partout en le serrant sur son coeur. Quand elle put s'en séparer elle fut envoyée au Sacré-Coeur. C'est là qu'elle dit un jour à sa maîtresse de classe; "Ma mère je n'ai pas pu faire mon devoir d'anglais parce que Papa dinait en ville". Petite fille très en ordre, avec un peigne circulaire qui lui tirait les cheveux en arrière, quand on lui demandait son nom elle répondait: "Emilie trotte quatre ans". Les 4 ans passèrent mais le "trotte" resta. C'est toujours d'un pas menu et pressé qu'elle se déplaçait de chambre en chambre, marmottant entre ses dents: "je vais faire ceci puis cela, ce sera mieux ainsi; mais cependant.... et je n'ai pas le temps".

Maurice et Léon la taquinaient d'autant plus qu'Emilie prenait mal la plaisanterie. Ils retirèrent sa chaise au moment où elle allait s'asseoir et furieuse elle leur dit que c'est très dangereux, que l'on peut ainsi se casser l'épine dorsale. Mes frères transformèrent cela en: "c'est très dangereux parce que, s'il y avait sur le sol un canif ouvert avec la pointe en l'air et si j'étais tombée avec la tempe sur la pointe, j'aurais pu me tuer". Jusqu'à la fin de sa vie les allusions au canif revenaient sur le tapis quand Emilie prévoyait des suites fâcheuses. Elle a toujours conservé l'habitude de prévoir les conséquences de toutes choses, voyant le pour et le contre, ce qui faisait dire à Papa: "Quel bonheur ! Quel dommage" ! ou bien l'appeler "Kluge Else".

Après qu'Emilie fut sortie de pension, elle vécut avec mes parents, son habitat habituel se confond avec le leur jusqu'à la mort de Maman. Deux séjours en Finlande chez tante Aurore, deux voyages en Italie et quelques villégiatures chez des amis sont, je crois, les seules exceptions. Parmi ces villégiatures il y eut les fréquents séjours chez les Solms dans le beau château de Braunfels. C'est là que mes soeurs connurent Cécile d'Orval qui ne voulait pas se marier trouvant qu'il eût été triste de quitter un nom sonnant si bien. A Braunfels, il y avait un alignement de cellules où l'on se rend seul et, s'enfermant dans l'une, Cécile d'Orval voit entrer dans la voisine, un petit garçon du nom d'Heinrich. Après un moment Cécile d'Orval lui crie: "Heinrich soll ich dir die Hosen zumachen" ? Pas de réponse. "Heinrich, soll ich dir die Hosen zumachen" ? Toujours pas de réponse. En même temps qu'elle sort de sa cellule surgit de l'autre le prince Heinrich de Reuss qui avait succédé au petit garçon de même prénom. Cécile d'Orval est aussi l'héroïne d'une aventure assez drôle. Elle voyageait

dans le même compartiment qu'une vieille dame qui descend à une station en laissant tout son bagage dans le filet. Le train se remet en route et voyant que la dame n'est pas revenue, Cécile d'Orval lance sur le quai valises, couvertures et manteau. Une heure plus tard, le train s'arrête de nouveau et la vieille dame vient tranquillement reprendre sa place, très étonnée de ne plus trouver ses objets. Croyant que le train était parti sans vous, j'ai tout lancé par la fenêtre sur le quai de la gare précédente pour vous rendre service ! Les couloirs et soufflets n'existaient pas encore et la vieille voyageuse avait simplement été au wagon-restaurant entre deux stations. L'histoire ne dit pas si Cécile d'Orval a été remerciée pour le service qu'elle avait rendu si intempestivement.

Comme Maman était très prise par sa correspondance et les nombreuses visites auxquelles elle était astreinte comme femme de ministre, Emilie s'occupait de la tenue de la maison et le faisait avec un soin particulier. Pour ne pas servir deux fois le même plat à un invité, même à plusieurs années d'intervalle, elle tenait note du menu journalier et des convives. Ce simple détail montre avec quel souci elle dirigeait tout ce qui concernait la table. En sa qualité de fourrier, Emilie se donnait une peine folle pour ravitailler le ménage pendant la guerre 14-18. Elle voit une annonce de riz Lacroix à vendre et s'y précipite. "Combien en voulez-vous Mademoiselle" ? "Autant de kilos que vous pouvez m'en céder". Tête du vendeur. Emilie ignorait que le riz Lacroix est une marque de papier à cigarettes.

Elle remplaça aussi Maman auprès de Marie-Henriette et moi pour tâcher de nous inculquer des notions d'histoire et là je dois dire, quant à moi du moins, qu'elle eut beaucoup moins de succès. Je trouvais son énumération de faits et de dates très peu attrayant, n'écoutais la leçon que d'une oreille et ne l'étudiais jamais. Elle me demande ce qui s'est passé en 1453. Comme je n'en savais rien, je cherche à me tirer d'affaire par une plaisanterie et réponds: "Je sais très bien c'était la terreur de l'an mil". Je crois que c'est après cette stupidité qu'Emilie a renoncé à ses leçons. C'est l'abbé Faber qui nous prépara à notre première communion, mais c'est Emilie qui nous chauffait à domicile. Elle le fit avec plus de succès et un dévouement extrême.

Se dévouer était son sport favori. Dès que l'un de nous était malade c'était toujours Emilie qui se chargeait de le soigner. Quand votre maman et moi avons été à Berlin avec Françoise, toute petite, Emilie ne nous a-t-elle pas cédé sa chère chambre et par-dessus le marché prit Françoise dans celle où elle avait émigré ? Elle gâtait même Françoise en la prenant dans son lit. Un secrétaire de la légation de Roumanie

s'appelait M. Philodor; on en parle devant Françoise et celle-ci d'intervenir pour dire: "Philodor à lit Mili". Quelques jours plus tard Conny découvrit chez un bouquiniste un roman intitulé les joyeuses nuits de Philodor et l'offrit à sa belle-soeur.

Ce n'est pas seulement aux siens qu'Emilie se dévouait. Présidente de la Miséricorde de Forest, elle prenait son rôle très à coeur et dirigeait cette oeuvre avec tact, énergie et compétence malgré les entraves qu'y mettait l'esprit borné du curé.

Quand mes parents fêtèrent leurs 50 ans de mariage, Emilie organisa, en surprise pour eux, une fête très réussie comportant même une revue de la vie des parents jouée par tous les petits-enfants; deux photographies en rappellent le souvenir. Elle a consigné l'histoire de cette fête; le manuscrit est à Forest et quand les circonstances le permettront, je le copierai et l'annexerai à l'histoire de la famille.

Emilie était donc la cheville ouvrière de la maison jusqu'au jour (1er janvier 1926) où elle fut atteinte d'une sorte. A partir de ce moment, elle passa brusquement de la jeunesse à la très vieille demoiselle qui songe tout le temps à son régime. C'était une pomme à telle heure, une tisane un quart d'heure plus tard, puis le petit déjeuner au lit et ainsi toute la journée. Sa température jouait aussi un rôle très important dans sa vie, je crois qu'elle ne passait pas un jour sans la prendre et, quand elle était malade, vivait avec le thermomètre sous le bras. Elle fut aussi atteinte du glaucome et sa vue baissa de plus en plus; pendant les dernières années de sa vie, elle ne pouvait même plus crocheter et, pour ne pas rester inactive, demandait à ses amies de lui donner leurs écheveaux à bobiner.

Malgré sa mauvaise vue, Emilie, pour ne pas être à charge aux autres continuait à sortir seule; cette abnégation lui fut fatale. Le 4 juillet 1942, en se rendant à la messe, elle traversa l'avenue Louise à hauteur de la rue de la Bonté, ne vit pas un tram qui arrivait du Bois et fut renversée. Malgré des fractures du crâne, d'un bras et de plusieurs côtes, Emilie entrée immédiatement dans le coma, survécut trois heures à son accident et mes soeurs Marie et Marie-Henriette purent assister à ses derniers moments à l'hôpital St-Pierre. L'extreme-onction lui avait déjà été administrée. Son corps fut déposé à la morgue, les absentes furent dites à la chapelle de l'hôpital et ensuite nous conduisîmes ma chère soeur à Èvere où elle repose dans le caveau de la famille. A l'hôpital et à la morgue tout se passa avec beaucoup de dignité; on ne peut que féliciter le personnel. Quelques jours plus tard, un service funèbre fut célébré à l'église St-Augustin, à Forest. Emilie

avait formulé le désir qu'il ne soit pas envoyé de billets de faire-part ni mis d'annonce nécrologique dans les journaux disant que les amis apprendraient son décès et qu'elle ne désirait pas déranger les indifférents. Malgré cette discrétion l'assistance était assez nombreuse. Considérant que la mort est l'entrée dans la gloire, Emilie avait demandé qu'à son service on jouât l'alleluia de Mozart; ce désir a été observé naturellement.

Emilie n'a donc pas été atteinte de la cécité complète qui la menaçait à brève échéance, n'a pas souffert de la déchéance physique qui l'aurait rendue dépendante d'autrui, n'a pas eu à subir les souffrances de la dernière maladie et de l'agonie. Comme c'était une sainte âme, Dieu lui aura accordé tout de suite la récompense de sa vie de dévouement, de charité et de piété. La piété d'Emilie était grande sans aucune espèce de bigoterie. Ces paroles qu'elle prononça peu de temps avant sa mort "Je suis heureuse car depuis que Dieu me prive de la vue, Il me donne une lumière intérieure plus intense" définissent très bien son état d'âme.

Coeur généreux, Emilie était portée à ne voir que les qualités du prochain et par conséquent à l'aimer; elle eut beaucoup d'amies et spécialement Madame Marcelle Dumaine qui fut fidèle pendant de bien nombreuses années. Après avoir été très éprouvée, Mme Dumaine chercha sa consolation dans une piété excessive, les humains ne comptaient plus. Sophie Mannerheim, la soeur du Maréchal, fut aussi une de ses très grandes amies, grande aussi bien par la taille que par l'amitié. C'est en Finlande qu'elles se sont connues et, à son retour, Emilie ne parlait que de l'oncle Théodore Wallen, qui est si ennuyeux, et de Sophie. Maurice lui demandait quelle Sophie ? et Emilie lui expliquait nos liens de parenté. Maurice par taquinerie, reposait la même question chaque fois qu'Emilie parlait de Sophie et, avec patience, notre bonne soeur recommençait son explication. Cela prit au moins une dizaine de fois avant qu'Emilie ne s'aperçût que Maurice la faisait "grimper à l'arbre". Depuis lors pour désigner Sophie Mannerheim, nous disions toujours: quelle Sophie; c'était devenu son nom de famille. Fritzi Geyer, dont j'ai déjà parlé, les baronnes Goethals et Thénard viennent ensuite en tête de la longue liste de ses meilleures amies. En ces dernières années, la comtesse Nanette de Baillet-Latour et la baronne Emilie de Beeckman étaient les meilleures amies des "tantes".

Marthe van der Elst parlait si souvent des "Tantes" que petit à petit toute la société désignait mes trois soeurs par le simple nom "Les Tantes". Je vais faire visite aux tantes; demain les tantes déjeunent chez moi.

Tout en faisant respecter les distances, le bon coeur d'Emilie la portait à prendre très rapidement ses serviteurs

en amitié. Elle leur prêtait toutes les qualités d'honnêteté, d'attachement, de dévouement jusqu'au jour où elle s'apercevait que ce sont là des qualités bien rares et qu'en réalité elle avait affaire à une gredine quelconque. Elle eut comme cela une désillusion avec la bonne à tout faire Marie Gransac qui les servait à Hyères, mais à cause de l'amusement qu'elle nous a procuré, celle-là doit être absoute. Emilie lui dit qu'il ne faut pas frapper pour entrer au salon et elle de répondre avec son "assent" de Marseille: "Je le sais bien, mais je ne savais pas que Mademoiselle le savait". "La rue qui grimpe au cimetière est si raide qu'on l'appelle la rue Rompe-cul". "D'ici à l'église il n'y a qu'un bon coup de pied". Tous les jours avec la bouillabaisse elle servait une histoire dans ce genre-là qui nous mettait de bonne humeur pour la journée entière. Ces gens du Midi ont bien des défauts mais sont trop amusants. Mes soeurs ont entendu le dialogue suivant entre une bonne femme et le pharmacien Marius Escartefigue: "Mon petit garçon fait des boules toutes noires, toutes dures, toutes rondes, que me conseillez-vous, monsieur l'apothicaire" ? - "Té ! Qu'il joue aux billes" !

Après la mort de nos parents et jusqu'en 1933, mes soeurs passèrent tous les hivers dans le Midi:

1922-1923	au Beau Séjour à Hyères et à Vances;
1923-1924	chez Aline en Portugal;
1924-1925	elles restèrent à Forest;
1925-1926	à l'hôtel Continental à Hyères;
1926-1927	au Pavillon Aimée à Hyères;
1927-1928	au Val Fleuri à Hyères;
1928-1929	ibidem;
1929-1930	à Rosemont à Hyères;
1930-1931	ibidem;
1931-1932	ibidem et l'été à Clans;
1932-1933	au boulevard de l'Orient à Hyères.

Clans est un village perdu dans les montagnes où mes soeurs étaient très heureuses. Elles y entendaient nommer quantité d'objets par des mots à consonnance portugaise, ainsi une chaise se dit là cadere (cadeira) une table mesa etc. Cela les intriguait beaucoup et elles apprirent qu'une garnison portugaise avait séjourné jadis dans le village.

Nos soeurs nous invitèrent deux fois à Rosemont; votre maman et moi y fûmes seuls, en mars 1931, et avec Albert et Gérard, en décembre de la même année. Ces séjours nous ont laissé un souvenir des plus agréables et nous ont fait grand bien. C'est en nous rendant à Hyères que nous avons passé une nuit à Marseille, il y faisait un froid extraordinaire pour l'endroit. Au matin l'hôtelier me dit: "Quel froid, Monsieur, voyez il gèle que tout le port est pris". En réalité sur les mares d'eau entre les pavés il y avait une toute légère pelli-

cule de glace. C'est ce même jour que des dames de Hyères s'excusèrent de ne pas avoir pu se rendre à l'invitation de mes sœurs parce qu'elles avaient été "bloquées par la neige". Il y en avait à peine deux centimètres !

Mes sœurs firent là-bas beaucoup de connaissances et restèrent en relations avec certaines d'entre elles. Mme Bovis, le ménage Desvaux, Mme Lacroix-Laval, Mme de Perceval et sa charmante fille Colette. La comtesse de Lacroix-Laval, née Noailles était une vieille originale, amusante pendant une heure mais fatigante à la longue. On ne pouvait pas sortir sans la rencontrer, elle bavardait pendant tout un moment puis, brusquement, au milieu d'une phrase tournait les talons et s'en allait sans même faire un signe d'adieu. C'est en allant à Hyères que nous avons visité Avignon avec nos fils Albert et Gérard et au retour je les ai trimbalés dans Paris pour leur donner une idée d'ensemble de la ville.

Après la mort de mes parents, leur maison, à Forest, resta le centre de la famille et Emilie, l'aînée des sœurs habitant la Belgique, aimait à en tenir le rôle. C'est avec minutie qu'elle préparait ou faisait préparer le goûter le meilleur possible (quelle peine se donnaient mes trois sœurs !) puis elle revêtait sa robe de valeurs, mettait ses dentelles, sa broche finlandaise en filigrane d'or et son pendentif en lapis-lazuli et accueillait chacun de la façon la plus cordiale. Nous pouvions vraiment constater que nous recevoir lui faisait plaisir, ce qui doublait le nôtre.

Emilie avait du reste l'esprit de famille très développé. L'hiver 1941-1942 fut spécialement froid et mes sœurs à court de charbon, grêlotaient dans leur appartement 19, rue de Livourne. Nous les avons invitées à venir se réchauffer à Zellick, où la tempête de septembre, nous avait fourni une quantité de bois très appréciable. Malgré l'inconfort d'un campement provisoire, malgré l'ennui d'être hors de chez soi, Emilie était satisfaite parce qu'elle était dans le milieu familial, entourée de ses arrière-neveux Ève aux petits soins pour elles. Pendant le séjour trop court que mes sœurs firent chez nous, Emilie m'a donné beaucoup de renseignements pour écrire l'histoire de la famille et elle avait plaisir à se remémorer tous ces vieux souvenirs. J'ai été bien heureux de pouvoir la réchauffer physiquement et moralement. Cette dernière visite de notre bonne sœur nous laisse à tous un ultime souvenir dont les notes dominantes sont le calme et la sérénité.

Emilie tenait de Papa un jugement très sûr et un grand désir de s'instruire. Les innombrables livres qu'elle avait lus auraient fait d'elle une vraie encyclopédie si sa mémoire avait été plus fidèle. Elle était apirituelle, s'en rendait compte et n'en était pas fâchée.

Il m'est souvent arrivé de songer à sa philosophie ironique pour me guider. Elle disait: "Si vous hésitez entre deux solutions pour connaître votre devoir, voyez celle qui est la moins agréable et c'est celle-là qui est votre devoir car sinon vous n'hésiteriez pas". Ou encore: "Toute bonne action porte en elle sa juste punition, mais faites cependant la bonne action".

Il me reste à la dépeindre physiquement et ce n'est pas le plus agréable de ma tâche, car ma chère soeur, qui avait le type Poullé, était carrément laide. Petite de taille, elle n'avait pas ces jolies proportions qui font comparer à une poupée la femme petite mais bien faite. L'ovale de la figure n'avait pas une jolie ligne, les yeux assez gros étaient sans éclat et les dents de belle qualité n'étaient pas plantées régulièrement. Le nez enfin était beaucoup trop gros. La chevelure blond foncé était très abondante et c'est à peine si quelques cheveux blancs apparurent sur les tempes aux dernières années de sa vie. Les photographies que vous trouverez de ma chère soeur vous feront croire que mon portrait est flatté; non, il est exact mais Emilie était très peu photogénique aussi ses portraits sont-ils atroces. Ma soeur Marie est aussi peu photogénique qu'Emilie. En Afrique, j'ai reçu un groupe d'elle avec votre Maman et Marie qui a de jolis traits, y était si laide qu'à un camarade j'ai dit ne pas connaître cette dame et c'était vrai, car je ne connais pas une Marie laide qui soit ma soeur.

5° René, Pierre, Jules, Léonard, Maurice, Vincent de Paul baron Greindl est né à Munich, le 28 août 1870 et y décéda le 30 octobre 1870.

Il était donc tout petit, mes parents furent cependant très affectés de sa perte et parlaient souvent du chagrin qu'ils en avaient. René est mort je crois de convulsions. Je ne sais s'ils avaient fait revenir son petit corps en terre belge avant que les Greindl aient une concession à Boitsfort et je pense plutôt que c'est en 1887, à l'époque où ce caveau a été construit, que mes parents l'y firent inhumér.

6° Marie, Emma, Aline, Eléonore, Vincent de Paul Baronne Greindl est née à Paris, 59, avenue Joséphine, le 10 décembre 1873.

Ce qu'elle écrit est toujours si bien tourné, le moindre de ses billets a toujours quelque chose de si original que j'aurais voulu lui laisser la plume pour vous donner un aperçu d'elle-même. Mais qu'aurait-elle fait? Avec sa modestie habituelle, elle vous aurait fourni une caricature. J'ai donc préféré l'interviewer. Le résultat n'a pas été meilleur: tout ce que j'ai obtenu a été: "J'étais une méchante petite fille et

suis restée une méchante jeune fille, ce n'est qu'après une grande désillusion, que je me suis amendée", quelques précisions de dates et ce fut tout. Je me vois donc obligé d'écrire son histoire, mais je la lui ferai certifier exacte par signature authentique.

Il est vrai que Marie n'avait pas un caractère très facile; étant une très jolie petite fille, de 4 ans $\frac{3}{4}$ plus jeune que le groupe des quatre aînés, il est fort probable qu'elle a été gâtée tant par nos parents que par ses frères et sœurs et le résultat a été que, par plaisanterie, oncle Pedro l'appelait figure d'ange caractère de diable. Elle était une isolée au milieu d'une famille nombreuse, 4 ans $\frac{3}{4}$ de moins qu'Emilie et 4 ans $\frac{1}{2}$ de plus que moi; à 9 ans, une pareille différence est fort sensible. Mes parents pensèrent qu'il serait bon pour elle de vivre au milieu d'enfants de son âge et que d'autre part elle cesserait d'être gâtée au Sacré-Coeur. Ils l'y firent entrer, comme interne dans la maison de Jette, à 9 ans en 1883. Là Marie eut la malchance de tomber sur une maîtresse de classe qui ne la comprit pas du tout et interprétait de travers ses meilleures intentions. Cette Mère de Viron l'appelait toujours "Pot de vinaigre". Est-ce avec du vinaigre qu'on attrape les mouches? Le résultat fut que finalement à un "pot de vinaigre", Marie riposta par un "sale cochonne" accompagné d'un coup de pied! Que je comprends que le vase ait débordé, moi qui, chez les Jésuites ai eu aussi des professeurs pas plus psychologues que des charretiers!

En 1884, Marie vint à Lisbonne pour les grandes vacances, puis retourna à Jette, jusqu'aux vacances de Pâques, en 1887. Pendant celles-ci qu'elle passait chez nos oncle Charles et tante Florence, Marie contracta la scarlatine. Elle avait tenu la chose cachée le plus longtemps possible, acceptant avec plaisir les glaces et autres friandises que tante Florence lui offrait; le résultat a été déplorable. Dès qu'elle put voyager, c'était en juillet 1887, elle partit rejoindre ses parents en Portugal. Elle eut de l'asthme et une paralysie des jambes. Pour que le médecin puisse la soigner plus facilement, Marie séjourna d'abord chez nos tantes Mathilde et Lili, à Lisbonne, puis à Luz. Le soir, Marie ne trouvait pas le sommeil et Papa l'hypnotisait; il suffisait même parfois qu'elle regardât le boîtier de sa montre en or: cela l'éblouissait et elle s'assoupissait. Quand Papa jugea que Marie était assez bien, il décida de tenter de la guérir par l'hypnotisme. J'avais entendu Papa parler à Maman des dispositions qu'il comptait prendre et je me suis caché au salon où la séance devait avoir lieu. Marie fut installée dans un fauteuil, Papa l'hypnotisa, lui ordonna de dormir cinq minutes, de se lever ensuite et de téléphoner à ses tantes qu'elle était guérie. Au bout des cinq minutes, elle se réveilla et,

soutenue par mes parents, s'en fut téléphoner dans la chambre à côté. La maladie était vaincue et Marie reprit bientôt sa vie normale. Cette guérison par des moyens autres que bouteilles et pilules, parut suspecte aux idées bornées des bonnes Petites Soeurs des pauvres qui virent là de la sorcellerie. Au moyen-âge, elles auraient fait brûler Papa en Place de Grève.

C'est à cette époque que Marie et moi avions un grand secret sous la forme d'une tirelire; nous comptions acheter un âne quand elle serait remplie. De temps en temps, Marie parvenait à y glisser un testao et moi quelques reis. Innocents que nous étions ! Quand quittant le Portugal, nous avons partagé la tirelire, elle ne contenait pas même de quoi payer une promenade à âne.

Quand Marie arriva à Berlin elle avait 14 1/2 ans et continua son instruction sous la direction de gouvernantes. L'après-midi, Marie-Henriette et elle se promenaient avec miss Barraud, une anglaise qui, en arrivant pour chercher mes soeurs, disait invariablement: "Where shall we go" ? Je l'avais appelée pour cela "huit échelles deux gosses", trouvant que la sonorité de ces deux phrases était la même.

A son entrée dans le monde, Marie fit sensation et, en 1892, une troupe compacte d'admirateurs voltigeait autour d'elle. Sa main lui fut demandée par un jeune homme de haute naissance, d'esprit cultivé et qui lui plaisait; il était protestant et son fils aîné au moins aurait dû être élevé dans cette confession à cause du majorat. Pour cette raison Marie le refusa et il chercha à se consoler en faisant le tour du monde. Il fit la relation de ce voyage dans un livre intitulé: "Sportliche und nicht sportliche Welt". Un diplomate italien lui fit aussi une cour assidue, mais diverses raisons ont fait retarder la demande officielle et finalement Marie la pria de se retirer. Marie a dû certainement être l'objet de beaucoup d'autres demandes en mariage, mais puisqu'elles n'ont pas été agréées, elles ne présentent pas d'intérêt.

En 1911, la Comtesse de Flandre offrit à Marie de devenir une de ses dames d'honneur, poste qu'elle occupa jusqu'à la mort de la Princesse, le 26 novembre 1912. En cette qualité elle fit avec la Princesse un voyage des plus agréables en Suisse. Quoique les fonctions de dame d'honneur fussent très absorbantes, la Princesse était si bonne et de rapports si agréables que Marie fut parfaitement heureuse auprès d'elle. Après son décès, Marie devint dame honoraire de S.M. la Reine Elisabeth. Je crois que cette position consiste uniquement à assister à des cérémonies funèbres pour les membres de la

famille royale, quand le grand-maréchal n'oublie pas de vous convoquer, ce qui arrivait souvent avant que le Comte Louis Cornet occupe cette charge.

Comme Marie vécut avec mes parents, avec Emilie et Marie-Henriette ensuite, ses déplacements coïncidèrent à peu près avec les leurs que j'ai déjà racontés, je n'y reviendrai donc plus. Avec mes soeurs, elle était chez la baronne Goethals, à Schoenfels. La femme de chambre fait son bagage alors qu'elle était encore au lit, l'expédie à la gare et le fait enregistrer; Marie se lève et cherche partout la jupe qu'elle doit mettre. Plus de jupe, elle est dans le bagage parti et Marie n'eut que la ressource d'en emprunter une à cette femme de chambre trop zélée. Mais emprunter signifie rendre. Marie se fit donc accompagner par la femme de chambre et changea de jupe en pleine gare de Luxembourg, au grand ahurissement des voyageurs présents.

Il lui arriva aussi de faire un voyage original. Elle accompagne Riri Boissieux qui se rend à Assise pour y voir sa soeur, Pauline d'Ursel, religieuse dans un couvent de missionnaires franciscaines de Marie. La soeur tourière leur dit qu'elle vient d'être déplacée et se trouve à Rome. Tandis que Riri Boissieux se désespérait, Marie trouve tout de suite la solution originale et agréable; elle avise un cocher de fiacre et lui donne l'ordre de la conduire à Rome. Hue ! cocotte ! C'est en cet équipage que ces deux dames franchirent les 120 km qui séparent les deux villes à vol d'oiseau, mais elles en firent beaucoup plus car elles profitèrent de ce voyage pour faire les pèlerinages de Saint-François. Elles revinrent de Rome à Assise toujours dans le même fiacre.

En janvier 1918, Marie fut opérée de l'appendicite et alla se refaire chez cette bonne et charitable amie de Maman, Madame Roth. Après une pleurésie elle fut aussi deux fois en Suisse, dont une fois à Kastanienbaum en 1922. Le docteur Schwyzer la soignait; depuis lors elle est restée en grande amitié avec Madame Schwyzer.

Le mot amitié m'amène à parler des amies de Marie. Si je voulais citer celles qui aiment Marie ce serait très facile, il me suffirait de dire en un mot toutes celles qui l'ont connue, mais même pour les amitiés réciproques il faut me borner à dire qu'elle partageait l'amitié d'à peu près toutes les amies d'Emilie et en eut beaucoup d'autres plus intimement liées avec elle qu'avec Emilie. Encore parmi celles-ci, il faut que je choisisse les plus saillantes. D'abord Carmen Valera, la fille de l'ancien ministre d'Espagne à Lisbonne, dont j'ai parlé dans l'histoire de la famille; peu de temps avant sa mort, elle est encore venue faire visite à mes soeurs à Forest; je dois avouer que je n'aurais pas

reconnu en cette vieille femme, la jeune fille que je n'avais plus revue depuis Lisbonne. Jeanne Ghika, la nièce du ministre de Roumanie à Berlin qui était orpheline et élevée par ses oncle et tante. C'était une jeune fille très charmante qui cherchait en ma soeur un soutien dans toutes ses difficultés spirituelles. Elle épousa M. Diamandi puis divorça. En secondes noces, elle épousa M. Palady. Sa mentalité devenant très différente de celle de Marie et comme il n'y avait rien à faire pour la redresser par correspondance, les relations avec elle devinrent de plus en plus rares. Mercedes Mendez de Vigo fut aussi grande amie à Berlin. Marie lui écrivit souvent après son départ, mais Mercedes était trop paresseuse pour répondre aussi ce soliloque cessa-t-il. Ces derniers temps les grandes amies étaient Berthe van der Bruggen, Jeanne Peltzer et Nanette de Baillet.

Au fond cette énumération de personnes que vous ne connaissez pas et ne connaîtrez jamais, doit vous ennuyer, je passe donc. Cependant avant de clore ce chapitre je voudrais poser une question à Marie elle-même. Comment peut-il se faire qu'une jeune fille au mauvais caractère attire l'amitié de tous ceux ou celles qui la connaissent ? Dans l'interview qu'elle m'a accordé ne s'est-elle pas, par modestie, accusée d'un mauvais caractère qui n'existe que dans son imagination ? Quand Marie s'est accusée ainsi, j'ai été très étonné car je croyais connaître ma soeur et je ne m'étais jamais aperçu de cette fâcheuse disposition d'esprit. Après ce que vous venez de lire, à qui accordez-vous croyance, à Marie ou à moi ? Je ne doute pas de votre réponse.

Vous pouvez regarder les photographies de Marie fillette, elles sont charmantes; il y a en a même une très bonne faite par Camacho à Lisbonne où nous formons groupe, mais ne regardez pas les photographies faites dans la suite; après sa prime jeunesse, Marie est devenue extrêmement a-photogénique. Voyez plutôt le tableau de Mlle Stauffregen où Marie porte un énorme chapeau, ce portrait-là est très ressemblant et nullement flatté.

Ajoutons encore deux mots avant de tourner la page. Marie est et a toujours été très raffinée, sans être coquette, elle tiendra à ce que la blouse très simple qu'elle portera soit achevée par le ruban qui lui donnera son chic. Elle préférera se passer de fleurs à les voir dans un vase ébréché etc. aussi tous les ouvrages qu'elle fait sont toujours finis au bouton.

Enfin il faut que je signale sa phobie des manies des vieilles filles. Quoiqu'aimant bien les animaux, pour rien au monde elle n'aurait un chat, un perroquet ou même un canari; elle n'a même pas voulu s'acheter un chapeau vert qui lui plaisait cependant beaucoup. Et cependant il eut été assez

naturel qu'elle contractât des manies en étant couvée comme elle l'a été par Emilie d'abord, par Marie-Henriette ensuite depuis qu'elle avait eu une bronchite en hiver à San Remo. La bronchite est oubliée depuis des années mais le dortoirment continue.

Nihil obstat.

J'ai voulu que Marie mette sa signature sous ce "Nihil obstat" mais elle s'y est refusée (toujours cette sacrée modestie), mais moi je jure d'avoir dit la vérité, toute la vérité. Ainsi soit-il.

7° Paul, Jules, Léonard, Maurice, Vincent de Paul Baron Greindl est né 7, rue du Luxembourg, à Bruxelles, le 10 juin 1878. Le 30 avril 1903, il épousa à Bruxelles:

Isabelle, Alexandrine, Eugénie, Josephine de Burlet, née à Nivelles le 14 mars 1881.

Ils eurent six enfants.

Comme il est laid de parler de soi, passons au numéro suivant.

8° Marie-Henriette, Julie, Aline, Catherine, Vincent de Paul Baronne Greindl, est née rue Caroly à Ixelles le 25 novembre 1879.

Papa était au Mexique et Maman, en fâcheuse santé, attendait un bébé. La reine Marie-Henriette avait pitié d'elle, faisait continuellement prendre des nouvelles de sa santé par la comtesse de Grunne et s'offrit même à être marraine de l'enfant à naître. C'est ainsi que j'ai deux soeurs portant le prénom de Marie et... que Marie-Henriette eut un superbe service à thé en argent. En revanche l'oncle Gustave, son parrain, sous prétexte de ne pas offrir la même chose que la Reine, attendit que le baptême soit passé pour donner le sien, en reparla chaque fois qu'il voyait Marie-Henriette et resta toujours fidèle au principe: "Ne faites pas aujourd'hui ce que vous pouvez faire demain". Il lui a cependant donné quelque chose à la réception du sacrement: une série de prénoms différents de ceux inscrits à l'état civil qui eux sont reproduits ci-dessus. Marie-Henriette est cependant le premier des deux séries.

Papa classait ses enfants en trois sections; les grands, les moyens, les tout petits et moi j'étais chef de la section des tout petits. Dans ma section je n'avais qu'un membre, Marie-Henriette jusqu'au jour où votre Maman vint s'y adjoindre. Tandis que ce n'est que par ouï-dire que j'ai pu connaître l'en-

fance des membres des deux autres sections, c'est comme compagnon inséparable de ma plus jeune soeur que j'ai assisté à son évolution.

Je vois encore d'ici Marie-Henriette dans son petit lit, avec une énorme cloche dans le dos. Elle avait eu une pneumonie et un sinapisme ou un rigole avait produit cette grosse poche d'eau. C'est mon souvenir le plus lointain de Mariette, comme on l'appelait à cette époque-là. Enfant dont l'intelligence se développait normalement, elle fut très retardée par cette maladie; "Mbubu" était devenu le seul mot de son répertoire. Un peu plus tard elle trottait partout en chantant une chanson dont elle avait composé l'air et les paroles: "Migne-rote que vile que pote que migne que pote que pigne louf". Une autre chanson de sa composition commençait par "Biberlouché". Comment avec de telles dispositions n'a-t-elle pas été la promotrice d'un Volapuk ou Espéranto? Biberlouché devint son surnom qui se transforma en Biber et parfois Birlibar, mais jeune fille, elle lutta avec énergie pour que l'on ne l'appelle que par son nom de baptême et elle eut gain de cause. N'abandonnons pas le chapitre langage avant de rappeler celui que Marie-Henriette et moi avions inventé pour nous parler sans que nos bonnes nous comprennent, il était assez primitif et je ne me souviens plus que d'un seul mot: Maman qui se disait yeskoki. Ce langage secret était du reste inutile, notre français étant lui-même incompréhensible. "Mcha mché" signifiait un mouchoir pour me moucher! Et quand nous voulions nous injurier, ne connaissant pas les termes de mépris à employer, nous nous disions avec un air de dédain: "Tu es-t'un". Mon français n'était pas meilleur que celui de ma soeur. J'avais déjà été chez le dentiste quand mes parents y conduisirent Marie-Henriette pour la première fois et je l'accompagnais. La voyant marcher sans appréhension, je répétais tout le temps: "On voit bien qu'in sait pas ce que c'est; s'in savait ce que c'est, in serait pas si tranquille". Mes parents avaient beau essayer de me faire taire, je continuais à mettre ma soeur en garde.

La médiocrité de notre langage a amené Biberlouché à faire deux réponses pour lesquelles on l'a taquinée longtemps. Conny la voyant rêveuse, lui demanda à quoi elle pense. "Mais à rien, comme toujours". Voulant dire à rien de spécial. Et une autre fois, quand on lui demandait si elle aimait un plat, sa réponse fut: "J'aime tout quoi on met dans ma bouche". Il est vrai que si je ne mangeais presque rien et étais maigre comme un clou, ma soeur était rondelette et faisait si bien honneur aux repas que Papa l'appelait "Bec-à-tout-grain". Ce n'était qu'un bel appétit et elle n'avait pas à se confesser du péché de gourmandise.

Quand il s'est agi d'aller pour la première fois à confesse chez le brave Père Niel, à l'église de St-Louis des Français, Papa demanda à Marie-Henriette si elle savait comment s'y prendre. "Mais oui, je dirai que Poïe (c'est ainsi qu'elle prononçait Paul) a menti, que Poïe a désobéi, que Poïe s'est mis en colère, que Poïe..."

Ce n'est pas Mademoiselle Glibert, qu'elle eut comme institutrice à Berlin qui a dû corriger son français. Un jour que Marie-Henriette lui parlait d'une robe bleu pâle, elle la reprend disant que cette façon de parler est prétentieuse et qu'il faut dire pâle bleu et vif rouge. Mademoiselle Glibert se fiança à quelqu'un qui se disait ingénieur, partit avec lui pour l'Amérique centrale. Elle a écrit une fois être parfaitement heureuse, puis ni nous ni sa famille ne reçûmes plus jamais de ses nouvelles. Cette bonne nivelloise avait été précédée comme institutrice par Mademoiselle du Ruissel, une Française que Marie-Henriette aimait bien mais dont Marie se méfiait. Elle mourut en révoltée et mes sœurs qui l'ont vue sur son lit de mort ont été horrifiées. Ce spectacle avait tant impressionné Marie que le jour anniversaire de la mort de Mlle du Ruissel, en entrant dans sa chambre, elle crut la voir au pied de son lit. C'était l'après-midi et cette vision était parfaitement nette. A Mademoiselle du Ruissel avait succédé Fräulein Fuchs, dont je n'ai plus qu'un vague souvenir. Fräulein Sala était sa maîtresse de piano. C'était la pauvre coureuse de cachet à l'air minable. La charité de Maman lui a, je pense, évité d'être remerciée car elle n'avait ni autorité ni talent. Un jour elle dit à Marie-Henriette que le morceau joué l'a été sans brio et elle lui répondit: "Und ich finde grade dass es war schön und brillant" !

Marie-Henriette avait donc été retardée par sa pneumonie, ce qui ne l'a pas empêchée d'apprendre à lire en assistant simplement aux leçons que Maman me donnait, mais comme elle était assise de l'autre côté de la table, elle avait une vision renversée des lettres, aussi, pour lire, retournait-elle son livre. Je puis situer assez exactement l'âge où elle sut lire par une réponse qu'elle fit à Papa, à Luz, en 1887. Il lui demandait si elle avait eu le temps de lire toute sa messe pendant l'office. "Non, je ne suis arrivée que jusqu'au tambour". Elle avait confondu tambour et canon. Maman me donna les premières leçons de calcul. Biberlouché en récolta aussi quelques bribes et s'essaya à compter seule sans brillants résultats. Comme on lui demandait combien elle avait de doigts, elle répondit: "Aux mains je ne sais pas, mais aux pieds, je sais très bien que j'en ai 6 à l'un et 7 à l'autre".

L'instruction donnée par des institutrices assez médiocres ne promettait pas un résultat brillant et cependant l'érudition de Marie-Henriette et la sûreté de son jugement dépasse de très loin celles de la majorité de ses contemporaines, ce qui nous

prouve encore une fois que ce n'est pas le jardinier qui fait la fleur plus ou moins belle mais la qualité de la graine. Intelligente et douée, d'une grande ténacité, elle a voulu savoir et a appris en écoutant, en lisant, en raisonnant. Les cours supérieurs qu'elle suivit, pendant un ou deux ans au Victoria Lyceum à Berlin, complétèrent heureusement son instruction. Papa revoyait ses travaux, les discutait avec elle et lui donnait des explications qui firent porter à ces cours les fruits les meilleurs.

La volonté de Marie-Henriette et son calme se sont manifestés dès son plus jeune âge, quand Papa la traitait d'enragée toute tranquille. Dans beaucoup de circonstances Marie-Henriette donna des preuves de son flegme et de son sang-froid. En voici deux exemples. Elle traversait les Linden et les naseaux d'un cheval l'effleuraient déjà quand le baron de Gaiffier l'empoigne et la précipite sur le trottoir. "Pourquoi me bousculer ainsi ? Il y avait bien encore un mètre" ! Pendant la guerre 14-18, la famille réunie à la salle à manger aise au rez-de-chaussée, entend une formidable détonation. On pense que c'est le chauffe-bain au gaz qui a éclaté et Marie-Henriette monte à l'étage pour voir ce qui s'est passé; elle reprend tranquillement sa place à table et dit: "Ce n'était qu'une bombe" !

Volonté et calme ne sont pas les caractéristiques les plus marquantes du caractère de Marie-Henriette, la charité et la piété dominant sans conteste. Sa charité est une qualité qu'elle a acquise et, à force de la pratiquer, elle est devenue partie intégrante de sa nature.

Quand, pendant la guerre 14-18, votre Maman a dû se rendre en Suisse pour soigner son goître, Marie-Henriette s'est offerte pour la remplacer auprès de vous et diriger le ménage; elle l'a fait avec tant de dévouement que vous l'appeliez "tante Maman".

Emilie était le factotum de la maison, jusqu'au 1er janvier 1926, jour où elle tomba malade. Marie-Henriette l'aidait déjà auparavant mais à partir de cette date, elle lui succéda complètement et en plus prit la charge de la soigner et de dorloter Marie.

Non contente de tout son travail à la maison, elle s'occupe encore avec activité de la miséricorde et de la Goutte de lait de Forest. Même de Jette, elle trouve le moyen de s'y rendre chaque semaine et ce n'est pas facile en ce moment où tous les moyens de communication sont si précaires, où les alertes vous bloquent à tout instant.

Déjà comme enfant Marie-Henriette était fort pieuse; toute sa vie elle cherche à se perfectionner, mais comme pour

mes parents et mes autres soeurs, il ne s'agit pas d'une piété bigote. Elle récite journellement un nombre respectable de chapelets (depuis plus de 4 ans elle dit tous les jours le rosaire pour Gérard), mais surtout conforme sa vie aux principes chrétiens et mène une vie intérieure intense. Elle a eu des velléités d'entrée au couvent, mais trouva que son devoir était de se sacrifier à ses parents devenus âgés puis à ses soeurs. Voilà la vraie charité qui n'est pas égoïste !

Elle a eu les mêmes amies que mes soeurs. Comme jeune fille, ce furent surtout les Busse, Talleyrand et Madame Subercaseaux avec lesquelles elle était très liée. Madame Subercaseaux était la femme du ministre du Chili; non contente d'élever ses huit enfants, elle voulait encore diriger les consciences de diverses jeunes filles, dont Marie-Henriette et Lily Talleyrand. J'ai déjà parlé ailleurs des Busse et des Talleyrand, je n'y reviendrai donc plus.

Mechnikow a écrit: "Pour boire du moka brûlant immédiatement après avoir mangé une bombe glacée, il faut avoir une gueule d'homme civilisé". Marie-Henriette n'est pas civilisée: un potage servi agréablement chaud pour nous la brûle. Françoise et plusieurs de ses enfants, surtout Louis ont cette même sensibilité bucale. Je vous le signale pour que vous ne traitiez pas vos enfants de faiseurs d'embarras s'ils demandent à laisser refroidir leurs mets.

J'ai parlé de mes soeurs rue de Livourne et à Jette, je vous dois une explication. Après la mort de nos parents, mes soeurs continuèrent à habiter la maison que tante Elisa avait fait bâtir pour eux et elles, (la maison appartient aux héritiers de mon frère Maurice mais le droit d'habitation est réservé jusqu'à la dernière survivante de mes soeurs). Toutefois pendant la guerre de 1940, elles trouvèrent que le prix du charbon était trop élevé pour que leur budget puisse supporter le chauffage de cette grande bâtisse isolée et elles acceptèrent d'occuper une partie de la maison des Molenbaix, 19 rue de Livourne. Ceux-ci ne voulaient pas quitter leur habitation à la côte dans l'espoir de la défendre contre les déprédations et étaient désireux de voir occuper leur immeuble en ville pour éviter si possible la réquisition par les Allemands. Elles louèrent donc la maison de Forest aux Valentin Brifaut et s'installèrent rue de Livourne. Comme la baronne André van den Branden de Reeth a pu revenir occuper la maison de ses parents et comme d'autre part la cohabitation de deux ménages dans une maison non conçue pour cela présente de nombreux inconvénients, ainsi celui de n'avoir qu'un seul poêle de cuisine, mes soeurs préférèrent louer un appartement et en trouvèrent un chez un vieil original, 360 rue Léopold Ier à Jette. Il est très confortable et situé à proximité immédiate de trams. Malheureusement elles ne

purent pas obtenir l'installation du téléphone, ce qui les isole beaucoup et nous manque fort.

Leur propriétaire, Monsieur Couder a pris mes soeurs absolument sous sa protection, s'agite quand elles tardent à rentrer et cherche par tous les moyens à leur être agréable. L'autre jour il leur dit: "Je sais ce que nous ferons en cas de bombardement; rester dans la maison serait dangereux, nous pourrions recevoir le toit sur la tête aussi nous irons tous dans le poulaillier où j'ai déjà installé de la paille fraîche, vous mettrez un coussin sur votre tête, au-dessus du coussin une casserole renversée, au-dessus de la casserole un oreiller et le tout sera retenu par une couverture. Nous serons très bien ainsi et comme mon petit domestique aura peur et se mettra à crier, je lui donnerai une bonne gifle pour le faire taire. La réponse de Marie a été: "Je demande à être photographiée ainsi" !

Et voilà que j'ai obtempéré à l'ordre de mes deux plus jeunes soeurs. J'ai décrit les membres de la 5e génération comme je les vois et j'espère qu'ils me pardonneront si j'ai parfois été un peu taquin. Ne suis-je pas ainsi dans mon rôle de frère ?

6e génération.

Puisque la 5e génération a voulu absolument que je parle d'elle, il est probable que la 6e génération serait mécontente si je la passais sous silence et, plus tard, quand elle saura lire, la 7e génération se demandera si son grand-père et grand-oncle se souciaient si peu d'elle qu'il n'en a pas dit un mot. Allons donc au-devant des récriminations et tapotons encore quelques pages.

Le Vicomte Conrad de Roboredo et la Baronne Aline Greindl n'eurent qu'un fils:

Joachim, Maurice de Roboredo né à Lisbonne, le 17 août 1886. Je pense bien qu'il n'était pas vicomte comme ses ascendants. Il y avait une taxe à payer et il ne le fit pas.

Il eut la croute de lait puis devint un ravissant bébé aux cheveux blonds bouclés. Jeune homme, il se transforma en colosse, mais ce qu'il avait gagné en taille et force l'avait été au détriment de la finesse des traits.

Il fit des études décousues, s'occupa d'aviation alors que celle-ci était encore à ses débuts, inventa même un type d'avion dans lequel aucun des membres de la famille n'avait confiance: tous étaient d'avis qu'il tomberait aussitôt catapulté ou se briserait. Notre scepticisme n'était pas fondé,

cet appareil fonctionna aussi bien que les autres aéroplanes primitifs de ce temps là.

Maurice ne persévéra pas dans cette voie, voulut faire des affaires sans commencer par le début et n'arriva naturellement à aucun résultat satisfaisant. Il était du reste assez fantaisiste: deux exemples l'illustreront. Quand il avait une quinzaine d'années, tante Lili lui avait donné deux cents marks, une fortune pour l'époque, à la condition de tenir convenablement ses comptes. Peu de temps après elle lui demande de lui en présenter le carnet. Il ne contenait que deux inscriptions, la première: reçu de tante Lili 200 marks, la seconde, reste 25 pfennig. En 1914, Maurice s'était engagé dans l'armée portugaise et y remplit les fonctions d'interprète, rôle pour lequel il convenait très bien sachant le portugais, le français et l'allemand. A l'armistice, il se trouvait en Bretagne et désira venir voir sa grand'mère à Forest. Comme les trains étaient très encombrés, il fit tout le voyage le long de la côte par des moyens de fortune.

Pendant ce congé, il fut atteint de la grippe espagnole et dès la première visite du médecin le cas fut considéré comme très grave. Une ambulance le transporta à l'hôpital militaire, avenue de la Couronne où il ne tarda pas à trépasser, le 9 mars 1919; le 12, il fut enterré dans notre caveau de famille, à Evere.

C'était un très bon et brave garçon; mes enfants ont gardé le souvenir des bonnes heures qu'il leur fit passer en jouant avec eux à l'époque des noces d'or de mes parents. Envers ses grands-parents, oncles et tantes, il a toujours été très affectueux.

Le Comte Maurice Greindl et Gloria de Sarachaga eurent cinq enfants qui vécurent et un petit dernier qui mourut le jour même de sa naissance.

1^o Aline, Esperanza, Julie, Marie, Baronne Greindl est née à Izelles, le 15 avril 1903.

C'était une excellente nature, franche, loyale, cordiale, un vrai bon garçon. Ses gestes s'en ressentaient, ils étaient spontanés et brusques; "Le facteur était dans le corridor, je me précipite, dégringole naturellement dans l'escalier et lui tombe dans les bras". A Calapthout, mes parents avaient invité leurs enfants et petits-enfants, ceux-ci dînaient dans une salle à manger qui leur était réservée. Aline dit: "Mais je suis l'aînée de tous ici, je puis donc avoir de mauvaises manières". Elle empoigne son couteau d'une main, sa fourchette de l'autre et d'un grand geste, flanque ses deux avant-bras sur la table, le couvert dressé vers le ciel! Chaque matin

elle venait dire bonjour à mes parents et à mes sœurs; on entendait courir dans le corridor et c'était en coup de vent que la porte s'ouvrait pour laisser passer la petite fille qui, si affectueusement, embrassait ses grands-parents et tantes.

Grande amie d'une jeune fille tuberculeuse, elle allait la voir très fréquemment et contracta sa maladie. Des séjours en Suisse la guériront au point que les médecins lui dirent non seulement qu'elle pouvait se marier mais qu'ils le lui conseillaient. Quatre ou cinq ans après son mariage, elle contracta une forte bronchite et la tuberculose pulmonaire réapparut. Une nouvelle cure en Suisse n'apporta pas d'amélioration et Aline revint en Belgique. Pendant un séjour chez les Pierre Goffinet, à Froidchapelle, la maladie fit des progrès très rapides et Aline s'éteignit là le 20 août 1934.

Le 16 juillet 1927, un double mariage fut célébré à Forest. Aline épousait le Baron Joseph Coppens d'Eeckenbrugge, dont elle eut 3 enfants et Pépita s'unissait à Pierre Goffinet. Toute la famille eut bien grande peine à garder son sérieux pendant le discours du curé. Après avoir félicité Joseph Coppens du courage dont il avait fait preuve à la guerre, il voulut dire que les charges de famille demandent aussi des sacrifices d'un autre ordre et il s'exprima ainsi: "Vous avez montré beaucoup de courage en faisant la guerre, mais vous en montrez encore beaucoup plus en vous mariant". Pauvre curé de Forest, il était un saint homme, mais si bête ! Quand il y avait une gaffe à faire, il ne la manquait jamais.

Joseph Baron Coppens d'Eeckenbrugge, fils du Baron Armand et de Gabrielle de Wouters de Bouchout, est né à Louvain, le 13 novembre 1897.

Il fit les études d'ingénieur, fit la guerre 14-18 et entra à la Sofina. Actuellement il est, pour cette société, directeur de la centrale électrique de Malmédy.

En secondes noces, il épousa une française, Régine de Montlivault qui lui donna un fils. Tous deux continuent à se considérer comme faisant partie de la famille Greindl et Régine a conquis immédiatement tous les nôtres par sa grâce et sa gentillesse.

2^e Joséphine, Elisabeth, Emilie, Maria de la Gloria Baronne Greindl, dite Pépita, est née à Ixelles, le 30 juin 1904.

Si sa sœur était brusque, Pépita au contraire a toujours été très gracieuse et mesurée dans ses gestes, c'est pourquoi

vous l'appeliez "La digne Pepp". Pierre a pris d'elle un instantané au moment où elle crache au loin un noyau de cerise: combien de fois ne l'a-t-on pas taquinée à ce sujet ?

Votre Maman connaissant toutes ses qualités, trouvait qu'elle ferait une excellente épouse et, de connivence avec Madame Théodule Coffinet, une rencontre eut lieu chez nous. Promenade avec Pierre Coffinet d'où ils revinrent fiancés. Cette excursion à Rieuwermolen avait si bien réussi que nous avons choisi le même endroit pour une promenade avec Germaine de Meulemeester et Joseph Ziegler de Zigleek; au retour, il ne fallait pas être grand clerc pour deviner leurs sentiments. Le mariage eut lieu à Forest le 16 juillet 1927. C'est un excellent ménage qui regrette vivement de ne pas avoir d'enfant et reporte son affection comme ses soins sur les enfants d'Aline. Ils vivent à Froidchapelle, s'occupant de leur propriété.

Pierre, Etienne, Louis, Philippe Coffinet, fils de Théodule, colonel de cavalerie et de Jeanne Quairier, est né à Namur le 26 août 1897.

Trop jeune pour partir au début de la guerre, il essaya dans la suite de rejoindre l'armée mais se fit prendre par les Allemands et passa toute la fin de la guerre en captivité, ce qui fut fort nuisible à sa santé. Il est cependant bien rétabli actuellement. Pepita et lui nous témoignent toujours beaucoup de reconnaissance pour avoir été les auteurs de leur bonheur.

3° Marie, Gabrielle, Elisabeth, Sarah, Elvira Baronne Greindl est née à Ixelles, le 19 octobre 1905.

Après de très bonnes études, elle n'eut aucun plaisir à aller dans le monde et, malgré une certaine opposition de ses parents, voulut faire les études d'infirmière. Elle réussit très bien les divers examens et consacra entièrement sa vie à soigner les malades. Soignant corps et âmes, elle est très aimée de tous ceux auxquels elle a prodigué son dévouement.

4° Maurice, François, Charles, Marie, Joseph Baron Greindl (comte depuis la mort de son père) est né à Ixelles, le 28 décembre 1908.

Gloria, atteinte d'une méningite, fut à la mort quand elle l'attendait. L'enfant s'en ressentit et était arriéré: il ne parvenait pas à apprendre à lire et un médecin prédit que lorsque ses sourcils pousseraient tout serait changé. Pour une fois, un médecin vit clair, les sourcils poussèrent et Maurice fit ses études jusqu'à la rhétorique pas plus mal

qu'un autre. Au point de vue physique c'est un grand et solide garçon plein de santé.

Très débrouillard, il voulut commencer à gagner sa vie dès la fin de ses études et sans suivre la filière régulière; s'occupa surtout d'automobiles, mais dans ce métier l'homme honnête est généralement la proie d'individus sans scrupules, aussi cela coûtait plus cher à son père que cela ne rapportait à Maurice.

Pendant la guerre civile d'Espagne, il s'occupa avec d'autres de rassembler des fonds pour envoyer des ambulances automobiles au parti Franco. (La Croix Rouge belge avait déjà expédié des voitures en Espagne, mais les avait adressées aux rouges avec mission d'en remettre la moitié à leurs adversaires !) Le comité ayant rassemblé les fonds chargea cette fois Maurice de conduire les voitures en Espagne et votre frère Baudouin, son grand ami, l'accompagna. Tandis que Baudouin s'engageait dans l'armée Franco, Maurice rentra en Belgique sa mission terminée. Il conduisit cependant les voitures entre le front et les hôpitaux pendant un certain temps. A son retour, il s'occupa d'un camp d'enfants espagnols réfugiés ici, il y rencontra Andrée Ketels et s'en éprit. C'est bien naturel car elle est très jolie, gracieuse, gentille. Leur mariage eut lieu le 6 janvier 1938.

Maurice fit son service militaire aux Guides; rappelé à la mobilisation en 1939, il fut fait prisonnier lors de la reddition de l'armée et enfermé dans un camp en Allemagne. Grâce à l'intervention du maréchal Baron Mannerheim, il fut relâché et nous le vîmes avec grand plaisir rentrer au foyer. Aussitôt, il trouva à s'employer dans un office de répartition du gaz pour autos et en même temps à l'armée secrète.

C'est un garçon plein de verve, qui a toujours une histoire amusante à raconter; un fait banal sera suffisamment corsé pour devenir drôle. Bon mari et père de famille, il est aussi très affectueux pour tous les autres membres de la famille.

Andrée, Dora, Julie, Elisabeth Kettels est née

Elle est fille de Henri Kettels, ministre plénipotentiaire et de Laure Hanssens. C'est une très gentille mère qui adore son mari et ses deux enfants. Je l'aime beaucoup.

5° Marie de l'Espérance, Elisabeth, Aline Baronne Greindl est née à Forest le 11 avril 1915.

Enfant de guerre, elle répétait toujours dans son berceau: "Boum, boum" d'un ton sinistre. C'était le bruit du canon qui l'avait bercée !

Elle fit de très brillantes études au couvent de l'avenue des Armures. Pendant la guerre, elle remplaça d'abord le chauffeur de l'automobile de la Caisse Patronale, puis fut employée dans les bureaux où ses services étaient très appréciés. Elle vient de donner sa démission pour servir dans un organisme auxiliaire de l'armée anglaise. C'est une très jolie et charmante nièce au ravissant timbre de voix.

6° José Baron Greindl est né à Anvers le 20 mars 1920 et y est décédé le même jour.

Le Baron Léon Greindl et Mathilde Mesdach de ter Kiele ont eu 5 enfants:

1° Marthe, Charlotte, Marie, Aline, Baronne Greindl, née à Ixelles, le 12 septembre 1896.

Regardez la photographie de la petite fille de 5 à 6 ans appuyée contre une table et je n'aurai plus besoin de vous décrire le caractère décidé de Marthe. Je dois ajouter deux choses qui ne se voient pas sur la photo: qu'elle est très Greindl et désireuse de suivre leur façon de faire en toutes circonstances, ensuite que toute petite déjà elle ne cessait pas de donner son opinion sur tout, de poser des questions ou de bavarder pour le simple plaisir de bavarder. L'esprit de décision et la loquacité sont restés les caractéristiques de Marthe et elle y ajoute une grande charité qui la porte à faire plaisir et à aider chacun. Ainsi, après la mort de Jean, elle invita votre Maman et moi-même à faire un séjour au Diweg pour nous reposer et chercher à nous sortir de notre chagrin. Quelle peine elle s'était donnée pour transformer une chambre en salon où nous soyons bien chez nous, pour que nous ayons tout le confort possible, pour nous procurer, chose difficile en temps de guerre, une nourriture saine et abondante ! Avec quelle sollicitude aussi elle soigne "les tantes" leur rendant constamment visite, leur faisant participer aux marchés avantageux quand elle a l'occasion d'en faire.

Les plus petits de mes petits-enfants, si vous lisez cette histoire de votre famille, vous serez étonnés de ce que je parle souvent des difficultés de la vie et de se procurer de la nourriture à l'époque où j'écris. Vous ne vivrez, je l'espère, plus une période de guerre et ne pourrez pas vous imaginer ce qu'il était difficile de se procurer la moindre chose, les trésors d'imagination et les fatigues de vos parents pour parvenir à vous sustenter pendant l'occupation. Se procurer un litre de lait, dont vous aviez absolument besoin, demandait des courses multiples chez les fermiers, un paquet de macaroni est, encore après la libération, considéré comme un trésor, parfois il n'y a pas de pain chez le boulanger, le charbon manque, les vitres cassées par les bombardements sont irrec-

plaçables, quand on parvient à trouver du beurre au marché noir, il coûte 35 fois le prix d'avant guerre ! En remerciement d'un séjour chez des amis, Edith Greindl leur envoya ce qui pouvait leur faire le plus de plaisir: un paquet de papier de W.C. !

Revenons à Marthe. Elle fit ses études avec une institutrice à la maison, puis les acheva au Val-Notre-Dame. Grâce à son entrain, elle eut beaucoup de succès dans le monde et elle y contribua encore en montant des revues d'amateurs, au profit de la Miséricorde ou du Cénacle, qui attiraient toute la société. Ses parents recevaient toujours un cercle restreint d'amis de l'ancien temps, Marthe les entraîna dans le cercle des diplomates et on peut vraiment dire que c'est elle qui fit leur position mondaine.

Le 19 février 1925 elle épousa, à Saint-Gilles le Baron Henri van der Elst dont elle a eu 5 fils.

Ce ménage habita d'abord rue de l'Aqueduc, s'adjoignit la maison voisine pour avoir plus de place quand les enfants se mirent à déborder du cadre de la maison primitive, puis enfin acheta une grande maison au Dieweg, à Uccle, y fit faire de multiples transformations pour la moderniser et y habite encore actuellement.

Ses aptitudes artistiques lui ont été très utiles pour arranger sa nouvelle demeure. Elle est très douée et adroite de ses mains tant pour jouer du piano, que pour peindre, dessiner, tailler un robe ou faire n'importe quel ouvrage dans lequel elle se lance tête baissée.

23 août 1945. Je me suis interrompu assez longtemps attendant des renseignements pour continuer et voilà qu'une nouvelle atteinte cardiaque m'a mis dans l'impossibilité de continuer pendant près de huit mois. Trois administrations en deux ans m'avertissent que si je veux achever ce récit avant de passer dans l'autre monde, il s'agit de me dépêcher et par conséquent je vais être bref.

Henri, Joseph, Eugène, Ignace, Baron van der Elst est né à Bruxelles, le 19 avril 1893.

Il est le fils du Chevalier, puis Baron, Léon van der Elst qui fut secrétaire-général au Ministère des Affaires étrangères puis ministre à Madrid et de Marie van Vessen, d'origine hollandaise.

Il était encore à l'Université de Louvain quand la guerre éclata, il s'engagea à l'Artillerie, devint lieutenant et revint sain et sauf achever de gagner son diplôme d'ingénieur.

Il passa l'examen avec un grade qui n'avait plus été décerné depuis 30 ans. Ce devait être quelque chose comme applaudissement du jury et baiser sur la bouche par le Recteur Magnifique !

La Société Gardy périclitait en Belgique et on offrit à Henri van der Elst la place d'adjoint au directeur et il occupa bientôt la charge de directeur. Son contrat ne prévoyait que des appointements modestes et il n'exigea qu'un pourcentage important sur les bénéfices. Cette clause fut acceptée sans difficulté par le conseil d'administration habitué à clore le bilan en déficit. Grâce à l'habileté d'Henri, à son travail et à son savoir-faire la société devint florissante. Une opération spécialement bien réussie lui procura une assez jolie somme qu'il employa à créer la S.A. Pantex, ayant pour objet la vente de tout le matériel électrique et dont la division Futura vendait du matériel électrique ménager: lampes, ciréuses, appareils de T.S.F. etc. Cette affaire fut montée sur un grand pied par André Greindl qui fut le premier directeur, et un capital important fut englouti à transformer l'immeuble loué rue Marché-aux-Herbes, à des prospectus etc. Les résultats ne répondirent pas aux espérances et Henri van der Elst me demanda de prendre la succession de mon neveu à partir du 1er février 1935. J'avais alors une situation financièrement très modeste à Citroën, je voyais cette dernière affaire mal montée, mal dirigée et prête à s'écrouler, j'acceptai donc avec plaisir la proposition de mon neveu. Était-ce parce que l'affaire avait été mal emmanchée ou parce que j'ai manqué des capacités voulues, quoi qu'il en soit je n'ai pas réussi à donner un essor convenable à Pantex et j'ai donné ma démission en février 1940, partant en très bons termes avec mon neveu.

Henri van der Elst est un garçon très intelligent, un excellent mari et un travailleur infatigable malgré une santé qui laisse souvent à désirer.

Ce ménage a 5 garçons.

2° René, Marie, Jules, Maurice, Baron Greindl est né à Ixelles, le 7 avril 1898.

Il avait à peine terminé ses humanités quand la guerre 1418 éclata. Comme on n'acceptait que les engagements des jeunes gens au moins âgés de 17 ans et comme il était grand et fort pour son âge, contrairement aux habitudes du beau sexe un peu défraîchi, il se vieillit et fut enrôlé au Régiment des Grenadiers. Une casemate dans laquelle il se trouvait fut bouleversée par un obus de gros calibre; ses compagnons furent tués ou très mal arrangés tandis que lui sortait indemne des débris. A un autre moment, monté sur une motocyclette, il tamponna l'avant d'un camion et de ce choc très violent, il garda une surdité prononcée d'une oreille.

Après la guerre, il fit ses études à l'Université de Bruxelles et passa brillamment les examens d'ingénieur. Bientôt après, il entra aux Sucreries de Tirlemont, puis à celles de Bottrighe, enfin à celles de Giurgiu, en Roumanie. Cette affaire dépendait des Italiens et un beau matin, sans orier gare, ils mirent à la porte tous les étrangers depuis les emballeurs jusqu'au directeur.

René revint donc en Belgique; c'était en 1931, je crois. Il chercha en vain une autre situation d'ingénieur et accepta la position de commissaire d'arrondissement du canton de Saint-Vith, puis après la guerre des 18 jours qu'il fit comme lieutenant aux Chasseurs Ardennais, devint gouverneur ad interim de la Province du Luxembourg. Il administra admirablement sa province et tint tête avec fermeté à Romsée et aux Allemands jusqu'au jour où un officier allemand vint lui dire que la coupe des griefs contre lui débordait et que les Allemands le débarquaient en lui interdisant le séjour dans le Luxembourg.

Les parents Visart de Bocarmé avaient acheté pour le ménage de René le château d'Isole-la-Hesse près de Bastogne, vers 1931. René et ses fils travaillèrent énormément de leurs mains pour arranger cette propriété qui était vraiment très agréable et où ils vivaient très heureux. Lorsqu'un nouveau gouverneur eut été nommé à Arlon, René reçut l'autorisation de rentrer chez lui.

René était un élément des organisations de résistance; je pense que les Allemands l'ignorèrent toujours et que ce ne fut pas la cause de son arrestation. Par pitié, il avait recueilli chez lui un jeune juif qui passait inaperçu parmi sa quantité d'enfants, mais une méchante servante alla le dénoncer à la Gestapo. Perquisition. Heureusement René était sorti et, à partir de ce moment il ne séjourna plus chez lui. Lors de la première délivrance du Luxembourg, les occupants d'un camion allemand battant en retraite, l'aperçurent sur une route et l'emmenèrent avec eux. Ce n'est que par les paysans qui l'avaient vu passer qu'on connut cet enlèvement. Les siens n'eurent jamais de ses nouvelles et ce n'est que par le Père Leloir que l'on eut des précisions au sujet de l'arrestation, du séjour en prison, de la détention au camp de Buchenwald, de son assassinat dans ce camp qui eut lieu le 20 février 1945. Ne pouvant avoir aucun papier, le Père Leloir des Pères Blancs d'Afrique composa tout un poème, les vers étant plus faciles à retenir; dès son élargissement de Buchenwald par les Alliés, il le publia. J'en copie les pages relatives à René:

BUCHENWALD par Léon Leloir, des Pères Blancs. Aumônier divisionnaire du Maquis des Ardennes (Pages 264 à 271).

Il est peu d'officiers aux chasseurs ardennais
 Dont l'ascendant total à ce point surprenait.
 Pour briller dans un régiment d'un tel mérite
 Il fallait doublement être élément d'élite.
 René Greindl était (oui "était": il n'est plus !)
 Pour tout qui le connut d'éloge superflu.
 Élégant comme un cerf, gracieux comme un frêne,
 Il incarnait nerveuse notre Ardenne.
 Si j'ose ainsi parler, Greindl était racé
 De son élan à lui plus que de son passé.
 Volontaire à seize ans en mil neuf cent quatorze,
 Trente-neuf le rengage au conflit qui s'amorce.
 Polyglotte, ingénieur, père de douze enfants
 Qui dans Isle-la-Hesse évoquent douze faces.
 Il avait secondé les maquis de Cédrogne
 Qui remontent au Nord d'Houffalize et Bastogne.
 Ma visite en juin au groupe de Bihain
 Une dernière fois m'avait montré combien
 Dévoué sans compter, généreux sans jactance
 Il signifiait aux yeux de tous la Résistance.
 Ce fut encore lui qui de son fonds remplit
 Les greniers des maquis de Jemelle et d'Ambly.
 Greindl fut arrêté entre Ny et Fisenne,
 Villages frontaliers de Famenne et d'Ardenne.
 Revenant de mission, il avait presque atteint
 Le maquis de son chef, le commandant Bastin.
 (Belge en fait, major s'appelle;
 Mais laissons ces querelles de clocher ou chapelle !)
 C'était le six septembre, encore de grand matin;
 A trois jours près je suis de la date certain.
 Mais je connais par cœur pas à pas cette terre;
 J'écrivis "Faux appel", Ny, dans ton presbytère !
 Greindl nous échoua dans la rude saison
 Après avoir traîné quatre mois en prison.
 Notre "Vertrauensmann" ou homme de confiance,
 Bien au fait des complots de douteuse ambiance,
 Me prévint: "Sois prudent ! Greindl pourrait avoir
 Quelques difficultés. Ne vas plus trop le voir.
 "Ils" ont ouvert sur lui une de leurs enquêtes;
 De tout cœur je souhaite qu'il en sauve sa tête".
 Je sais le sens des mots depuis le cas Spillaert !
 Je cours chez Greindl avant qu'il fut trop tard.
 Ce droit d'entretenir que des bagnards s'arrogent,
 Ces tribunaux secrets qui rappellent la Loge,
 Sont la plus lourde charge envers la faction
 Et remplirent René de stupéfaction.
 Je sais parfaitement que ses accusateurs,

Traîtres, l'inculpaient d'être collaborateur.
 Or ce sont des briseurs de fusils en quarante
 qui sont juges ici: ce titre est une rente.
 On ne lui reprochait rien que d'être chrétien
 Mais le proverbe est vieux: "Qui veut noyer son chien".
 L'enquête était réglée en sorte qu'elle évince
 Absolument tous les témoins de sa province.
 Car aucun Ardennais, car aucun maquisard
 Aucun, aucun ne fut admis à faire part
 De ce qu'il savait sur Greindl et son rôle
 L'on intitule ça "enquêtes" et "contrôles" !
 Semble mieux qu'un enfant, soucieux de s'abaisser,
 René Greindl se pria de le confesser.
 Libertin qui prétend la vertu impossible
 Ecoute ce soldat à l'accent indicible.
 Dans la boue et la nuit, bras dessous, bras dessus,
 Affaiblis, titubaient prêtre et pénitent sacro-saint.
 Mais planaient par-dessus cette jaunâtre fange
 Les ailes de la grâce et la vertu d'un ange.
 Je portais avec moi le Très Saint Sacrement,
 Caché dans les plis de mon sous-vêtement.
 J'ouvris la boîte étroite et lui confiai l'hostie
 Pour qu'il rompit ce pain en multiples parties.
 Après sa mort, je eus qu'il en avait remis
 Jour à jour les fragments à de très sûrs amis.
 Ce siècle de progrès - Les V, les chars, les bombes,
 Nous ramène payen, aux us des catacombes.
 Le Christ indivisible aliment de piété,
 Corps et âme, Homme et Dieu, se donne tout entier.
 Son sang est dans ce corps; le manger c'est le boire;
 Nos estomacs charnels sont calice et ciboire.
 Dans un frisson René m'enlaga tendrement:
 "Je voudrais te confier, oral, mon testament.
 Explique bien aux miens que je ne pus pas écrire.
 Règlement dont il est trop dangereux de rire.
 Il suffit d'un martyr... Bénissons d'abord Dieu
 S'il daigne se choisir pour témoin de ce lieu.
 A ton retour gagne en plus tôt Isle-la Nasse
 Pour y effrir en rouge et non en noir la messe.
 Dans le double salon qui te recut en juin
 A mes douze orphelins dis ce que je t'enjoins.
 Après moi, comme moi, je veux que tous pardonnent;
 Je veux qu'on ne recherche et n'accuse personne.
 Dieu ne permet rien qui ne soit pour mon bien
 Le pardon intégral est un signe chrétien.
 J'ai découvert, ici, combien j'aimais ma femme;
 Elle est en vérité la moitié de mon âme.
 Demande lui pardon de mes vivacités.
 Et tant d'autres péchés que j'ai déjà cités.
 La pure jeune fille se "fiance" et se "fie"
 Coupable est le mari s'il ne la sanctifie.

donner aux enfants le nom de Saint-Vincent-de-Paul: 13 enfants formèrent une nouvelle procession.

Pendant la guerre, Mimy voulut rester à Isle-la-Besse pour soutenir et encourager les femmes de son village. A tous ses enfants vinrent s'ajouter, au moment de la nouvelle offensive von Rundstedt, quantité de séminaristes de Bastogne. Mimy faisait le ménage de toute cette horde, réfugiée dans la cave, tandis que des troupes américaines occupaient le reste du château. Les Allemands se battirent jusqu'à 50 m. du château quand Bastogne fut encerclée!

3° André, Louis, Marie, Baron Greindl est né à Ixelles, le 3 juillet 1899.

J'allais souvent chez mon frère et aimais beaucoup jouer avec le petit "Doudou" qui m'accueillait toujours à bras grands ouverts. Pourtant un beau jour, au lieu de venir au-devant de l'oncle Paul, il se mit à hurler en me voyant et se réfugia dans les bras de Mathilde. Il en fut de même lors de mes visites ultérieures. Qu'avais-je pu faire pour effrayer ainsi cet enfant? Je n'ai jamais pu me l'expliquer et quand, plus grand, je le lui demandai, il l'avait oublié.

Il fit ses humanités et la première scientifique puis, ayant atteint sa 17^e année, il voulut rejoindre son père et son frère René. Au passage des fils électrisés, il fut fortement brûlé. On le transporta chez M. et Mme van Limburgh qui le soignèrent avec grand dévouement. M. van Limburgh, un Hollandais était justement l'agent général des Carrières de Quenast pour les Pays-Bas et fut enchanté d'apprendre qu'André était mon neveu. Madame van Limburgh était originaire d'Aix-la-Chapelle; voilà une Allemande de naissance qui aidait l'enrôlement des Belges pour combattre son ex-patrie. Il y avait donc des Allemands, de rares exceptions, qui comprenaient combien l'agression de la Belgique par les armées du Kaiser était injuste et odieuse. Que son fils ait passé la frontière valut beaucoup d'ennuis à Mathilde et même un séjour à Saint-Gilles, assez court heureusement.

André fut incorporé à l'Artillerie et peu de temps après son arrivée au front, je l'y rencontrais. Je fus ému de voir en uniforme cet enfant qui me semblait être encore le petit "Doudou". Ayant passé par l'école de formation d'officiers, il fut rapidement nommé sous-lieutenant auxiliaire pour la durée de la guerre. Il avait l'intention de faire carrière dans l'armée et, après la guerre, les officiers auxiliaires qui voulaient passer à l'active devaient suivre les cours de l'Ecole militaire et puis de l'Ecole d'application, sans toutefois être astreints au concours d'entrée à l'Ecole: ils y étaient reçus d'office. Cette vie d'étude intense avec rela-

Elle a épousé, à Saint-Gilles, le

Pierre, Eugène, Marie, Ghislain Smits né à Bruxelles le 12 juillet 1894, fils d'Alfred officier de cavalerie et de Mathilde de Savoys, fille elle-même de la vieille cousine de Savoye.

Il fit la guerre comme artilleur, devint officier de réserve, puis termina ses études d'ingénieur électricien. Peu après son mariage, il fut attaché à la centrale de Farbes et après trois ans environ devint adjoint au directeur de la société d'électricité de l'Escaut. Il y était depuis peu quand son chef tomba malade; Pierre remplit si bien l'intérim qu'il fut nommé à la place de son chef décédé, malgré son jeune âge.

Ce ménage a eu 5 enfants.

Je viens de citer la vieille cousine de Savoye et ne veux pas passer outre sans évoquer son souvenir sympathique. Votre arrière grand'mère, Florence Verhaegen était née Nève et il y avait une alliance Nève-de Savoye, voilà comment Madame de Savoye était appelée "Cousine".

A la fin de sa vie c'était une toute petite dame dont il ne restait plus que les os recouverts d'une peau complètement parcheminée, une vraie peau de momie. Cet ensemble squelette-parchemin contenait une intelligence très vive et un excellent coeur. Presque centenaire, elle n'avait aucune infirmité et gardait toute sa lucidité d'esprit, toute sa mémoire et était encore en état de gérer fort bien sa fortune. Son fils, général à la retraite depuis longtemps, disait que s'il perdait sa fortune, il louerait une boutique à la foire du Midi et y exhiberait sa mère comme phénomène.

Un jour que nous parlions devant elle de l'Ecosse, elle nous dit y avoir été en voyage de noces 62 ans auparavant et nous raconta tout ce voyage avec force détails. Si on lui avait demandé ce qu'elle avait mangé dans chacune des auberges, je crois bien qu'elle nous aurait donné tous les menus.

Une obstruction intestinale faillit lui coûter la vie; depuis plusieurs jours elle était dans le coma. Tout d'un coup elle ouvre les yeux et commande: "Donnez-moi une aile de poulet, cela me fera du bien" ! Elle eut son aile de poulet et reprit rapidement sa vie normale. Un ou deux ans après, nouvelle obstruction, nouveau coma de plusieurs jours. La famille était autour de son lit attendant la fin toute proche, quand cette nonagénaire se réveille pour demander: "Quelle est la cote des actions de l'Usine à gaz de Saint-Josse-ten-Noode" ?

Elle achetait à une marchande dans la rue, quand un motocycliste plus maître de sa machine, vint foncer dans le groupe. Madame de Savoye fut expédiée dans le panier à fleurs, on l'en retira couverte de contusions, mais après quelques jours de lit, il n'y paraissait plus. Vraiment l'âme était chevillée au corps.

J'admirais la très jolie théière fort originale dont elle me servait et lui en demandai l'origine. "Elle m'a été léguée par une Anglaise qui est venue s'établir en Belgique il y a 150 ans. Quand elle était déjà vieille, j'étais jeune fille et allais souvent prendre le thé chez elle. C'est en souvenir de nos bonnes causeries qu'elle m'a laissé ce témoin de nos réunions".

Mais j'oublie que je m'étais promis d'être bref et que je ne suis pas comme la cousine de Savoye destinée à vivre jusqu'à près de cent ans. Revenons donc à la famille moins éloignée.

5° Edith, Elisabeth, Louise, Marie, Baronne Greindl est née à Saint-Gilles, le 25 juin 1905.

Très intelligente, sa vocation l'a poussée vers l'étude de la peinture; persévérante, elle a décroché le grade de maître des arts après une thèse très fouillée sur Corneille Devos et a publié un livre fort prisé, sur l'oeuvre de ce peintre.

Quoiqu'elle n'en parle pas, je sais que pendant la guerre elle a eu une activité clandestine appréciable.

Edith a toujours le mot aimable à dire et le sert de façon si charmante qu'on serait tenté de croire à une simple perfection d'éducation si les actes ne correspondaient à ses paroles.

Ma femme, Isabelle de Burlet m'a donné 6 enfants. Je les énumère ici mais raconterai leur histoire en même temps que celle de ma vie.

1° Françoise, Marie, Julie, Aline, Elise, Baronne Greindl, née à Bruxelles, le 18 avril 1904. Elle épousa, à Zellick, le 3 mai 1924:

Jacques, Marie, Joseph, Ernest, Corneille Nève de Mévergnies, né à Brécht, le 13 avril 1889, fils de Louis et de Jeanne Keyzers. Ils eurent 8 enfants.

2° Jean, Jules, Edouard, Baron Greindl est né à Bruxelles, le 10 mai 1905. Il épousa à Bois-Seigneur-Isaac, le 10 mai 1937,

Bernadette Baronne Snoy. Ils eurent 2 enfants. Jean condamné à mort par les Allemands, le 22 avril 1943, décéda lors du bombardement de la caserne d'Artillerie allemande (notre caserne de Gendarmerie) le 7 juillet 1943.

Bernadette, Marie, Henriette, Georgine, Ghislaine, Baronne Snoy est née à Bois-Seigneur-Isaac, le 21 juillet 1909, fille de Thierry et de la Vicomtesse Claire de Beughem, a épousé Jean Greindl.

3° Pierre, Jules, Maurice, Baron Greindl est né à Bruxelles le 10 mai 1906. Il épousa à Elisabethville, le janvier 1943:

Eliane Keyser (détails manquent). Ce ménage a deux enfants.

4° Baudouin, Pierre, François, Baron Greindl, né à Ixelles, le 5 septembre 1910 était lieutenant à la 2e légion de Franco quand il a été tué en montant à l'assaut près de Madrid, le 16 février 1937; il est enterré à Tolède avec les défenseurs de l'Alcazar.

5° Albert, Marie, Louis, Baron Greindl, est né à Ixelles, le 20 octobre 1914. Il a épousé à l'église St-Jacques, à Bruxelles, le 2 février 1939:

Denise, Juliette, Paule, Marie, Ghislaine Le Clercq, fille de Henri et de Louise Dubost est née à Sainte-Adresse le 8 août 1917. Ce ménage a un fils.

6° Gérard, Antoine, Paul est né à Ixelles, le 10 novembre 1916. Le 2 décembre 1944, à Lillois, il a épousé:

Jacqueline, Marie, Thierry, Ghislaine, Joséphine de Meeds, fille du Comte Jean de Meeds d'Argenteau et de Clotilde baronne Snoy est née à Lillois, le 12 mars 1920.

7e Génération.

Descendants du Comte Maurice Greindl et de Gloria de Sarachaga.

1° Aline Baronne Greindl et le Baron Joseph Coppens d'Eckenbrugge eurent 3 enfants:

A) François, Marie, Rosario, Armand, Ghislain né à Uccle, le 9 octobre 1928;

B) Michel, Joseph, Marie, Ghislain, né à Uccle, le 24 novembre 1929;

C) Béatrice, Marie, Pepita, Jeanne, Isabelle, Ghislaine, née à Uccle, le 28 février 1931;

2° Maurice Comte Greindl et Andrée Ketels ont 3 enfants:

A) Maurice, Henri, Frédéric, Marie, né à Etterbeek, le 27 décembre 1939;

B) Monique, Gloria, Jeanine, Marie, née à Uccle, le 16 avril 1942;

C) Philippe, né à
le 16 avril 1945;

Descendants du Baron Léon Greindl et de Mathilde Mesdach de ter Kiele.

1° La Baronne Marthe Greindl et le Baron Henri van der Elst ont 5 fils:

A) Etienne, Léon, Charles, Marie, né à Saint-Gilles, le 23 avril 1926;

B) Antoine, Léon, Marie, né à Saint-Gilles, le 4 mars 1928;

C) Jean-Pierre, Emmanuel, Marie, né à Saint-Gilles le 24 novembre 1929;

D) Bernard, René, Marie, né à Saint-Gilles, le 29 octobre 1931;

E) Dominique, Joseph, Marie, né à Saint-Gilles, le 28 février 1934.

2° Le Baron René Greindl et Anne-Marie visart de Bocarmé ont eu 13 enfants:

A) Marie, Madeleine, Léonie, Vincent de Paul, née à Bruges, le 1er juin 1925;

B) Philippe, Marie, Etienne, Léon, Vincent de Paul, né à Bottrighe le 19 octobre 1926;

C) Réginald, Maurice, Anne, Marie, René, né à Bruges le 24 novembre 1927;

D) Daniel, François, Marie, René, né à Giurgu, Valachie (Roumanie), le 8 mars 1929;

E) Chantal, Jeanne, Suzanne, Andrée, Marie, née à Giurgu, Valachie (Roumanie) le 6 novembre 1930, dite Mica.

F) Emmanuel, Albert, Marie, né à Isle-la-Hesse, Bastogne le 30 juin 1932;

G) Léopold, Henri, Marie, né à Isle-la-Hesse, Bastogne le 26 mars 1934;

H) Myriam, Louise, Marthe, Anne, Renée, née à Isle-la-Hesse, Bastogne le 16 février 1936;

I) Nadine, Marie, Anne, Renée, née à Isle-la-Hesse, Bastogne le 28 avril 1937;

J) Frédéric, Pierre, Marie, Louis, né à Isle-la-Hesse, Bastogne le 23 octobre 1938;

K) Sybille, Marie, née à Isle-la-Hesse et y décédée le même 19 février 1940;

L) Béatrice, Marguerite, Jacqueline, Marie, née à Isle-la-Hesse, Bastogne, le 22 novembre 1942;

M) Marie, Solange, Eléonore, Suzanne, Baudouin dite Solange, née à Isle-la-Hesse, Bastogne le 24 janvier 1944.

3° Le Baron André Greindl et Suzanne de Halloy ont 4 enfants:

A) Carina, Marie, Clotilde, Léonie, Thérèse, née à Ixelles, le 24 juillet 1932;

B) Brigitte, Marie, Mathilde, Antoinette, Gabriel née à Waulsort, le 27 juillet 1933;

C) Geoffroy, René, Georges, Marie, né à Ixelles, le 1er juillet 1937;

D) Renaud, Henry, Jean, Marie, né à Ixelles, le 19 janvier 1942;

4° La Baronne Isabelle Greindl et l'Ecuyer Pierre Smits eurent 5 enfants:

A) Antoinette, Mathilde, Aline, Marie, Ghislaine, née à Tarbes, le 29 avril 1922. Elle épousa à Anvers Edgar van de Werve de Schilde;

B) Michelle, Elisabeth, Léonie, Marie, Ghislaine, née à Anvers, le 10 août 1923 et y décédée le 20 décembre 1943;

C) Denise, Robert, Emilie, Marie, Ghislaine, née à Anvers le 22 mai 1925;

D) Eliane, Renée, Mathilde, Marie, Ghislaine, née à Anvers, le 4 avril 1928;

E) Olivier, Pierre, Alfred, Marie, Ghislain, né à Anvers le 30 mars 1932.

Descendants du Baron Paul Greindl et d'Isabelle de Burlet.

1° La Baronne Françoise Greindl et Jacques Nève de Mévergnies eurent 8 enfants:

A) Jacqueline, Louise, Isabelle, Geneviève, Marie, née à Panda (Congo), le 7 janvier 1925 et décédée à Elisabethville d'une dysenterie le 13 décembre 1929. Mon ancien élève à l'école des officiers à Bayeux, le pharmacien Fumière, a également perdu une petite fille enterrée à Elisabethville, et en souvenir de son ancien professeur, fleurissait régulièrement la tombe de sa petite-fille; les Nève ont appris par hasard qui s'occupait ainsi de la sépulture de leur enfant.

B) Isabelle, Paule, Jeanne, Angèle, Marie, née à Panda (Congo) le 10 juin 1926;

C) Georges, Louis, Charles, Marie, Ghislain, dit Charles, né à Lukuni (Congo) le 7 août 1927;

D) Emmanuel, Jacques, Jean, Joseph, dit Noël, né à Zellick, le 24 décembre 1928;

E) Louis, Jacques, Marie, Gabriel, Pierre, né à Ixelles, le 4 janvier 1933;

F) Aline, Jacqueline, Madeleine, Thérèse, née à Ixelles, le 22 janvier 1936;

G) Nicolas, Jacques, Albert, François, né à Uccle, le 30 janvier 1939;

H) Cécile, Isabelle, Antoinette, Charlotte, Marie, née à Etterbeek, le 1er juin 1941.

2° Le Baron Jean Greindl et la Baronne Bernadette Snoy ont eu 2 enfants:

A) Claire, Marie, Ghislaine, née à Albertville le 12 août 1938;

B) Baudouin, Thierry, Joseph, né à Bruxelles le 14 décembre 1942 et y décédé d'une appendicite foudroyante le 15 avril 1944. Il repose dans la crypte des Snoy à côté de son père, à Bois-Seigneur-Isaac.

3° Le Baron Pierre Greindl et Eliane Keyser ont 2 enfants:

A) Bernard, né à Elisabethville le 22 octobre 1943;

B) Yvane, née à Elisabethville le 20 août 1945.

4° Le Baron Albert Greindl et Denise Le Clercq ont un fils:

Ivan, Paul, Marie, Louis, né à Bruxelles le 15 octobre 1941;

5° Le Baron Gérard Greindl et Jacqueline de Meeds ont une fille:

Isabelle née à Lillois le 10 septembre 1945.

Quand vous étiez petits et que je vous racontais une histoire il fallait qu'elle commence par: "Il était une fois" et finisse aussi par une formule rituelle. Je ne veux pas manquer à la tradition et vous dis:

"Et maintenant l'histoire est finie" !

Achévé de taper à Zellick, le 24 septembre 1945.

Les Mémoires du Maréchal Mannerheim.

-1-

Extrait de la Revue Générale belge du 15 septembre 1954.

On connaît les grandes lignes de la vie de Mannerheim, le père et le héros de la Finlande, moderne. Après trente ans de service dans l'armée russe, le général Mannerheim se mit au service de sa patrie d'origine, lorsque la révolution de 1917 eût disloqué les armées tsaristes et que les Rouges menacèrent la Finlande. Janvier à mai 1918 il fut l'organisateur et le chef de la Guerre d'Indépendance, opposant le premier un barrage efficace au bolchevisme. Il fut Régent pendant 7 mois puis se retira dans la vie privée, jusqu'au jour où en 1931, on lui demanda d'organiser les forces finlandaises. En 1939-1940 il conduisit victorieusement la guerre d'hiver, qui marqua si profondément la psychologie du pays. Ce fut une guerre atroce où en 105 jours, la Finlande eut proportionnellement autant de tués que la Belgique pendant toute la guerre 1914-1918. Dès 1941, les Russes revinrent à la charge et, sous la conduite de Mannerheim, les Finlandais leur tinrent tête jusqu'en 1944. Les succès russes sur le restant du front de l'Est les contraignirent enfin à solliciter la paix: mais ce fut pour se retourner aussitôt contre les Allemands et leur faire la guerre pendant plusieurs mois pour les extirper du pays. Le Maréchal Mannerheim était entre-temps devenu président de la république. En mars, âgé de 79 ans, il se retira définitivement et mourut en Suisse en 1951.

L'intérêt de ses mémoires réside moins dans la relation des grands événements auxquels l'auteur fut mêlé depuis la guerre de Mandchourie, que dans la façon dont ils montrent ce brillant cavalier homme de guerre-né et excellent stratège, était aussi une tête politique solide et bien équilibrée et un fin diplomate.

Véritable Européen par sa naissance, par son éducation et par ses goûts, le Baron Mannerheim put rendre des services exceptionnels à son pays, parce qu'il était un des seuls Finlandais à connaître les grandes puissances et leurs chefs et à voir les événements dans le déroulement général de la politique mondiale. Il jouissait d'un grand prestige tant à l'extérieur que dans son pays et avait toutes les qualités de l'homme d'Etat. Il savait assumer avec élégance et détachement les plus hautes charges et les abandonner de même. A plusieurs reprises, il n'hésita pas à braver l'impopularité pour conseiller ou imposer, à l'encontre du sentiment général, les mesures que dictaient la situation politique et les sacrifices qu'exigeaient la paix.

C'est ainsi qu'il imposa au peuple et au gouvernement l'entente avec l'U.R.S.S. comme des constantes de la politique finlandaise. Pendant toute la guerre 1941-1944, il mit toute son habileté à ne pas être un allié pour les Allemands qui avaient des troupes en Finlande et combattaient à ses côtés. Il parvint à mener une guerre défensive limitée, nettement distincte de celle des Allemands et à ne pas se brouiller avec les Anglo-Saxons tout en combattant leurs alliés russes. De même en 1944, il attaqua les Allemands et les refoula du territoire national en évitant que les Russes prennent pied dans le pays. Il sut à deux reprises mettre fin aux hostilités et conclure la paix dans des bonnes conditions, malgré la faiblesse extrême de ses moyens parce qu'il profita du moment où il avait de bons atouts diplomatiques et militaires.

Déjà lorsqu'il était simple général au service du Tsar, on remarque que cet homme de guerre songe tout le temps en menant campagne aux aspects politiques du conflit.

Pratiquant un des principes fondamentaux de la vieille diplomatie, il a le souci, tout en se battant, de négocier indirectement avec l'ennemi parce qu'il croit que le but de la guerre est le rétablissement de la paix. Cette conception qu'il avait de sa mission, sa totale indépendance et son allure de grand seigneur en imposaient visiblement à ses partenaires et à ses ennemis et il put faire pour son pays ce que nul autre n'eut pu faire à sa place. On se prend à regretter, en lisant ses mémoires, que les grands chefs alliés ne se soient pas élevés aux mêmes conceptions, au lieu de mener, comme des barbares, une guerre totale et sans merci. C'est autant à ses talents diplomatiques qu'à ses qualités militaires que la Finlande doit d'avoir gardé sa pleine souveraineté alors qu'elle dut à trois reprises tenir toute seule, au colosse russe. Elle est le seul voisin de l'U.R.S.S. à avoir échappé à l'asservissement.

Dans ses Mémoires, le Maréchal rend fréquemment hommage aux qualités des Finlandais et notamment à leur courage, à leur ténacité et à leur sens réaliste. Mais c'est grâce à leur chef que ces qualités n'ont pas été vaines et que cette vaillante nation n'a pas subi le sort de ses voisins. Mannerheim a su la conduire à travers les épreuves terribles qui se sont abattues sur elle au moment où les circonstances lui permettaient de conquérir son indépendance, mais où les Finlandais n'avaient ni chefs militaires, ni chefs politiques, ni diplomatiques suffisamment formés pour tirer parti des circonstances.

R.D.